



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

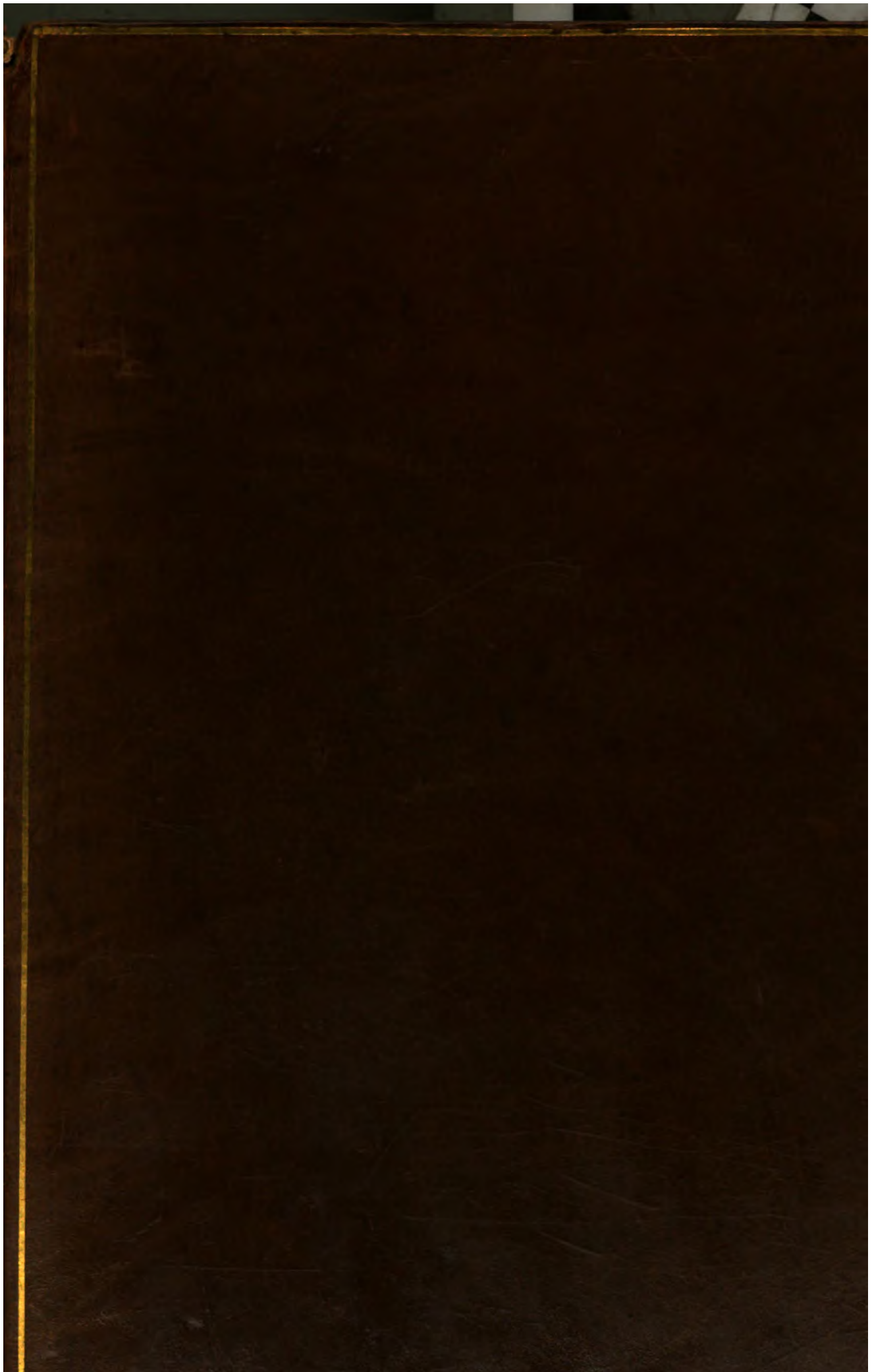
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

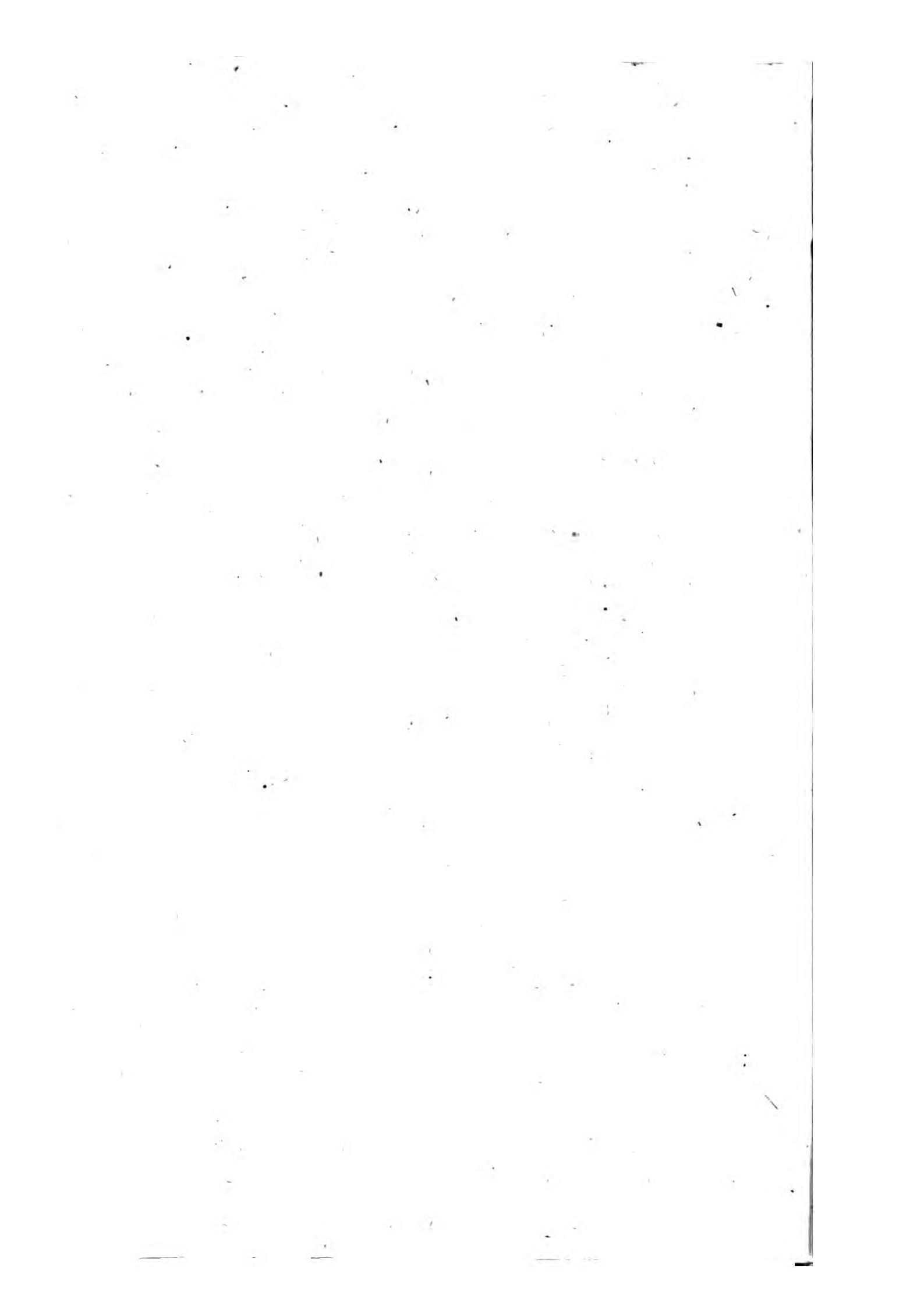


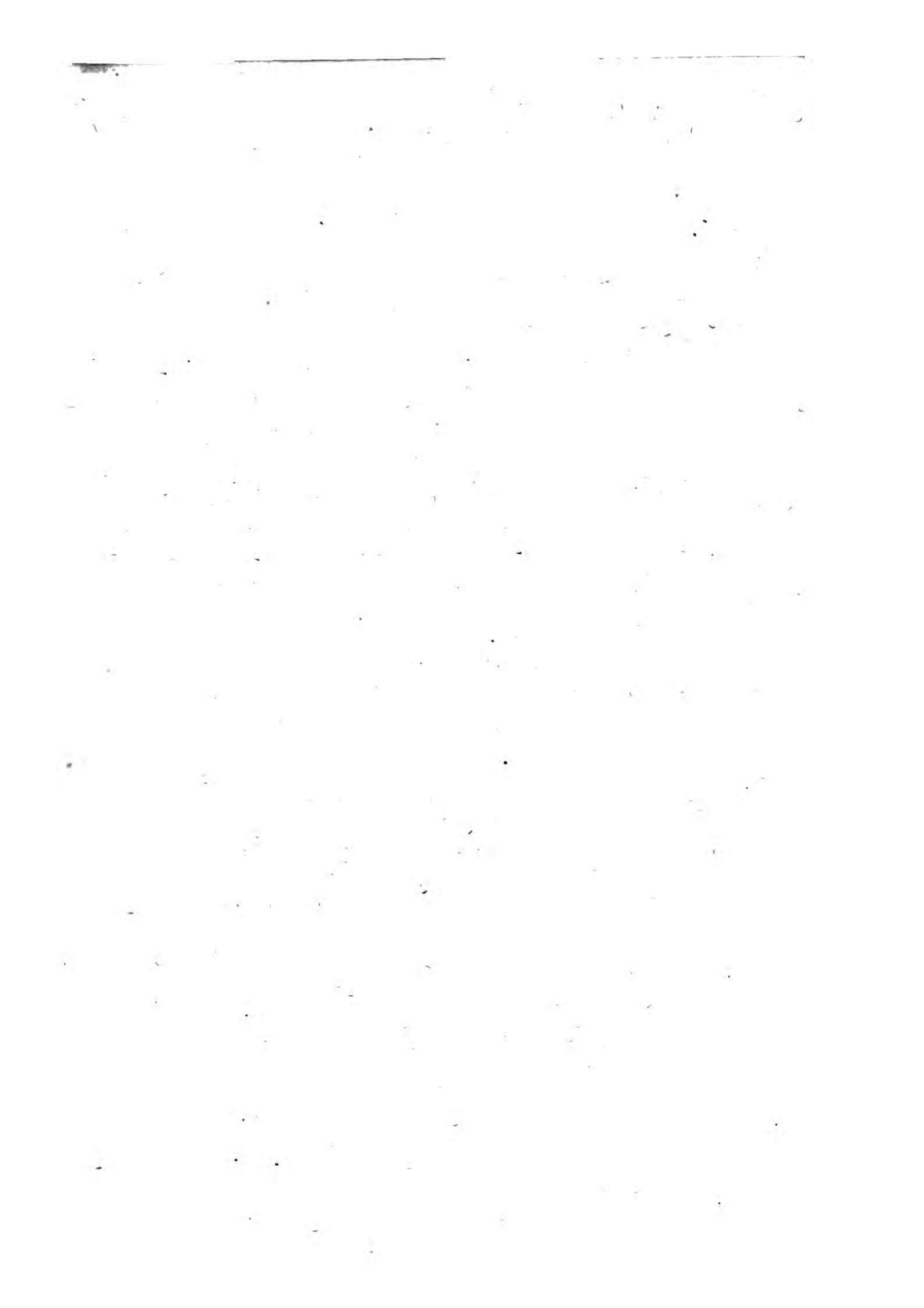


~~FF 18 (F 1)~~



VI. 1785/2 (48)





1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions and activities. It emphasizes that this is crucial for ensuring transparency and accountability in the organization's operations.

2. The second part of the document outlines the various methods and tools used to collect and analyze data. It highlights the need for consistent data collection practices and the use of advanced analytical techniques to derive meaningful insights from the data.

3. The third part of the document focuses on the role of technology in data management and analysis. It discusses how modern software solutions can streamline data collection, storage, and processing, thereby improving efficiency and accuracy.

4. The fourth part of the document addresses the challenges associated with data management, such as data quality, security, and privacy. It provides strategies to mitigate these risks and ensure that the data remains reliable and secure throughout its lifecycle.

5. The fifth part of the document concludes by summarizing the key findings and recommendations. It stresses the importance of ongoing monitoring and evaluation to ensure that the data management processes remain effective and aligned with the organization's goals.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

O E U V R E S

C O M P L E T È S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



M E L A N G E S
L I T T E R A I R E S .

Mélanges littér. Tome II.

A

REFUTATION

D'UN ECRIT ANONYME ,

Contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin , de l'académie des sciences , examinateur des livres , & préposé au journal des savans. ()*

SI celui qui poursuit feu M. *Saurin* jusque dans le tombeau, savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse, il ferait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils, aussi rempli de probité & de mérite que dénué de fortune, peut se voir arracher toutes ses espérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de son père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles vertueuses, il essuierait par ses larmes ce que sa coupable imprudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on, non seulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profession est d'être charitables, infecter les journaux & les dictionnaires, de médisances, d'offenses personnelles, de scandales, que la religion réprouve & que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années, dans les supplémens de *Moréri* & du célèbre *Bayle*, des anecdotes concernant feu M. *Joseph Saurin*. On l'accuse

(*) Cet écrit anonyme fut inséré dans un journal suisse en 1758.

dans ces articles des actions les plus odieuses, parce qu'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris, dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé *Chaufepié*, qui croyait avoir continué le dictionnaire de *Bayle*.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant, ce scandale imprimé faisait quelque effet dans les esprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec *M. Joseph Saurin*, dans l'étude de la géométrie & de la métaphysique; & ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs & des faiblesses qu'on lui objectait, (faiblesse dont je le crus très-incapable) je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse, c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant DIEU en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de DIEU, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force & chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de *Louis XIV*. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des *Fénétons*, des *Bossuets*, des *Pascals*, des *Bourdaloues*, des *Massillons*, avec la même candeur

que j'ai peint *Louis XIV* unissant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établissant la discipline militaire & la police, prévenant par ses bienfaits les hommes de génie & les savans dans toute l'Europe; méritant enfin, malgré ses défauts & ses fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'Etat dom *Ustaris*, dans son excellent livre de l'administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du siècle de *Louis XIV*; l'équité du public leur a rendu justice, & l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de *Joseph Saurin*, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion; y a-t-il de la religion à fouiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement

6 R E F U T A T I O N

combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse ?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, & pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle *Joseph Saurin* avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle *Saurin* est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, & qu'on a fait imprimer depuis peu ? Non, répond cet officier plein de franchise & de bonté, je ne l'ai jamais vue ; & je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration ; & voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages. (1) Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés ; en vain tous vos témoignages sont authentiques ; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas ? montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir

(1) Ces pasteurs se sont attiré une affaire très-grave pour avoir signé suivant leur conscience ; tant le célèbre anatomiste *Haller* avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne.

ses preuves en main; & quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, & mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme & d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste & athée celui qui défend l'innocence! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On fait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du borbier dans lequel fut plongé le poète *Jean-Baptiste Rousseau*, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet, & par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du *Luc*, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre *Joseph Saurin*.

Il m'importe fort peu que *Rousseau* soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France; qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses, & quelques-unes de détestables; quelques épigrammes sur la sodomie & sur la bestialité; il m'importe encore très-peu qu'un partisan intéressé de ces épigrammes l'appelle

8 R E F U T A T I O N &c.

le grand *Rousseau* , pour le distinguer des autres *Rousseaux*. Je ne veux , dans ce petit écrit , que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui défolent la terre en pleine paix ; l'un est la calomnie , & l'autre l'intolérance ; je les combattrai jusqu'à ma mort.

LES HONNETETÉS

L I T T E R A I R E S.

ON a déjà dit qu'il est ridicule de défendre sa prose & ses vers, quand ce ne sont que des vers & de la prose; en fait d'ouvrages de goût il faut faire & ensuite se taire.

Térence se plaint, dans ses prologues, d'un vieux poète qui suscitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ses pièces, ou de les faire siffler quand on les jouait. *Térence* avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme l'a dit *César*, (*) joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ses ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à son adverfaire.

Corneille difait de ses critiques: S'ils me difent *pois*, je leur répondrai *seves*. En conséquence il fit contre le modeste *Scudéri* ce rondeau un peu immodeste.

Qu'il fasse mieux ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel.
Chacun connaît son jaloux naturel,

(*) *Tu quoque, tu in summis, ô dimidiata Menander!*
Poneris, & meritò puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres?
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

10 LES HONNETÉS

Le montre au doigt comme un fou solemnel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture ,
Qu'il fasse mieux.

Paris entier ayant vu son cartel ,
L'envoie au diable , & sa muse au b. . . .
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure ;
Et comme ami je le prie & conjure ,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Il eut ensuite le malheur de répondre à l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, qui faisait des tragédies comme il prêchait, & qui pour se consoler des sifflets dont on avait régalié sa *Zénobie*, se mit à dire des injures à l'auteur de *Cinna*. *Corneille* eût mieux fait de s'envelopper dans sa gloire & dans sa modestie, que de répondre *feves* à l'abbé d'*Aubignac*, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ses préfaces, a fait sentir l'aiguillon à ses critiques ; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phèdre de *Pradon*, & qui retenaient les loges à la Phèdre de *Racine* pour les laisser vides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres ; c'étaient le duc *Zoïle*, le comte *Bavius*, & le marquis *Mévius*.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Boursaut*, l'avaient attaqué ; il mit *Boursaut*, *Cotin*, & *Ménage* sur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans plusieurs de ses fables, fit de très-mauvais vers contre

Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre *Lulli*, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de *Daphné*, & qui se moqua de son opéra & de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satire que son opéra.

Rousseau le poète fit quelques bons vers & beaucoup de mauvais contre tous les poètes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui, dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de *Virgile* & de *Racine* : ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

M. de *Voltaire* écrivit un jour : » La *Henriade* vous » déplaît, ne la lisez point. *Zaïre*, *Brutus*, *Alzire*, » *Mérope*, *Sémiramis*, *Mahomet*, *Tancrede*, vous » ennuient, n'y allez pas. Le *Siècle de Louis XIV* vous » paraît écrit d'un style ridicule, à la bonne heure; » vous écrivez bien mieux, & j'en suis fort aise. Je » vous jure que je ne serai jamais assez sot pour prendre » le parti de ma manière d'écrire contre la vôtre.

» Mais si vous accusez de mauvaise foi & de men- » songes imprimés, un historien impartial, amateur » de la vérité & des hommes; si vous imprimez & » réimprimez vous-même des mensonges, soit par la » noble envie qui ronge votre belle ame, soit pour » tirer dix écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut

» éclaircir les faits. Il est bon que le public soit inf-
 » truit, il s'agit ici de son intérêt. J'ai fort bien fait
 » de produire le certificat du roi *Stanislas*, qui atteste
 » la vérité de tous les faits rapportés dans l'histoire
 » de *Charles XII*. Les aboyeurs folliculaires sont
 » confondus alors, & le public est éclairé.

» Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs
 » va jusqu'à la calomnie la plus atroce, jusqu'à
 » certaines impostures, capables de perdre un pauvre
 » auteur auprès du gouvernement & du monarque ;
 » il est clair alors que c'est un procès criminel que
 » vous lui faites, & que le malheureux sifflé, opprimé,
 » que vous voudriez encore faire pendre, doit au
 » moins défendre sa cause avec toute la circonspection
 » possible. »

Je pense entièrement comme M. de *Voltaire*.

Il me semble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout est procès par écrit. Les puissances ont-elles une querelle à démêler, elles plaident d'abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier ressort, & ensuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différend sur une clause d'un contrat ou d'un testament, on imprime des factums, & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois, plus volumineux que l'histoire de *Tacite* & de *Suétone*. Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur soutient que l'intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, un chicaneur, un fauffaire. L'intimé répond avec la même politesse. Le procès

de mademoiselle *la Cadière* & du R. P. *Girard*, contient sept gros volumes, & l'*Enéide* n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, & surtout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épître sur la calomnie; j'en ignore l'auteur, & je ne fais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde;
 On entre en guerre en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux,
 Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
 Obscurément tourmentant votre vie.
 Homme public, c'est la publique envie
 Qui contre vous lève son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La jalousie & tous ses noirs enfans
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déesses rivales
 Y vont porter leur haine & leurs scandales;
 Et le beau ciel de nous autres chrétiens,
 Tout comme l'autre, eut aussi ses vauriens.

14 LES HONNETÉS

Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
 Qui d'Olivier fut un temps secrétaire, (a)
 Ange contre ange, Uriel & Nifroc,
 Contre Arioc, Asmodée, & Moloc,
 Couvrant de fang les célestes campagnes,
 Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
 De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
 Et du canon tiré de près sur eux ;
 Et le Messie allant dans une armoire
 Prendre sa lance, instrument de sa gloire ?
 Vous voyez bien que la guerre est par-tout.
 Point de repos ; cela me... pousse à bout.
 Hé quoi toujours alerte, en sentinelle !
 Que devient donc la paix universelle
 Qu'un grand ministre en rêvant proposa,
 Et qu'Irénée (b) aux sifflets exposa,
 Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,
 Quand il faisait la guerre à tout le monde ? (c)
 (d) O Patouillet ! ô Nonotte & conforsts !
 O mes amis, la paix est chez les morts.
 Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
 Chez les vivans où trouver sa retraite ?
 Où fuir ? que faire ? à quel saint recourir ?
 Je n'en fais point, il faut savoir souffrir.

Mais, dit-on, *Bernard de Fontenelle*, après avoir fait quelques épigrammes assez plates contre *Nicolas*

(a) *Milton*, secrétaire d'*Olivier Cromwell*, & qui justifia le meurtre de *Charles I*, dans le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(b) *Irénée Castel de Saint-Pierre*.

(c) *Jean-Jacques* a fait aussi un très-mauvais ouvrage sur ce sujet.

(d) Ce sont deux ex-jésuites les plus insolens calomnieurs de leur profession, & il en sera question dans le cours de cet ouvrage.

Boileau & contre *Racine*, ne répondit rien au mauvais livre du R. P. *Balthus* de la société de Jésus, qui l'accusait d'athéisme pour avoir rédigé en bon français & avec grâces le livre latin très-savant, mais un peu pesant de *Vandall*; c'est que les RR. PP. *Lallemant* & *Doucin*, de la société de Jésus, firent dire à M. de *Fontenelle* par M. l'abbé de *Tilladet*, que s'il répondait on le mettrait à la bastille; c'est que plus de vingt ans après, le R. P. *le Tellier* persécuta *Fontenelle*, qu'il accusa d'avoir engagé du *Marsais* à répondre; (e) c'est que du *Marsais* était perdu sans le président de *Maisons*, & *Fontenelle* sans M. d'*Argenson*, comme on l'a déjà dit ailleurs, & comme *Fontenelle* le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'*Argenson* le garde des sceaux. (f)

Mais à présent que le R. P. *le Tellier* ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poète, soit plat profateur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefaisant le style & jusqu'au nom de leurs confrères qu'ils ont voulu perdre; soit en les accusant d'hérésie, de

(e) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé : *La destruction des jésuites*, livre écrit du style des Provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : *Dans le même temps que le Tellier persécutait les jansénistes, il déferait Fontenelle à Louis XIV comme un athée, pour avoir fait l'Histoire des oracles.*

(f) M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, a renouvelé cette accusation dans une pastorale qui ne vaut pas les pastorales de *Fontenelle*.

déisme, d'athéisme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy, dit, par exemple, dans une pastorale, à la page 6 : *Qu'on s'est armé contre le christianisme dans la grammaire*. On n'avait pas encore entendu dire que le substantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre, & en cas, conduisent droit à nier l'existence de DIEU.

Je vais, pour l'édification du public, rassembler, preuves en main, quelques tours de passe-passe dans ce goût, qui ont illustré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuse des lettres. C'est un *compendium* de traits d'érudition, de droiture, & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque temps par un bon ami, sous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires*.

Première honnêteté.

IL y a des sottises convenues qu'on réimprime tous les jours sans conséquence, & qui servent même à l'éducation de la jeunesse. La géographie d'*Hubner* est mise entre les mains des enfans, depuis Moscou jusqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que *Jupiter* se changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents ans avant JESUS-CHRIST, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe sont enfans de *Japhet*; qu'ils sont au nombre de trente millions, quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitans. Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue qui ne soit habité,

habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve absolument personne; quoique dans les Etats du pape, depuis Orviette jusqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terrains abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne, & des déserts dans la Ruffie, & par tout pays des landes.

Il est dit dans ce livre, que le roi de France a toujours quarante mille fuiffes à fa folde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. *Hubner*, en parlant de Marfeille, dit que le château de Notre-Dame de la Garde est très-bien fortifié. Si M. *Hubner* avait ou vu Marfeille, ou lu le voyage de *Bachaumont* & de *Chapelle*, il aurait eu une connoiffance plus exacte de Notre-Dame de la Garde,

Gouvernement commode & beau,
A qui fuffit pour toute garde
Un fuiffe avec fa hallebarde
Peint fur la porte du château.

M. *Hubner* assure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorsque *Guillaume* prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville, & que c'est pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.

On cite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par hafard d'en lire quelque chose, ainfi que du *Speétacle de la nature*, où il est dit que *Moïfe* est un grand phyficien; que la lumière arrive des étoiles fur la terre en fept minutes, & que le chien de M. le chevalier s'appelle *Mouflar*.

Ces inepties nombreuses ne font nul mal, ne portent préjudice à personne, & font aisément rectifiées par les instituteurs qui instruisent la jeunesse. Mais qu'un historien anglais, dans les annales du siècle, assure que le dernier empereur de la maison d'Autriche, *Charles VI*, a été empoisonné par un de ses pages, lequel page s'est réfugié paisiblement à Milan; qu'il dise que le roi de France, à la bataille de Fontenoi, ne passa jamais l'Escaut, lorsqu'il est avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées; qu'il dise que les Français empoisonnèrent les balles de leurs fusils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre; qu'il dise que le duc de *Cumberland* envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles; que ces absurdes mensonges soient répétés encore dans d'autres livres: voilà, ce me semble, des honnêtetés qu'il est juste de relever, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a pas passées sous silence.

Seconde honnêteté.

APRÈS que l'espion turc eut voyagé en France sous *Louis XIV*, *Dufresny* fit voyager un siamois. Quand ce siamois fut parti, le président de *Montesquieu* donna la place vacante à un persan, qui avait beaucoup plus d'esprit que l'on en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambassadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un espion turc, lequel se trouva le plus sot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier *Godart* fit les honneurs de presque toute l'Europe à un espion

chinois qui résidait à Cologne , & qui parut en six petits volumes.

Il dit , page 17 du premier volume , que le roi de France est le roi des gueux , (g) que si l'univers était submergé , Paris ferait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes fortes de bêtes.

Il assure (h) qu'une nation naïve & gaie qui *chambre ensemble* , ne doit pas être de mauvaise humeur contre les femmes , & que les auteurs un peu polis ne les *inveclivent* plus dans leurs ouvrages ; cependant sa politesse ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit (i) que le peuple de Lyon est d'un degré plus stupide que celui de Paris , & de deux degrés moins bon.

Passé encore , dira-t-on , que l'auteur , pour vendre son livre , attaque les rois , les ministres , les généraux & les gros bénéficiers ; ou ils n'en savent rien , ou s'ils en savent quelque chose ils s'en moquent. Il est assez doux d'avoir ses courtisans dans son antichambre , tandis que les écrivains frondeurs sont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre , sont quelquefois fâchés de se voir calomniés par un lettré de la Chine , qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a surtout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois , lequel proteste toujours de son respect pour le beau sexe. C'est un sûr moyen de vendre son livre. Les dames , à la vérité , ont de quoi se consoler ; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes ressources.

(g) Page 21.

(h) Pages 69 & 70.

(i) Page 89.

Troisième honnêteté.

LE gazetier ecclésiastique outrage pendant trente ans, une fois par semaine, les plus savans hommes de l'Europe, des prélats, des ministres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture sainte. Il meurt inconnu, ses ouvrages meurent aussi; & il a un successeur.

Quatrième honnêteté.

UN autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques a joué dans l'Eglise de DIEU. C'est l'abbé *Desfontaines*, chassé pour ses mœurs de cette société de Jésus, chassé de France pour ses intrigues. Il met en vers des psaumes, & on ne lit point ses vers; il meurt de faim, & il déchire pour vivre tous ceux qui se font lire, & il le déclare; il est enfermé à Bicêtre, & il fait des feuilles à Bicêtre; enfin il a un successeur aussi. Ce successeur est l'*Elisée* de cet *Elie*, chassé comme lui des jésuites, mis à Bicêtre comme lui, passant de Bicêtre au fort-l'évêque & au châtelet, couvert d'opprobres publics & secrets, osant écrire & n'osant se montrer. Le nom de *Fréron* est devenu une injure; & cependant il aura aussi un successeur, dont les fots liront les feuilles en province pour se former l'*esprit & le cœur*.

Cinquième honnêteté.

L'ABBÉ de *Caveirac*, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ

douze cent mille personnes, qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

Sixième honnêteté.

UN homme de province sollicite une place dans un corps respectable d'une capitale, & l'obtient; & pour tout remerciement, il dit à ses confrères, qu'eux & tous ceux qui aspirent à l'être font des extravagans, des ennemis de l'Etat & de la religion, & même des gens sans goût qui ne lisent point ses cantiques.

Mon correspondant ne me dit point dans quel pays s'est passé cette aventure. Je soupçonne que c'est en Amérique. Il ajoute que ce discours du récipiendaire produisit quelques mauvaises plaisanteries qu'il faut pardonner aux intéressés. Heureux ceux qui lorsqu'ils sont outragés se contentent de rire! Vous savez, mon cher lecteur, que le public est alerte sur les fautes des gens de lettres, comme sur l'orgueil, l'avarice, & les petites paillardises, qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonspection, plus les faiblesses sont remarquées; & si les moines ont fait vœu de chasteté, d'humilité, & de pauvreté, les gens de lettres semblent avoir fait vœu de raison.

Septième honnêteté.

LORSQUE le R. P. *la Valette*, alias *Duclos*, alias *Lefèvre*, eut fait sa première banqueroute, *ad majorem*

societatis gloriam; lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. *Bussembaum*, que l'on fit passer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainsi jeté, sans le savoir, la première pierre qui a servi à lapider la société de Jésus; lorsque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus; lorsque quelques prélats s'imaginant que la société de Jésus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits; lorsque le bourreau brûla, selon son usage, une belle lettre du révérendissime père en DIEU *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Vélai, il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jésuites en France.....

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains & les RR. PP. jésuites. Les jésuites, dans un écrit intitulé: *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, pag. 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère *Politien* de Montepulciano, qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur *Henri VII*; sur le bienheureux *Jacques Clément*, ainsi nommé par la ligue; sur *Edmond Bourgoïn* son prieur; sur frères *Pierre Argier* & *Ridicouffe*, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la société; & cette liste ne finissait point. Les deux partis appelèrent à leur secours *S^t Thomas d'Aquin*. Il s'agissait de le bien entendre, & c'est-là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que *S^t Thomas* a dit, liv. II, quest. 42,

art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi font très-louables.

Que le mauvais prince est le seul féditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que selon le même *S^t Thomas d'Aquin*, liv. II, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets font *ipso facto* délivrés de leur ferment de fidélité, *ejus subditis & juramento fidelitatis ejus liberati sunt*.

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes: *Ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus*. Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, dans l'Appel à la raison, imprimé en 1762 sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de *S^t Thomas* dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans *S^t Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il eût été à désirer pour la tranquillité publique, que toutes les *sommes* de ce bon-homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute, qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *de matrimonio* du R. P. *Sanchez*, regardé en Espagne & par tous les jésuites du monde comme un père de l'Eglise. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel Appel à

la raison ; & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on foudroie un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quando vas innaturale usurpatur*. La seconde, *quando seminatio non est simultanea*. La troisième, *quando seminatio est extra vas*. Ma pudeur & mon grand respect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

UN homme d'un génie vaste, d'une érudition immense, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe, du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée ; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de *Fontenelle* la force que *Fontenelle* n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise, & ce plan vaut lui seul une Encyclopédie. Un homme d'un nom illustre, qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très-versé dans l'histoire & dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile ; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent ; d'anciens militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même y travaillent avec succès, & tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences & des arts, sans aucun

intérêt, fans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. M. de *Voltaire* surtout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes, foi-disant gens de lettres, pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes ? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les poursuivre, de les accuser d'irréligion & de lèse-majesté.

Neuvième honnêteté.

MAITRE *Abraham Chaumeix*, (je ne fais qui c'est) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser, a composé l'article *Ame*, & que puisqu'il est son ennemi, il est athée ; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de sorbonne très-pieux. Il est très-étonné d'apprendre qu'il est accusé de nier l'existence de DIEU & celle de l'ame ; & il conclut que si *Abraham Chaumeix* a une ame, elle est un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour se dépiquer, va se faire maître d'école à Moscou. Que son *ame* y repose en paix.

Dixième honnêteté.

UN gentilhomme de Bretagne, qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuses sur la ville de Paris & sur l'histoire de France, imprimées avec privilège, & surtout avec

celui de l'approbation publique ; aussitôt les auteurs de je ne fais quelles feuilles, (*k*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze sous par mois, que l'auteur est incontestablement déiste ou athée, & qu'il est impossible que cela ne soit pas, puisqu'il a dit que *Maugiron*, *Quelus*, & *S^t Mégrin*, tués sous le règne de *Henri III*, furent enterrés dans l'église de *S^t Paul*, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'arbre-sec avant qu'on eût vu son testament.

Le breton, qui n'entend point raillerie, fait assigner au châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur & de conscience, au mois de juin 1763. Les folliculaires civilisent l'affaire, & sont forcés de demander pardon de leur incivilité.

Onzième honnêteté.

UN auteur qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé, les profita sur le théâtre, & les introduit volant dans la poche. Ce n'est pas ainsi que *Molière* a peint *Trissotin* & *Vadius*. On me dira que des galériens, du temps du roi *Charles VII*, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grâce de leur bon roi, lui volèrent tout son bagage, comme il est rapporté dans l'abbé *Tritême* (*l*) pag. 329 ; mais on m'avouera que ceux qui font

(*k*) Ce sont les auteurs du *Journal chrétien*. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

(*l*) Tout est parti. La horde griffonante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,

aujourd'hui honneur à la littérature française, ne font point des coupeurs de bourses, & que d'ailleurs ce trait n'est pas assez plaifant.

Douzième honnêteté.

DES folliculaires à la petite semaine, ont imprimé que M. d'Alembert est un *Rabzacès*, un *Philistin*, un *Amorrhéen*, une *bête puante*; je ne fais pas précifément pourquoi; mais *Rabzacès* signifie grand-échanfon en fyriaque. Or M. d'Alembert n'est pas un grand-échanfon; c'est même l'homme du monde qui verfe le moins à boire. Il ne peut être à la fois *Rabzacès*, fyrien, philistin ou amorrhéen; il n'est ni bête ni puant; je fais feulement qu'il est un des plus grands géomètres, un des plus beaux esprits, & une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de *Rabzacès*.

Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs & du bien.
On y prouva que les hommes font frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre faint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger & l'esprit & le cœur,
Avec préface & l'avis au lecteur.

Pucelle, Chant XVIII.

Treizième honnêteté.

LES folliculaires ont eu d'aussi étranges honnêtetés pour M. de *Montesquieu* & pour M. de *Buffon*. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être du Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiste ou athée, cela est égal, parce qu'il avait loué les stoïciens; & on l'a prouvé tout comme le R. P. *Hardouin*, de la société de Jésus, avait démontré que *Pascal*, *Nicole*, *Arnaud*, & *Mallebranche* n'ont jamais cru en DIEU.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a (selon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

Quatorzième honnêteté.

EN voici une d'un goût nouveau. *Jean-Jacques Rousseau*, qui ne passe ni pour le plus judicieux, ni pour le plus conséquent des hommes, ni pour le plus modeste, ni pour le plus reconnaissant, est mené en Angleterre par un protecteur qui épuise son crédit pour lui faire obtenir une pension *secrète* du roi. *Jean-Jacques* trouve la pension *secrète* un affront. Aussitôt il écrit une lettre, dans laquelle il sacrifie l'éloquence & le goût à son ressentiment contre son bienfaiteur. Il pousse trois argumens contre son bienfaiteur, M. *Hume*, & à chaque argument il finit par ces mots: *Premier soufflet, second soufflet, troisième soufflet sur la joue de mon patron*. Ah! *Jean-Jacques*, trois soufflets pour une pension! c'est trop.

Tudieu, l'ami, sans nous rien dire
Comme vous baillez des soufflets.

(*Amphitrion*, act. I.)

Un genevois qui donne trois soufflets à un écossais ! cela fait trembler pour les fuites. Si le roi d'Angleterre avait donné la pension , sa majesté aurait eu le quatrième soufflet. C'est un terrible homme que ce *Jean-Jacques* ! Il prétend , dans je ne fais quel roman intitulé *Héloïse* ou *Aloïfia* , s'être battu contre un seigneur anglais de la chambre haute , dont il reçut ensuite l'aumône. Il a fait , on le fait , des miracles à Venise ; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais personne , mais qui font une guerre bien vive quand ils sont attaqués , & DIEU est toujours pour la bonne cause. Un des offensés s'amusa à le dessiner par les coups de crayons que voici :

Cet ennemi du genre-humain ,
 Singe manqué de l'Arétin ,
 Qui se croit celui de Socrate ;
 Ce charlatan trompeur & vain ,
 Changeant vingt fois son mithridate ;
 Ce basset hargneux & mutin ,
 Bâtard du chien de Diogène ,
 Mordant également la main
 Ou qui le fesse , ou qui l'enchaîne ,
 Ou qui lui présente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jacques* lui ont attiré , comme on voit , de très-grandes honnêtetés. Il y a de la justice dans le monde ; & pour peu que vous soyez poli , vous trouvez à coup sûr des gens fort polis qui ne sont pas en reste avec vous. Cela compose une société charmante.

Quinzième honnêteté.

UNE honnêteté nouvelle, & dont on ne s'était pas encore avisé dans la littérature, c'est d'imprimer des lettres sous le nom d'un auteur connu, ou de falsifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, & d'insérer dans ces lettres les plus énormes platitudes avec les calomnies les plus insolentes. C'est ainsi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amsterdam, sous le titre de Genève, de prétendues lettres secrètes de l'auteur de la *Henriade*; lesquelles lettres, si elles étaient secrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a surtout dans ces lettres secrètes un correspondant nommé le comte de *Bar-sur-Aube*, qui est un homme sûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-sur-Aube*, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrètes.

Ensuite, le nommé *Schneider*, libraire d'Amsterdam, a débité, sous le nom de Genève, les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse*: c'est-là le titre. Il se trouve que ces *amis du Parnasse* sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur Palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la *Henriade* & du *Siècle de Louis XIV*, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères qui aiment Jean-Jacques Rousseau comme leur toutou*. On ajoute à ces gentilleffes des notes infames contre des personnes respectables; & il y a surtout trois lettres à un chevalier de *Bruan*, qui n'a jamais existé, & qu'on appelle *mon cher Philinte*. L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de *Montesquieu* ou

de M. de *Voltaire*, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites. (m) On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipfick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne font pas gourmets.

Seizième honnêteté.

IL est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage, & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquentes, lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée; ils pensent être des *Montesquieu*, quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure; ils croient être des *Tacites*, lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler; ils s'érigent en *Catons* & en *Brutus* la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de *Louis XIV* ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, dans un livre intitulé *Mes pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de *Montesquieu*.

(m) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher *Philinte*. *Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, & qui les obsède jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montausier* & de *Beauvilliers*, des *Bossuets* & des *Fénétons*, & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloquence.

„ Une république qui ne ferait formée que de
 „ scélérats du premier ordre produirait bientôt un
 „ peuple de sages, de conquérans, & de héros. Une
 „ république fondée par *Cartouche* aurait eu de plus
 „ sages lois que la république de *Solon*.

„ La mort de *Charles I* a fait plus de bien à l'Angle-
 „ terre que n'en aurait fait le règne le plus glorieux
 „ de ce prince.

„ Les forfaits de *Cromwell* sont si beaux, que
 „ l'enfant bien né n'entend point prononcer le
 „ nom de ce grand-homme sans joindre les mains
 „ d'admiration. „

Ces pensées ont été pourtant réimprimées ; & l'auteur, à la seconde édition, mettait au titre *septième édition*, pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère. Il signait *Gonia Palaios*. *Gonia* signifie angle ; *Palaios* vieux. Son nom en effet est *l'Angle-vieux*. Il s'est fait appeler *la Beaumelle*. C'est lui qui a falsifié les lettres de M^{me} de *Maintenon*, & qui a rempli les mémoires de *Maintenon* de contes absurdes & des anecdotes les plus fausses.

Dix-septième honnêteté.

ON connaît l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'est ce livre, il est consacré à la gloire de la nation française, & à celle des arts ; & c'est même parce qu'il est impartial qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime par-tout la vérité. *Louis XV*, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du style, qui sans doute ne vaut rien ; je parle des faits.

Ce

Ce même *la Beaumelle*, dont il a bien fallu déjà faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*; chassé de la maison de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck; chassé du Danemarck, réfugié à Berlin; chassé de Berlin, réfugié à Gotha; chassé de Gotha, réfugié à Francfort; cet homme, dis-je, s'avise de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eßlinger*, une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a soin de falsifier en plusieurs endroits importans, & qu'il enrichit de notes de sa main; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les ministres, le roi même & la famille royale; mais c'est avec ce ton de supériorité & de fierté qui sied si bien à un homme de son état, consommé dans la connaissance de l'histoire.

Il dit très-favamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne; il assure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand-homme; il dit que les savans danois sont tous des ignorans, tous les gentils-hommes des imbécilles, & il fait du brave comte de *Plélo* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne se fit tuer à Dantzick, que parce qu'il s'ennuyait à périr à *Copenhague*. Non content de tant d'insolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des insolences, il attaque la mémoire du maréchal de *Villeroi*; il rapporte à son sujet des contes de la populace; il s'égaie aux dépens du maréchal de *Villars*.

Un *la Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars* ! Il outrage le marquis de *Torci*, le marquis de *la Vrillière*, deux ministres chers à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *févir contre M. Chamillart*; ce sont ses termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV*, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de *Louvois*; & après cette criminelle démence, qui l'exposait aux châtimens les plus féroces, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de *Louis XIV*.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage ? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes. L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de *la Beaumelle*.

Les donneurs de conseils vous disent: *Méprifez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle.* Voilà un plaifant avis. C'est-à-dire qu'il faut laisser triompher l'imposture. Non, il faut la faire connaître. On punit très-souvent ce qu'on méprife; & même à proprement parler on ne punit que cela; car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris, on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque temps à Bicêtre, après quoi on l'a confiné dans son village près de Montpellier.

Ce *la Beaumelle* est le même qui a depuis fait imprimer des lettres falsifiées de M. de *Voltaire* à Amsterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'Etat.

On a toujours du goût pour son premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maison que d'être le bel-esprit des laquais ; & on demande si l'auteur d'un petit poëme intitulé *Le pauvre diable*, n'a pas eu raison de dire :

J'estime plus ces honnêtes enfans
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,
 Et dont la main légèrement effuie
 Ces longs canaux engorgés par la suie ;
 J'estime plus celle qui dans un coin
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure
 Prendre à genoux la forme & la mesure ;
 Que le métier de tes obscurs Frérons.
 Maître Abraham & ses vils compagnons
 Sont une espèce encor plus odieuse.
 Quant aux catins, j'en fais assez de cas,
 Leur art est doux, & leur vie est joyeuse :
 Si quelquefois leurs dangereux appas
 A l'hôpital mènent un pauvre diable,
 Un grand benêt qui fait l'homme agréable ;
 Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falsificateurs du coin de la rue, est abominable ; car pour celui des belles demoiselles qui ruinent un sot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du pauvre diable ; on doit avoir de l'honnêteté pour elles sans doute, mais avec quelques restrictions.

Dix-huitième honnêteté.

LE fils d'un laquais de M. de *Maucroix*, lequel fils fut laquais aussi quelque temps, & qui servit souvent à boire à l'abbé d'*Olivet*, s'est élevé par son mérite; & nous sommes bien loin de lui reprocher son premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puisque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel-esprit, que le bel-esprit des laquais. Un jeune homme sans fortune sert fidèlement un bon maître; il s'instruit, il prend un état; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape *Adrien IV* avait été mendiant; *Sixte-Quint* avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette espèce de mérite qui contribue à la fortune; & pourvu que vous ne soyez ni insolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui est votre ouvrage.

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce que son père était du village d'*Etrée*, ayant cultivé les belles-lettres au lieu de cultiver son jardin, fut d'abord folliculaire, ensuite feseur d'almanachs, & il mit au jour l'*année merveilleuse*, pour laquelle il fut incarcéré, puis il se fit prêtre, puis il se fit généalogiste; il travailla chez M. d'*Hozier*, & en sortit je ne veux pas dire pourquoi: enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monsieur le prieur alla se faire reconnaître dans sa seigneurie en 1763; & comme il est généalogiste, il se fit passer, mais avec circonspection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut, en cette qualité, une fête assez belle d'une dame qui a une

terre dans le voisinage ; & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maison dans son prieuré, il tenait sa cour dans un cabaret du voisinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au seigneur de la paroisse, qui se mêle de prose & de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertissait ce voisin qu'un jeune homme de sa maison avait osé chasser sur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toises d'étendue ; qu'il accorderait volontiers le droit de chasse à la seule personne du voisin en qualité de littérateur ; parce qu'il avait soixante & onze ans, & qu'il était à-peu-près aveugle ; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monsieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de basse-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'église, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monsieur le prieur au voisin ; pas plus de réponse à cette seconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un seigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magistrat considérable du parlement de Paris était dans le voisinage. M. l'abbé d'*Etrée* accuse auprès de ce magistrat celui qui n'avait pas pu lui écrire une lettre ;

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Misanthrope, acte IV. (n)

(n) Voyez comme du temps de *Molière* on était aussi méchant que du nôtre.

Voilà monsieur le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ses États : *Il est perdu, il ne s'en relevera pas, son affaire est faite.* Il se trompa ; mais on a lieu d'espérer qu'il réussira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, soit que vous écriviez, soit que vous n'écriviez pas. Il faut non-seulement faire son devoir, *taliter qualiter*, comme dit *Rabelais* ; & dire toujours du bien de monsieur le prieur ; mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle noblesse un prieur se venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'AUTEUR de l'*Histoire de Charles XII* l'avait publiée il y a environ vingt ans, avant que le père *Barre* donnât son histoire d'Allemagne ; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout *Charles XII*, batailles, sièges, discours, caractères, bons mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance, ne songeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lu le père *Barre* qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que M. de *Voltaire* n'eût volé le père *Barre*, ou du moins feignirent de n'en pas douter, appelèrent l'auteur de *Charles XII* plagiaire ; mais c'est une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits mensonges font le profit des folliculaires ; il faut que tout le monde vive.

Vingtième honnêteté.

C'EST encore un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit, qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de *Vertamon*; d'y inférer des tirades contre *Charlemagne* & contre *St Louis*; d'y introduire au quinzième siècle *Calvin* & *Luther*, qui sont du seizième; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'Etat; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur à qui ils les imputent fera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Vous vous trompez, Messieurs, on a plus de discernement à Versailles & à Paris que vous ne croyez; & ceux *quibus est equus & pater & res*, ne sont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers.

Chandos suant & soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si Jeanne est une fille;
Au diable soit, dit-il, la fotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor secouer sa guenille. . . .
Chacun avait son trot & son allure,
Chacun piquait à l'envi sa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de la *Henriade* : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille, & cela est absolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la basse littérature est capable, il faut savoir que les auteurs de ces gentillesses ayant manqué leur coup, firent à Liège une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils inférèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre M^{me} de *Pompadour*; ils lui en firent tenir un exemplaire qu'elle jeta au feu; ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'est une grande ressource que celle des lettres anonymes, & fort usitée chez les âmes généreuses qui disent hardiment la vérité: les gueux de la littérature y font fort fujets; & celui qui écrit ces mémoires instructifs, conserve quatre-vingt-quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces messieurs.

Vingt-unième honnêteté.

L'EX-REVEREND père ex-jésuite *Nonotte*, aussi amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Caveyrac*, &c. n'étant pas content apparemment de la portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jésus; se mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent, en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez*, une critique des œuvres de *Voltaire* ou attribuées à *Voltaire*.

Mais *Nonotte* aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit proposer à M. de *Voltaire* de lui vendre

pour mille écus son édition ; ne doutant pas que M. de *Voltaire*, craignant un aussi grand adverfaire que *Nonotte*, ne se hâtât de se racheter par cette petite somme, après quoi *Nonotte* & conforts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai par malheur pour le petit *Nonotte* la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

» Avant que de mettre en vente un ouvrage qui
 » vous est relatif, j'ai cru devoir décemment vous
 » en donner avis. Le titre porte: *Erreurs de M. de*
 » *Voltaire sur les faits historiques, dogmatiques, &c.* en
 » deux volumes in-12, par un auteur anonyme.
 » En conséquence, je prends la liberté de vous
 » proposer un parti; le voici. Je vous offre mon
 » édition de quinze cents exemplaires, à 2 liv. en
 » feuille, montant 3000 liv. L'ouvrage est désiré
 » universellement. Je vous l'offre, dis-je, cette édition
 » de bon cœur, & je ne la ferai paraître que je n'aie
 » auparavant reçu quelque ordre de votre part. »

J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond,

Monfieur,

Votre très-humble & très-
 obéissant serviteur,
 FEZ, imp. lib. à Avignon.

Avignon, 30 avril 1762.

M. de *Voltaire* accoutumé à de telles propositions, de la part des poliffons de la littérature, (o) fut trop équitable pour acheter une édition auffi confidérable à fi vil prix. Il fit au libraire *Fez* fon compte net. Il lui fit voir combien *Nonotte* & *Fez* perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle eft plaifante ; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la fimple vérité.

Vingt-deuxième honnêteté, fort ordinaire.

JE reviens à toi, mon cher *Nonotte* & ex-compagnon de Jéfus ; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec fuccès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais efcamoter à M. de *Voltaire* par ton libraire *Fez* ? Je t'en fais mon compliment ; *Garaffe* n'en favait pas tant que toi ; & le contrat mohatra n'approche pas du marché que tu avais propofé. Mais, cher *Nonotte*, ce n'est pas affez de faire de bons marchés, il faut avoir raifon quelquefois.

(o) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de *Voltaire* une lettre femblable d'un nommé *la Jonchère*, & on y apprend auffi que les favans auteurs de l'histoire de la régence, & de la vie du duc d'*Orléans* régent, ont pris ce *la Jonchère* pour le tréforier-général des guerres, à-peu-près comme de prétendus esprits fins prennent encore le jeune débauché obscur auteur du *Pétrone*, pour le conful *Pétrone* ; l'imbécille & dégoûtant vieillard *Trimalcion* pour le jeune empereur *Néron*, la fotte & vilaine *Fortunata* pour la belle *Poppea*, & *Encolpe* pour *Sénèque*. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

1°. En attaquant un *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tu ne devais pas commencer par dire que *Trajan*, si connu par ses vertus, était un barbare & un persécuteur. Et sur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne qu'on ne fasse pas de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiscret comme *Polycète*, auraient brisé les statues des temples, battu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que *Trajan* pourrait aujourd'hui, sans être cruel, punir légèrement le chrétien *Nonotte*, s'il était dénoncé comme calomniateur ; s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre ; d'avoir mis le titre d'Amsterdam au mépris des ordonnances royales ; & d'avoir méchamment & proditoirement médit de son prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs &c.* ces paroles que tu cites de lui : *L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles.* On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de *Jean Neaulme*. Que dirais-tu, si tu trouvais dans un bon livre *l'ignorance de Nonotte* ? mettrais-tu à la place *l'ignorance chrétienne de Nonotte* ? Ne t'exposerais-tu pas aux soupçons qu'on aurait que ce *Nonotte* ex-jésuite est un fort mauvais chrétien, puisqu'il calomnie ?

Tu réponds que ce sont des chrétiens mal instruits qui ont dit que *Dioclétien* avait toujours persécuté, & que par conséquent on peut appeler leur erreur une ignorance *chrétienne*.

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jésuitique. Tu fais-là une plaisante distinction; tu allègues une direction d'intention fort comique; il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniser l'action du centurion *Marcel*, qui jeta son ceinturon, son épée, sa baguette, à la tête de sa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas servir son empereur. Mon ami, prends garde, le ministre de la guerre veut que le service se fasse; ton *Marcel* est de mauvais exemple. Sois bon chrétien si tu peux; mais point de sédition, je t'en prie; souviens-toi de frère *Guignard* & sois sage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. *Nonotte*, cela est fort. Prends garde à toi, te dis-je; le roi n'aime pas qu'on déchire ses édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'est un crime de lèse-majesté au second chef? Tu apportes pour raison que cet édit était injuste. Était-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil? Où en serions-nous, si chaque jésuite ou chaque janséniste prenait cette liberté?

4°. Petit *Nonotte*, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit *Romanus* né bégue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine; que les empereurs

romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légion juive; que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y est nullement question de Thébains; mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte?

Faut-il te redire que les faits, les dates, & les lieux, déposent contre cette histoire digne de *Rabelais*? faut-il te répéter qu'on ne martyrise point six mille hommes armés dans une gorge de montagnes, où il n'en peut tenir trois cents? Crois-moi, *Nonotte*, marions les six mille soldats thébains aux onze mille vierges, ce sera à-peu-près deux filles pour chacun; ils seront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit *Romanus*, je te conseille de retenir la tienne, & pour cause.

5°. Sois persuadé, comme moi, que *David* laissa en mourant vingt-cinq milliards d'argent comptant dans sa ville d'Hershalhaïm, j'y consens; obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal; cours après les trois-cents renards que *Samson* attacha par la queue; dine du poisson qui avala *Jonas*; fers de monture à *Balaam*, & parle, j'y consens encore: mais par *S^t Ignace*, ne fais pas le panégyrique d'*Aod* qui assassina le roi *Eglon*, & de *Samuel*, qui hacha en morceaux le roi *Agag* parce qu'il était trop gras; ce n'est pas là une raison. Vois-tu? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis, & les parlemens pensent comme moi; entends-tu, *Nonotte*?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'albigeois & de calvinistes; tu approuves le supplice de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague*, & celui d'*Urbain Grandier*,

& tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Guignard*, du R. P. *Garnet*, du R. P. *Oldecorn*, du R. P. *Creton*. Hé, mon ami, un peu de justice!

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de *Pepin*; doute, ami *Nonotte*, doute; & jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce temps-là était une place plus considérable que Rome, un beau port de mer, & qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réservant la propriété? fais-tu bien qu'*Anastase* le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété? croira-t-on de bonne foi que *Charlemagne* eût parlé, dans son testament, de Rome & de Ravenne comme de villes à lui appartenantes, si le pape en avait été le maître absolu?

J'avoue que *S^t Pierre* écrivit une belle lettre à *Pepin* du haut du ciel, & que le saint pape envoya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort touché; j'avoue que le pape *Etienne* vint en France pour sacrer *Pepin* qui ravissait la couronne à son maître, & qui s'était déjà fait sacrer par un autre saint; j'avoue que le pape *Etienne* étant tombé malade à Saint-Denis, fut guéri par *S^t Pierre* & par *S^t Paul*, qui lui apparurent avec *S^t Denis*, suivi d'un diacre & d'un sous-diacre; j'avoue même avec l'abbé de *Vertot*, que le pape qui avait enfermé dans un couvent *Carloman*, frère de *Pepin*, dépouillé par ce bon *Pepin*, fut soupçonné d'avoir empoisonné ce *Carloman* pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis sur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au S^t Siège; mais

cela n'empêche pas que *Charlemagne* n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Reims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Reims, de Rouen, & de Lyon.

Apprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la souveraineté de l'exarchat par *Pepin*, avec la donation de *Constantin*. Apprends que la méprise vient de ce que les premiers écrivains aussi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli*, avec *dominium imperiale*. Tu dois favoir, ex-jésuite *Nonotte*, ce que c'est qu'une équivoque.

8°. Hé bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race? un jésuite ferme-t-il la bouche à un autre jésuite? suffira-t-il de *Daniel* pour confondre *Nonotte*? lis donc ton *Daniel*, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume in-4°; lis, *Nonotte*, lis, & tu trouveras que le grand *Théodebert* époufa la belle *Deuterie*, quoique la belle *Deuterie* eût un mari, & que le grand *Théodebert* eût une femme, & que cette femme s'appelait *Vifgarde*, & que cette *Vifgarde* était fille d'un roi des Lombards nommé *Vacon*, fort peu connu dans l'histoire; tu verras que *Théodebert* imitait en cette bigamerie ou bigamie son oncle *Clotaire*, & voici les propres mots de *Daniel*.

» Son oncle *Clotaire* après avoir épousé la femme
 » de *Clodomir* son frère, peu de temps après la mort
 » de ce prince, quoiqu'il eût déjà une autre femme;
 » & il en eut trois pendant quelque temps, dont
 » deux étaient sœurs. »

Cela n'est pas trop bien écrit, & tu ne pourras approuver ce style, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même : mais, mon ami, si *Daniel* écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'est la différence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet des bigames. Le lord *Cowper*, grand-chancelier d'Angleterre, épousa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légitimité de ses deux mariages, & prouva son livre par les faits. M. de *Voltaire* s'était trompé en racontant cette bigamie ; il avait pris le lord *Cowper* pour le lord *Trévor*. La famille *Trévor* l'a redressé avec une extrême politesse ; ce n'est pas comme toi, *Nonotte*, qui te trompes très-impoliment.

90. Mais, mon cher *Nonotte*, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs, que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu pensé qu'on perdrait son temps à répondre à toutes tes bévues ? le public s'amuserait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte* ? Je ne veux te présenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choisir les fleurs. Voici en passant quelques fleurs pour *Nonotte*.

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux aient deux cents mille livres de rente*. Il est vrai, les pauvres moines n'ont rien ; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux & de Clairvaux les ont ces deux cents mille livres ; & je te conseille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire *Fez*. L'abbé de Cîteaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis, il monte à dix-sept

cents

cents mille livres. *Nonotte!* il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'est M. *Damilaville*, connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'est pas de *Nonotte*, qui ayant été indigné de l'insolence & de l'absurdité de ton libelle intitulé *les erreurs*, a daigné imprimer ce qu'il en pensait; c'est lui surtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que *Cromwell* fut quelque temps un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand-homme, & qu'on peut dire la même chose de *Mahomet*. Sache que *Cromwell* rançonna, pillà, saccagea pendant la guerre, & qu'il fit observer les lois pendant la paix; qu'il ne mit point de nouveaux impôts; qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un usurpateur; qu'il craignait avec très-grande raison d'être assassiné; & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. *Damilaville* a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que *Nonotte* n'a pas le sens commun. A-t-il tort?

11°. Que tu es ignorant dans les choses les plus connues! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'*Essai sur les mœurs &c.* dise que le célèbre *Guillaume de Nassau*, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que *Philippe II* était seigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange soit mis en parallèle avec la *maesta del re dom Pheippo el discreto*. Tu as raison; *Philippe II* n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale; ces deux maisons étaient également descendues de braves

gentilshommes. Est-ce parce que l'affassin du défenseur de la liberté se confessa & communia avant d'exécuter son crime, que tu trouves *Guillaume* coupable? est-ce parce que ce héros résista à toute la puissance d'un poltron hypocrite? est-ce parce qu'il rendit sept provinces libres, que le petit franc-comtois *Nonotte* insulte à sa mémoire?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je! Tu ne fais pas que le bourg de Livron en Dauphiné était une ville du temps de la ligue; qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par *Henri III* en personne, que le maréchal de camp de *Bellegarde* conduisit le siège avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds, avec une direction d'intention, que tu voulais parler de l'état où est Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors. Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui! & tu ajoutes savamment: *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refusa de rendre la place.* Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur; ce n'était pas *Montbrun* qui commandait dans cette ville; c'était de *Roëffes*, comme le dit de *Thou*, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te puniras pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que *M. de Voltaire* n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome? viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois-là, & même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le favant, *Nonotte*; tu dis, à propos de théologie, que l'amiral *Dracke* a découvert la terre d'Yeffo. Apprends que *Dracke* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yeffo; apprendes qu'il mourut en 1596 en allant à Porto-Bello; apprendes que ce fut quarante ans après la mort de *Dracke*, que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yeffo en 1644; apprendes jusqu'au nom du capitaine *Martin Féritfon*, & de son vaisseau qui s'appelait le *Castrécom*. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin? tu te trompes sur terre & sur mer; & tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes font en deux volumes!

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs &c.* a dit que selon *S^t Thomas d'Aquin*, il était permis aux féculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement*; mais que c'est *comme sacrement*. Il a cité l'édition & la page de la Somme de *S^t Thomas*; & là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la Somme de *S^t Thomas* n'est pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer une seule Somme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne se trouve pas. La Somme était en telle vénération, qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474; elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la Somme fût de lui. Mais il

est aisé de reconnaître sa méthode & son style qui sont absolument les mêmes.

Au reste, *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de son temps, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de *Joinville*, dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite *Tolet* a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale, liv. I, ch. 16 : Ni femme, ni laïc ne peut absoudre sans privilège. *Nec femina nec laicus absolvere possunt sine privilegio*. Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes ; cela sera assez plaisant : tu réjouiras fort Befançon, en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution ?

Je veux t'instruire en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc, *Nonotte*, que les bons Juifs se confessaient quelquefois les uns aux autres. Le confesseur & le confessé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanières sur les épaules. Confesse-toi souvent, *Nonotte* ; mais si tu t'adresses à un jacobin, ne va pas lui dire que la Somme de *S^t Thomas* n'est pas de lui ; on ne se bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confesse ta fille, confesse-toi à elle, & elle te fessera plus doucement qu'un jacobin, comme *Girard* fessait *la Cadière*, & vice versa.

16°. Il me prend envie de t'instruire sur l'histoire de la *pucelle d'Orléans*, car j'aime cette pucelle ; & bien

d'autres l'aiment aussi. Mais je te renvoie à une dissertation imprimée dans un ouvrage très-connu. (*)

Apprends, *Nonotte*, comme il faut étudier l'histoire quand on ose en parler. Ne fais plus de *Jeanne d'Arc* une inspirée, mais une idiote hardie qui se croyait inspirée ; une héroïne de village, à qui on fit jouer un grand rôle ; une brave fille, que des inquisiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus sur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ses auditeurs : *Mes frères, mon dessein était de vous parler de l'immaculée conception ; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église : Réflexions sur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers de la société de Jésus.* (p) *Hé, mon ami ! fais des réflexions sur les tiens ; je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crèves de vanité, *Nonotte* : on t'a fait l'honneur de répondre ; mais pour t'inspirer un peu de modestie, fache que l'illustre *Montesquieu* daigna répondre à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, à-peu-près comme le maréchal de *la Feuillade* battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh oh, *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci passe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes aussi méprisables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* !

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, art. *Arc*.

(p) Depuis abbé de *Viliers*, assez mauvais poète.

Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte* ?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révééré le clergé en citoyen ; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hasard qu'il a le tiers des revenus du royaume ; il a prouvé dans son ch. XXXV, que toute l'Eglise gallicane, séculière & régulière, ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chap. IV du *Traité de la tolérance*, ces paroles : *Le corps des évêques en France est presque tout composé de gens de qualité, qui pensent & qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance.* Est-ce là insulter les évêques de France comme tu les outrages ?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille, dans une ode contre le fanatisme ?

Belzuns ce pasteur vénérable
Sauvait son peuple périssant ;
Langeron guerrier secourable
Bravait un péril renaissant ;
Tandis que vos lâches cabales ,
Dans le trouble & dans les scandales ,
Occupaient votre oisiveté ,
De la dispute ridicule
Et sur Quefnel & sur la bulle ,
Qu'oublira la postérité.

O ex-jésuite ! c'était rendre justice au digne évêque de Marseille : il vous l'a rendue à vous , anciens

confrères de *Nonotte*, à vous, *le Tellier*, *Lallemant*, & *Doucin*, qui feziez attendre des évêques dans la falle basse, avec le frère *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte* ! tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule & à les rendre odieux.

Mais, vois les éloges qu'il donne à la sageffe d'*Adrien I*; vois comme il justifie le pape *Honorius*, tant accusé d'hérésie; vois ce qu'il dit de *Léon IV* au tome I de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

» Le pape *Léon IV*, prenant dans ce danger une
 » autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire*
 » semblaient abandonner, se montra digne, en défen-
 » dant Rome, d'y commander en souverain. Il
 » avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les
 » murailles de la ville, à élever des tours, à tendre
 » des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses
 » dépens; engagea les habitans de Naples & de
 » Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie,
 » sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux
 » des otages, sachant bien que ceux qui sont assez
 » puissans pour nous secourir le sont assez pour nous
 » nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les
 » Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de
 » guerrier, ainsi qu'en avait usé *Goslin*, évêque de
 » Paris, dans une occasion encore plus pressante;
 » mais comme un pontife qui exhortait un peuple
 » chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté
 » de ses fujets. Il était né Romain. Le courage des
 » premiers âges de la république revivait en lui dans
 » un temps de lâcheté & de corruption, tels qu'un

» des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on
» trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. »

Il a poussé l'amour de la vérité jusqu'à justifier la mémoire d'un *Alexandre VI* contre cette foule d'accusateurs qui prétendent que ce pape mourut du poison préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ses convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais considéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoît XIV* lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que son successeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand ministre, de belles reliques pour orner l'église paroissiale qu'il a bâtie! Console-toi, *Nonotte*, & viens-y servir la messe d'un de tes confrères qui est l'aumônier du château. Il est vrai que le maître ne marchera pas à la procession *derrière un jeune jésuite*, comme on a fait dans un beau village de Montauban; il n'est pas de ce goût: mais enfin vous ferez deux jésuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu emploies l'artillerie des *Garaffes* & des *Hardouins*, *ultima ratio jesuitarum*, & *aliquando jansenistarum*. Tu traites d'athée l'adorateur le plus résigné de la Divinité; tu intentes cette accusation horrible contre l'auteur de la *Henriade*, poëme qui est le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de *Zaïre* & d'*Alzire*, dont cette même religion est la base; contre celui qui ayant adopté la nièce du grand *Corneille*, ne la reçut dans une de ses

maifons fituée fur le territoire de Genève , qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le fais , puisque tes complices , pour gagner quelque argent , ont fait imprimer la lettre où il est dit expreffément , que cette demoifelle aura fur le territoire des protestans tous les fecours néceffaires pour l'exercice de fa religion. Tu ne fongeois pas que tu donnois ainfi des armes contre toi & tes conforts.

C'est ainfi que les *Nonottes* , les *Patouilletts* , & autres Welches , ont traité d'athées les principaux magistrats françois & les plus éloquens ; les *Monclar* , les *Chauvelins* , les *la Chalotais* , les *Duchés* , les *Chatillons* , & plufieurs autres. Mais auffi , il faut confidérer que ces meffieurs leur ont fait plus de mal que M. de *Voltaire*.

Après l'exposé des bévues , des infolences & des injures atroces prodiguées par *Nonotte* & par fes aides , quelques lecteurs feront bien aifes de favoir quels font les auteurs de ce libelle , & de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place , écrite de Befançon le 9 janvier 1767 ; elle peut inftruire.

» *Jacques Nonotte* , âgé de 54 ans , est né à Befançon ,
 » d'un pauvre homme qui était fendeur de bois &
 » crocheteur. Il paraît à fon style & à fes injures
 » qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était blanchiffeufe.
 » Le petit *Jacques* ayant fait le métier de fon père à
 » la porte des jéfuites , & ayant montré quelque dispo-
 » fition pour l'étude , fut recueilli par eux , & fut
 » jéfuite à l'âge de vingt ans. Il était placé à Avignon
 » en 1759. Ce fut là qu'il commença à compiler ,

» avec quelques-uns de ses confrères, son libelle
 » contre l'*Essai sur les mœurs* &c. & contre vous.

» L'imprimeur *Fez* en tira douze cents exemplaires.
 » Le débit n'ayant pas répondu à leurs espérances,
 » *Fez* se plaignit amèrement, & les jésuites furent
 » obligés de prendre l'édition pour leur compte. Vous
 » daignâtes, Monsieur, vous abaisser à répondre à ce
 » mauvais livre; cela le fit connaître, & a enhardi
 » *Nonotte* & ses associés à en faire une seconde édition
 » pleine d'injures, les plus méprifables à la fois & les
 » plus punissables. Le parti jésuitique a fait imprimer
 » cette édition clandestine à Lyon, au mépris des
 » ordonnances.

» *Nonotte* est actuellement toléré & ignoré dans
 » notre ville. Il demeure à un troisième étage, & il
 » gouverne despotiquement une vieille fille imbécille
 » qui vous a écrit une lettre anonyme. Il dit qu'il
 » s'occupe à un dictionnaire anti-philosophique qui
 » doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en
 » fera un anti-raisonnable. Vous voyez que les
 » membres épars de la vipère coupée en morceaux,
 » ont encore du venin. Ce misérable est un excrément
 » de collège qu'on ne dégraissera jamais, &c. »

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. M. de *Voltaire* a reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne, le 18 novembre 1766, signée *le chevalier Brulé*: il a bien voulu nous la communiquer; la voici: elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé *Voltaire*,
 Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,

De mériter un nom par dessus tous les noms.

Le voilà bien déchu de sa présomption.

David avec sa fronde a terrassé Goliath.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de *Brulé* est apparemment un disciple de *Nonotte*. Les jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?

Petite digression , qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE est la source de cette rage de tant de petits auteurs , ou ex-jésuites , ou convulsionistes , ou précepteurs chassés , ou petits-collets sans bénéfices , ou prieurs , ou argumentans en théologie , ou travaillans pour la comédie , ou étalans une boutique de feuilles , ou vendans des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? pourquoi appellent-ils toujours les Pascal *porte d'enfer* ; les Nicole *loup ravissant* , & les d'Alembert *bête puante* ? Pourquoi , lorsqu'un ouvrage réussit , crient-ils toujours à l'hérétique , au déiste , à l'athée ? La prétention au bel-esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement que pour rendre service à la religion catholique , apostolique , & romaine , qu'ils crient par-tout , que les premiers mathématiciens du siècle , les premiers philosophes , les plus grands poètes & orateurs , les plus exacts historiens , les magistrats les plus consommés dans les lois , tous les officiers d'armée qui s'instruisent , ne croient pas à la religion

catholique , apostolique , & romaine , contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On sent bien que les portes de l'enfer prévaudraient , s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe déteste en secret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeste service , en disant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui pensent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il est dit dans les Erreurs de *Nonotte* , renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé , page 118 : *Qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins , qu'il montre même pour eux du respect ; mais que cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans son cœur ; & de-là il conclut que tout le monde en fait autant , & que lui Nonotte pourrait bien s'en moquer aussi avec une direction d'intention.*

Ah ! impie *Nonotte* ! blasphémateur *Nonotte* ! Prions DIEU , mes frères , pour sa conversion.

Cequidamne principalement *Nonotte* , *Patouillet* , & conforts , est précisément ce qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire ; c'est la rage du bel - esprit. Croiriez-vous bien , mes frères , que *Nonotte* dans son libelle théologique , trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* , ait mis *Quinault* au rang des grands-hommes ? *Nonotte* trouve *Quinault* plat : quoi ! tu n'aimes pas l'auteur d'*Atis* & d'*Armide* ! tant pis , *Nonotte* , cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille , ou trop d'oreille.

*Non fa che cosa è amor, non fa che voglia
La caritade, e quindi advien che i frati
Sono sì ingorda e sì crudel' canaglia.*

ARIOSTE, épître sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérénd *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèse le mérite de *Quinault* dans sa balance. Monsieur l'évêque du Puy en Vélai adresse aux habitans du Puy en Vélai une énorme pastorale, dans laquelle il leur parle de belles-lettres : *Soyez donc philosophes, mes chers frères*, dit-il aux chauderonniers du Vélai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi, par l'organe de *Cortiat secrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perrault*, de *la Motte*, de l'abbé *Terrasson*, de *Boindin*; après avoir outragé la cendre de *Fontenelle*; après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Descartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton*, & *Locke*. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'Eglise. *Cortiat* secrétaire examine, page 23, si *Boileau* n'était qu'un versificateur; & page 77, si les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement, sous le nom de *J. F.* archevêque d'Auch, on examine si un poète doit se borner à un seul talent, ou en cultiver plusieurs.

Ah ! Messieurs, *non erat his locus*. Vos troupeaux d'Auch & du Vélai ne se mêlent ni de vers, ni de philosophie; ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poète & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits, vous cessez d'être pasteurs; vous avertissez le monde de ne

plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait *la Motte & Terrasson* dans un café. Voulez-vous être évêques, imitez *S^t Paul* ; il ne parle ni d'*Homère* ni de *Lycophon* : il ne discute point si *Xénophon* l'emporte sur *Thucydide* ; il parle de la charité. *La charité*, dit-il, *est patiente* ; êtes-vous patients ? *elle est bénigne* ; êtes-vous bénins ? *elle n'est point ambitieuse* ; n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style ? *elle n'est point méchante* ; n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales ?

Beaux pasteurs ! païssez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

Vingt-troisième honnêteté, des plus fortes.

UN ex-jésuite nommé *Patouillet*, (déjà célèbre dans cette diatribe) homme doux & pacifique, décrété de prise de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugie à Auch chez l'archevêque avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764, & séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom *J. F.*, cet écrit apostolique qui attaque tous les parlemens du royaume ; & voici surtout comme la pastorale s'explique sur eux, page 48 : *Ces ennemis des deux puissances mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de sourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau ; on

a recherché les auteurs , mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut favoir que ces deux fefeurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi , très - vieux & très - malade , retiré depuis treize ans dans ses terres , avait contribué du coin de son feu à la destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable , mais ils la crurent ; & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement , selon l'usage ordinaire , que ce malin vieillard était déiste & athée ; que c'était un *vagabond* qui à la vérité ne fortaît guère de son lit , mais que dans le fond il aimait à courir ; que c'était un *vil mercenaire* qui mariait plusieurs filles de son bien , mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cents mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages , & avec les comédiens de Paris , auxquels il a abandonné le profit entier *mammonæ iniquitatis*.

Enfin M. J. F. d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse , & très-bien gouvernées , comme le plus vil des hommes , comme s'il était à ses yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque , auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même , écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laissé surprendre , qu'il se déshonorait ; qu'il devait faire une réparation authentique ; que lui son parent n'oserait plus paraître devant l'offensé : *Je ne suis pas en état* , disait-il dans sa lettre , *de lui rendre ce qu'il m'a si généreusement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis si longtemps , afin que je sois en état de satisfaire à mon devoir.*

M. d'Auch fut si honteux de son procédé qu'il fut. La famille nombreuse de l'offensé, répondit à son silence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. l'archevêque d'Auch.

IL parut sous votre nom, Monsieur, en 1764, une *Instruction pastorale*, qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des assertions consacré par le parlement de Paris; on y regarde les jésuites comme des martyrs & les parlemens comme des persécuteurs; (q) on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité; les parlemens savent les punir; mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître; vous avez surtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous; vous dites à vos diocésains d'Auch, que ce citoyen, officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du respect, (r) est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse,

(q) Nos pères vous avaient appris à respecter les jésuites &c. page 35 & suivantes du Mandement de M. d'Auch.

(r) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

quoique.

quoique vous soyez plus riche que lui ; vous le traitez de mercenaire, dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu dont les terres sont voisines des siennes ; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable, si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre de fausse érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant DIEU qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche ; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

Réflexion morale.

C'est une chose digne de l'examen d'un sage, que la fureur avec laquelle les jésuites ont combattu les jansénistes, & la même fureur que ces deux partis, ruinés l'un par l'autre, exhalent contre les gens de

lettres. Ce font des soldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jésuite chassé de son collège, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté & ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière; c'est une maladie des écoles; c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger, font utiles; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père de *Nonotte* était un brave & renommé crocheteur de Befançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses libelles? on avait besoin de *Nonotte* père, & point du tout de *Nonotte* fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien, on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un *Chrysofome*, un *Ambroise*, pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Dupleffis*, votre temps est passé; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs sur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens; un meilleur moyen pour obtenir du pain ferait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

UN abbé *Guyon* qui a écrit une histoire du *bas empire*, dans un style convenable au titre, dégoûté

d'écrire l'histoire , se mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla , dit-il , dans un château qui n'existe point ; il y fut très-bien reçu , accueil auquel il n'est pas apparemment accoutumé. Le maître de la maison , qu'il n'a jamais vu , lui confia immédiatement après le dîner tous ses secrets. Il lui avoua que *M. B* est un hérétique , *M. C* un déiste , *M. D* un socinien , *M. F* un athée , & *M. G* quelque chose de pis ; & que pour lui seigneur du château , il avait l'honneur d'être l'antechrist , & qu'il lui offrait un drapeau dans ses troupes sous les ordres de messieurs *Da , de , di , do , du* , ses capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechrist ; c'est en effet un des caractères de ce seigneur que nous attendons , & c'est par-là en partie qu'il séduira les élus.

L'abbé *Guyon* parle ensuite de *Louis XIV* : Il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de plusieurs cours brillantes ; mais que son médaillon a deux faces* : il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéressant , *sinon les quatre-vingts mille livres de pension qu'obtint M^{me} de Maintenon à la mort de ce monarque*. Voilà la manière dont ledit *Guyon* veut qu'on écrive l'histoire. Laissons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechrist , & n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté , fort mince.

CETTE vingt-cinquième honnêteté est celle d'un nommé *Larnet* , prédicant d'un village près de Carcassonne en Languedoc. (*) Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes , contre sept ou huit

(*) *Vernet* ministre à Genève.

personnes qu'il ne connaît pas , dédié à un grand seigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correspondans , comme les poètes ont des *Philis* & des *Amarantes* en l'air. *Larnet* commence par dire , page 50 , que c'est le pape qui est l'antechrist. Oh ! accordez-vous donc , Messieurs ; car l'abbé *Guyon* assure qu'il a vu l'antechrist dans son château auprès de Lausanne. Or l'antechrist ne peut pas siéger à Lausanne & à Rome : il faut opter ; il n'appartient pas à l'antechrist d'être en plusieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à son secours le pauvre *Michel Servet* , qui assurait que l'antechrist siège à Rome. Si c'était le sentiment du sage *Servet* , il ne fallait donc pas que de sages prédicans le fissent brûler ; mais ,

Ami , Servet est mort , laissons en paix sa cendre.
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet ?

Tout cela m'est fort égal. Il est un peu ennuyeux , à ce qu'on dit , ce *Larnet* , prédicant de Carcassonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. *Robert Covelle* qui joue , comme on fait , un grand rôle dans la littérature , lui est fort attaché. Dans le dernier voyage que M. *Robert* fit à Carcassonne , il dédia à son ami *Larnet* une petite pièce de poésie , intitulée : *Maître Guignard ou de l'hypocrisie* : (*) Cette épître n'est pas limée. M. *Covelle* est un homme de bonne compagnie , qui hait le travail & qui peut dire avec *Chapelle* :

(*) Voyez le volume de *Contes & Satires*.

Tout bon fainéant du marais
 Fait des vers qui ne coûtent guère ;
 Pour moi c'est ainsi que j'en fais ;
 Et si je les voulais mieux faire,
 Je les ferais bien plus mauvais.

Vingt-sixième honnêteté.

„ Vous êtes un impudent , un menteur , un
 „ faussaire , un traître , qui imputez à des Anglais
 „ de mauvais vers que vous dites avoir traduits en
 „ français. Vous êtes le seul auteur de ces vers
 „ abominables ; & de plus , vous n'avez jamais
 „ entendu *Locke* , ni *Newton* ; car frère *Berthier* a
 „ dit que vous cherchiez la trisection de l'angle par
 „ la géométrie ordinaire. „

Ce sont à-peu-près les paroles des *Nonottes* ,
Patouillets , *Guyons* , &c. à ce pauvre vieillard qui est
 hors d'état de leur répondre. Je prends toujours son
 parti comme je le dois. La plupart des gens de lettres
 abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils ressemblent
 à ces animaux qu'on dit amis de l'homme , & qui ,
 quand ils voient un de leurs camarades mort de ses
 blessures dans un grand chemin , lèchent son sang &
 passent sans se soucier du défunt. Je ne suis pas de ce
 caractère , je défends mon ami , *unguibus & rostro*.

M. *Middleton* à qui nous devons la vie de *Cicéron* ,
 & des morceaux de littérature très-curieux , voyageant
 en France dans sa jeunesse , fit des vers charmans sur
 ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après
 le recueil où ils sont imprimés. Ceux qui entendent
 l'anglais les liront sans doute avec plaisir.

A nation here j pity and admire,
 Whom noblest sentiments of glory fire;
 Yet taught by custom's force, and bigot fear,
 To serve with pride, and boast the yoke they bear :
 Whose nobles born to cringe and to command,
 In courts a mean, in camps a gen'rous band;
 From priests and tax-jobbers content receive
 Those laws their dreaded arms to Europe give :
 Whose people vain in want, in bondage blest;
 Tho' plunder'd, gay; industrious, tho' oppress'd ;
 With happy follies rise above their fate;
 The jest and envy of each wiser state.

Yet here the Muses deign'd a while to sport
 In the short sun-shine of a fav'ring court;
 Here Boileau, strong in sense, and sharp in wit,
 Who *from* the ancients, like the anciens writ,
 Permission gain'd inferior vice to blame,
 By lying incense to his master's fame.

With more delight those pleasing shades j view
 Where Condé from an envious court withdrew,
 Where sick of glory, faction, power and pride,
 Sure judge how empty all, who all had try'd,
 Beneath his palms, the wary chief repos'd,
 And life's great scene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de *Voltaire*, mon ami, traduit
 assez fidèlement tout cet excellent morceau, autant
 qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel est l'esprit français; je l'admire & le plains.
 Dans son abaissement quel excès de courage!
 La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
 Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
 Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers. (s)
 Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres;
 Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres;
 Dans la difette il chante, il danse avec ses fers.
 Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
 De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

Les Muses cependant ont habité ces bords,
 Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors,
 Louis encourageait l'imitateur d'Horace;
 Ce Boileau plein de sel, encor plus que de grâce,
 Courtisan fatirique, ayant le double emploi
 De censeur des Cotins, & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô respectable afile!
 Chantilli, des héros séjour noble & tranquile,
 Lieux où l'on vit Condé, fuyant de vains honneurs,
 Lassé de factions, de gloire & de grandeurs,
 Caché sous ses lauriers, déroband sa vieillesse
 Aux dangers d'une cour infidelle & traîtresse,
 Ayant éprouvé tout, dire avec vérité:
 Rien ne remplit le cœur, & tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas
 toute l'énergie anglaise. Hélas! c'est le sort des tra-
 ducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs
 originaux.

(s) C'était dans la guerre de 1689.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de *Middleton* injurieux à la nation française. M. de *Voltaire* a souvent repoussé toutes ces injures modestement selon sa coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trisection de l'angle, cela pourrait ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicatesse.

Vingt-septième honnêteté.

Un nouveau poison fut inventé depuis quelques années dans la basse littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique: on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas ils commencèrent lorsque M. *Ladvocat*, bibliothécaire de la sorbonne, l'un des plus sages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus savans, eut donné son dictionnaire historique vers l'an 1740. Un janséniste (car pour le malheur de la France, il y avait encore des jansénistes & des molinistes) fit imprimer contre M. l'abbé *Ladvocat* un libelle diffamatoire en six volumes, sous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il est venu à bout de finir ce rare ouvrage sous les yeux & avec le secours de l'auteur clandestin de la gazette ecclésiastique, dont la plume, dit-il, est une flèche semblable à la flèche de *Jonathas fils de Saül*, laquelle n'est jamais retournée en arrière, & est toujours teinte du sang des morts & de la graisse des plus vigoureux. L'abbé *Ladvocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre

la flèche de *Jonathas* teinte de graisse , & la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il persista à se rendre utile , dût-il être percé de quelque flèche de ces convulsionnaires. Le libelle du janséniste attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : sa flèche fut lancée contre les *Fontenelle* , les *la Motte* , les *Saurin* , qui n'en sentirent rien.

Nous avons mis au-devant du siècle de *Louis XIV* , une liste assez détaillée de tous les artistes qui firent honneur à la France dans ces temps illustres. Deux ou trois personnes se sont associées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artistes de trois siècles ; mais ces auteurs s'y sont pris différemment : ils ont insulté par ordre alphabétique , à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons si leur flèche est retournée ou non en arrière , & si elle a été teinte de la graisse des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé *Sabatier* , natif d'un village auprès de Castres , homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ses traits sur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature , par leur érudition & par leurs talents. Dans la foule de ceux qu'il attaque , on trouve feu M. *Helvétius*. Il le qualifie lui & ses amis de maniaques. *Nous pouvons assurer dit-il , par de justes observations , que ses illusions philosophiques étaient une espèce de manie involontaire. . . . Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié , de l'extravagance*

& des excès de maniaques, qui se glorifiaient de l'avoir pour confrère.

L'abbé *Sabatier* a raison de dire qu'il était à portée de faire de justes observations sur M. *Helvétius*, puisqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère, & que réchauffé dans sa maison, (comme *Tartuffe* chez *Orgon*,) il n'avait vécu que de ses libéralités. La première chose qu'il fait après la mort d'*Helvétius*, est de déchirer le cadavre de son bienfaiteur.

Nous n'étions pas de l'avis de M. *Helvétius* sur plusieurs questions de métaphysique & de morale; & nous nous en sommes assez expliqués, sans blesser l'estime & l'amitié que nous avons pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le masque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous ses amis, & tous ceux mêmes qui l'ont assisté; nous pensons qu'il ne s'est rien fait de plus lâche dans les trois siècles dont cet homme parle, & qu'il connaît si peu.

Lui!... un abbé *Sabatier*!... oser feindre de défendre la religion! oser traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux! S'il savait que nous avons en notre possession son abrégé du spinosisme, intitulé *Analyse de Spinoza*, à Amsterdam; ouvrage rempli de sarcasmes & d'ironies, écrit tout entier de sa main, finissant par ces mots: *Point de religion & j'en serai plus honnête homme. La loi ne fait que des esclaves, elle n'arrête que la main*; enfin signé, *adieu baptisabit*.

S'il savait que nous possédons aussi écrits de sa main les vers infames qu'il fit dans sa prison à Strasbourg, & d'autres vers aussi libertins que mauvais; que dirait-il? rentrerait-il en lui-même? non;

il irait demander un bénéfice , & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes des lâches est celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours persuadés que l'athéisme ne peut faire aucun bien , & qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fîmes sentir la distance infinie entre les sages qui ont écrit contre la superstition , & les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les systèmes d'athéisme ni philosophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philosophie : car en effet est-ce raisonner que de reconnaître du génie dans une sphère d'*Archimède* , de *Possidonius* , dans un de ces *oréris* qu'on vend en Angleterre , & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers ; d'admirer la copie & de s'obstiner à ne point voir d'intelligence dans l'original ? cela n'est-il pas encore plus fou que si on disait : les estampes de *Raphaël* sont faites , par un ouvrier intelligent , mais le tableau s'est fait tout seul ?

L'athéisme n'est pas moins contraire à la morale , à l'intérêt de tous les hommes ; car si vous ne reconnaissez point de DIEU , quel frein aurez-vous pour les crimes secrets ?

. *Duræ saltem virtutis amator ,
Quære quid est virtus , & posce exemplar honesti.*

Nous ne disons pas qu'en adorant un être suprême , juste & bon , nous devons admettre la barque à *Caron* , *Cerbère* , les *Euménides* , ou l'ange de la mort

Samaël, qui vient demander à DIEU l'ame de *Moïse*, & qui se bat avec *Michaël* à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ait pu ramener *Alceste* des enfers, ou que le portugais *Xavier* ait ressuscité neuf morts.

De même qu'il faut distinguer soigneusement la fable de l'histoire, il faut aussi discerner entre la raison & la chimère.

Il est très-certain que la croyance d'un DIEU juste ne peut être qu'utile. Quel est l'homme qui, ayant seulement une peuplade de six cents personnes à gouverner, voudrait qu'elle fût composée d'athées?

Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epiète*, qu'à un abbé *Sabatier*? Nous savons, & nous l'avons souvent avoué, qu'il est des athées par principes, dont l'esprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu souvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinosa fut doux, juste, aimable ;
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant se font fait celui de l'honneur, qui raisonnent mal & qui

se gouvernent bien : Messieurs , gardez-vous de l'abbé *Sabatier* qui se conduit comme il raisonne. Aussi ne le voient-ils point ; il est également en horreur aux dévots & aux philosophes.

Quand le *Système de la nature* fit tant de bruit , nous ne dissimulâmes point notre opinion sur ce livre ; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente , mais fatigante , contraire à la saine raison , & pernicieuse à la société. *Spinoza* du moins avait embrassé l'opinion des stoïciens , qui reconnaissent une intelligence suprême ; mais dans le *Système de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'absurdité , on pourrait se taire. Mais cette idée est pernicieuse ; parce qu'il peut se trouver des gens qui , ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à DIEU , feront leurs dieux à eux-mêmes , & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* feront encore plus à craindre. Un brave déiste , un sectateur du grand-lama un peu courageux , peut avoir la consolation de tuer un athée sanguinaire qui lui demande la bourse le pistolet à la main ; mais comment se défendre d'un athée hypocrite & calomniateur , qui passe sa journée dans l'anti-chambre d'un évêque ? &c.

S'il se passe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres , on n'a qu'à nous en avertir ; nous en ferons bonne & brève justice.

LETTRE A L'AUTEUR
DES HONNETETÉS LITTÉRAIRES,

*Sur les mémoires de madame de Maintenon , publiés
par la Beaumelle.*

ON ne peut lire sans quelque indignation les *Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me} de Maintenon & à celle du siècle passé*. Ce sont cinq volumes d'antithèses & de menfonges. Et l'auteur est encore plus coupable que ridicule, puisqu'ayant fait imprimer les lettres de M^{me} de *Maintenon*, dont il avait escroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une histoire vraie, fondée sur ces mêmes lettres, & sur les mémoires accredités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a songé qu'à enfler son ouvrage & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder son livre comme les mémoires de *Gatien de Courtils*, & comme tant d'autres libelles qui se sont débités dans leur temps & qui sont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la société de M^{me} *Scarron*, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette société M. de *Charleval*, qu'il appelle le plus élégant de nos poètes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui sont au rang des plus médiocres; il y associe le

comte de *Coligny*, qu'il dit avoir été à Paris le profélyte de *Ninon*, & à la cour l'émule de *Condé*. En quoi le comte de *Coligny* pouvait-il être l'émule du prince de *Condé*? quelle rivalité de rang, de gloire, & de crédit, pouvait être entre le premier prince du sang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine distingué alors? il ajoute à cette prétendue société le marquis de la *Sablère*, qui avait, dit-il, dans ses propos toute la légèreté d'une femme. La *Sablère* était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce la *Sablère* était si léger dans ses propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire, que les assemblées qui se tenaient chez *Scarron* ne ressembraient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquise de *Lambert* semble avoir formé le dessein de détruire le bon goût. Cet homme a-t-il connu M^{me} de *Lambert*, qui était une femme très-respectable? a-t-il jamais approché d'elle? est-ce à lui de parler de goût?

Pourquoi dit-il que dans la maison de *Scarron* on cassait souvent les arrêts de l'académie? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un seul trait dont l'académie ait pu se plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ses réflexions satiriques, si étrangères à son sujet, un jeune étourdi de province qui croit se faire valoir en affectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'Etat & des premiers de la littérature?

Comment a-t-il assez peu de pudeur pour répéter une chanson infame de *Scarron* contre sa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la

gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maison de Saint-Cyr? il attribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs vers qu'on fait être de l'abbé *Têtu*, & d'autres qui sont de M. de *Fieubet*. On voit à chaque page un homme qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière dans un déshabillé léger, s'était jetée dans un fauteuil; là elle pensait à loisir à son amant; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe dans l'extase de l'amour. Hé mon ami! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger? l'as-tu vue accoudée sur cette table? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de M^{me} de *Maintenon*, parle de tous les événemens auxquels M^{me} de *Maintenon* n'a jamais eu la moindre part: il grossit ses prétendus mémoires des aventures de *Mademoiselle* avec le comte de *Lausun*. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de *Mademoiselle*, & de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires? il atteste les propres paroles de *Mademoiselle*: *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains au milieu du louvre, à la face de ses dieux domestiques, en 1671; il y lut ces mots: C'est M. le comte de Lausun que j'aime & que je veux épouser.* Il cite les mémoires de *Montpensier*, tom. VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de *Montpensier*. *Mademoiselle* écrivit seulement sur un papier: *C'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que *la Beaumelle*. La

présence

présence des dieux domestiques est fort convenable & du vrai style de l'histoire !

Ce qui révolte presque à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur suppose entre le roi, madame de *Montespan* & la veuve de *Scarron*, comme s'il y avait été présent. *Louis*, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en piégrièche, *que madame de Maintenon savait envelopper dans des paroles de soie.*

Madame de Maintenon savait, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Montespan avaient sauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que M^{me} de *Montespan* sauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie si les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues & d'inonder le pays ?

Comment ose-t-il dire que lorsque M^{me} de *Maintenon* mena le duc du *Maine* à Barège, elle dit au maréchal d'*Albert*, en voyant le Château-Trompette: *Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une plus rude prison, & mon lit n'est pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde fait qu'elle était née à Niort & non pas à Bordeaux, & qu'elle n'avait jamais été élevée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de sottises & de mensonges ?

Il fait dire par M^{me} de *Maintenon* à M^{me} de *Montespan* : *J'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre sur le grand escalier de Versailles ; je montais, vous descendiez ; je m'élevais jusqu'aux nues, & vous allâtes à Fontevraud.* Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'*Epernon*, qui montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de *Richelieu*, dont le pouvoir commençait

à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne savait point quelques nouvelles? *Oui*, lui dit-il, *vous montez & je descends*. Notre romancier cite les lettres de M^{me} de Sévigné, & il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponse de M^{me} de Maintenon.

Il faut être bien hardi & croire ses lecteurs bien imbécilles, pour oser dire qu'en 1681, le duc de Lorraine envoya à *Mademoiselle* un agent secret déguisé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On fait assez que ce conte est tiré de l'histoire de *Clotilde*, histoire presque aussi fautive en tout que les mémoires de *Maintenon*. On fait assez que *Mademoiselle* n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires, & qu'elle n'en dit pas un seul mot. On fait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681, *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie-Eléonore*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impostures plus sottes & plus grossières.

Il faut dire à madame d'Aiguillon: *Mes neveux vont de mal en pis; l'aîné épouse la veuve d'un homme que personne ne connaît; le second la fille d'une servante de la reine; j'espère que le troisième épousera la fille du bourreau.* Est-il possible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de sa province des choses si extravagantes & si outrageantes contre une maison si respectable, & cela sans la moindre vraisemblance & avec une insolence dont aucun libelle n'a encore approché?

Cet homme, aussi ignorant que dépourvu de bon sens, dit, pour justifier le goût de *Louis XIV* pour *M^{me} de Maintenon*, que *Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste*, & que *Henri II brûla pour la maîtresse de son père*. Il n'y a rien de si connu dans l'histoire romaine que la conduite d'*Auguste* & de *Cléopâtre*, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la suite de son char. Aucun historien ne le soupçonna d'avoir la moindre faiblesse pour *Cléopâtre*. Et à l'égard d'*Henri II* qui brûla pour la duchesse de *Valentinois*, aucun historien n'assure qu'elle ait été la maîtresse de *François I*. On soupçonna à la vérité, & *Mézerai* le dit assez légèrement, que *S^t Vallier* eut sa grâce sur l'échafaud pour la beauté de *Diane sa fille unique*; mais elle n'avait alors que quatorze ans; & si elle avait été en effet maîtresse du roi, *Brantôme* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falsificateur de toute l'histoire cite *Gourville* qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans sa poche; mais il oublie que ce même *Gourville* dit, page 222 de ses mémoires, que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les jurisconsultes d'Angleterre* avaient proposé cette question du temps de la fuite de *Jacques II*: *Un peuple a-t-il droit de se révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire?* Jamais on ne proposa cette question; on ne la trouve nulle part. La question était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des lois portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'avise de rapporter une prétendue lettre de *Louis XIV*, écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange

depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne ; sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre, quel historien, quel homme instruit a jamais rapporté une pareille lettre de *Louis XIV*? est-ce là le ton de sa politesse & de sa prudence? est-ce ainsi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *sainte garde*? Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France; elle n'est que chez l'imposteur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le siège de Lille, dit à M^{me} de Maintenon : *Vos prières sont exaucées, Madame ; Vendôme tient mes ennemis, vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'est un polisson nommé *la Beaumelle* qui les rapporte sans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il supposer que le duc de *Vendôme* tint ses ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils assiégeaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du siège de Lille & le couronnement de M^{me} de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que M^{me} la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine M^{me} de *Maintenon*? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine, nous ne leverons pas le*

siège. Comment des assiégeans jettent-ils des billets dans une ville assiégée ? comment ces assiégeans faisaient-ils que *Louis XIV* devait faire *M^{me} de Maintenon* reine quand le siège serait levé ? Peut-on entasser tant de sottises avec un ton de confiance , que l'homme le plus important du royaume n'oserait pas prendre, s'il faisait des mémoires pleins de vérité & de raison ?

L'histoire du prétendu mariage de monseigneur le dauphin avec mademoiselle *Choin*, est digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules , quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées & ses discours à *Louis XIV*, à *M^{me} de Maintenon*, au roi d'Espagne, à la princesse des *Urfins*, au duc d'*Orléans*, &c. *M^{me} de Maintenon* assure, selon lui, que le prince de *Conti* ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang.* Et cependant le grand *Condé* & le duc d'*Orléans* les ont commandées.

C'est avec le même jugement & la même vérité, que pendant le siège de Toulon , il fait dire à *Charles XII*, occupé du soin de poursuivre le czar à cinq cents lieues de là : *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui ferait très-punissable , si elle n'était pas méprisée, M. le duc d'*Orléans*, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique & la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'*Orléans* traversait le mariage du duc de *Bourbon* & de la princesse de *Conti*, & que le

roi lui dit tête à tête dans son cabinet : *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayez l'insolence de cabaler chez moi contre moi. La Beaumelle* était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est surtout dans les mœurs de *Louis XIV*, & bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi-bien fondé.

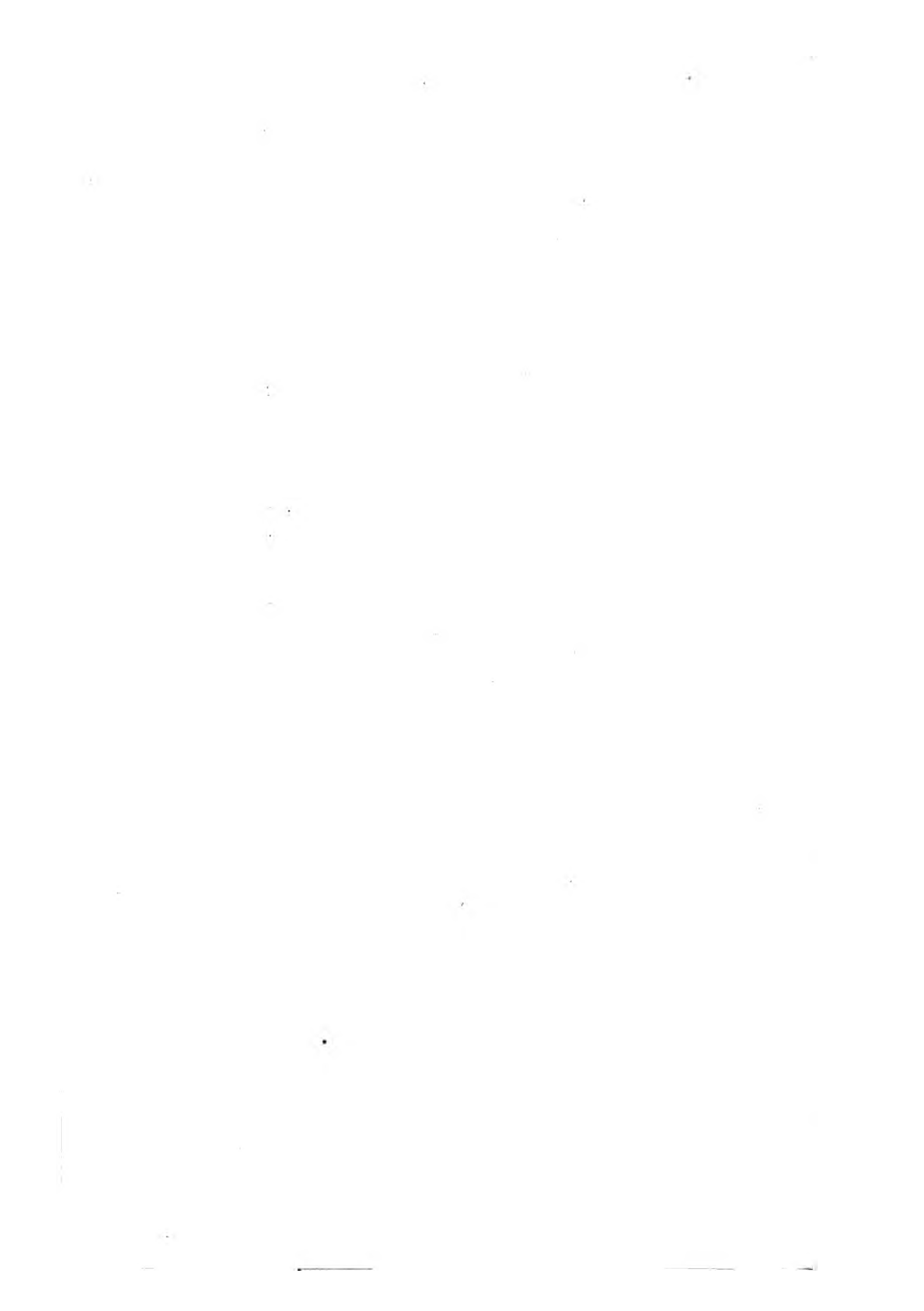
Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'*Orléans* fut reconnu régent au parlement, *malgré le président de Lubert, & le président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée, &c.* Le président de *Lubert* était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de *Maisons* n'a jamais été premier président ; il était très-attaché au régent, & il allait être garde des sceaux lorsqu'il mourut presque subitement ; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de *la Beaumelle*, sur lequel il lui était aisé de s'instruire, pour peu qu'il eut parlé seulement à un colporteur de ce temps-là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & méprisées que ce *la Beaumelle* a vomies contre la maison d'*Orléans* dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même temps assez téméraire pour dire que *la duchesse de Berry* avoua qu'elle était mariée à M. le comte de *Riom*, & que sur le champ M. de

Mouchy demanda la charge de grand-maitre de la garde-robe de ce gentilhomme? M. de Riom avoir un grand-maitre de la garde-robe! quelle pitié! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant; qui n'a jamais rien vu; qui a parlé comme s'il avait tout vu; qui a écrit dans un style aussi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain; qui n'en méritait pas; & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maisons.

Il se peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaissance des affaires publiques, aient été trompés quelques temps par les faussetés que ce misérable calomniateur débite avec tant d'assurance. Mais son livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il est au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre fatiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raisonnables, & qui sont enfin oubliées pour jamais.



COMMENTAIRE

HISTORIQUE

SUR LES OEUVRES

DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE.

1 7 7 6.

COMMENTAIRE

HISTORIQUE.

JE tâcherai, dans ces commentaires sur un homme de lettres, de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres, & surtout de ne rien avancer que sur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun usage ni des fatires, ni des panégyriques presque innombrables, qui ne seront pas appuyés sur des faits authentiques.

Les uns font naître *François de Voltaire* le 20 février 1694; les autres le 20 novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa vie, & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de son baptême fut différée plusieurs mois.

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que les détails de l'enfance & du collège, cependant je dois dire, d'après ses propres écrits, & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraissaient au-dessus de cet âge, l'abbé de *Chateauneuf*, intime ami de la célèbre *Ninon de l'Enclos*, le mena chez elle; & que cette fille singulière lui légua par son testament une somme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle somme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collège, est probablement celle qu'il composa pour un invalide qui avait servi dans le régiment Dauphin, sous Monseigneur,

fil unique de *Louis XIV*. Ce vieux foldat était allé au collège des jéfuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monfeigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé , mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compofa :

Digne fils du plus grand des rois ,
 Son amour & notre efpérance ,
 Vous qui , fans régner fur la France ,
 Régnéz fur le cœur des François ;
 Souffrez-vous que ma vieille veine ,
 Par un effort ambitieux ,
 Ofe vous donner une étrenne ,
 Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux ?
 On a dit qu'à votre naiffance
 Mars vous donna la vaillance ,
 Minerve la fageffe , Apollon la beauté :
 Mais un Dieu bienfeyant , que j'implore en mes peines ,
 Voulut auffi me donner mes étrennes ,
 En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis à l'invalidé , & fit quelque bruit à Verfailles & à Paris. Il eft à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à fuivre fon penchant pour la poëfie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même , que ce qui l'y engagea plus fortement , fut qu'au fortir du collège , ayant été envoyé aux écoles de droit par fon père , trésorier de la chambre des comptes , il fut fi choqué de la manière dont on y enseignait la jurisprudence , que cela feul le tourna entièrement du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la société de l'abbé de *Chaulieu*, du marquis de *la Fare*, du duc de *Sulli*, de l'abbé *Courtin*. Et il nous a dit plusieurs fois que son père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie & qu'il faisait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens. (a) Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer cette tragédie traitée par *Corneille* en possession du théâtre : ils ne la représentèrent qu'en 1718; & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarassait point que sa pièce réussit ou non : il badinait sur le théâtre, & s'avisa de porter la queue du grand-prêtre, dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. M^{me} la maréchale de *Villars*, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans la loge; & depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal & à madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée.

(a) Nous avons une lettre du savant *Dacier* de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait sa pièce, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la chose était impraticable sur le théâtre français. Lorsqu'en 1769 M. de *Voltaire* obtint justice à Toulouse pour le malheureux *Siroen*, M. de *Merville*, avocat chargé de cette cause, refusa toute espèce d'honoraires, & demanda pour toute reconnaissance à M. de *Voltaire* qu'il voulût bien ajouter des chœurs à son Oedipe.

Je me flattais de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre maison de plaifance ;
 Mais Vinache a ma confiance ,
 Et j'ai donné la préférence ,
 Sur le plus grand de nos héros ,
 Au plus grand charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de *Richelieu* , dont il acquit la bienveillance , qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu , c'est que le prince de *Conti* , père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démonet & de Château-Dauphin , fit pour lui des vers dont voici les derniers.

- » Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe ,
- » Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe ;
- » Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu ,
- » Par un style plus beau cette pièce changée
- » Fit croire des enfers Racine revenu ,
- » Ou que Corneille avait la sienne corrigée.

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Oedipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au prince en plaifantant : Monseigneur , vous ferez un grand poète ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit : Sommes-nous tous princes ou tous poètes ? Il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineras, Domine.*

Il commença la *Henriade* à Saint-Ange chez M. de *Caumartin* intendant des finances , après avoir

fait Oedipe & avant que cette pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de *Caumartin*, très-savant dans l'histoire, lui contait de *Henri IV*, dont ce respectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. (1) Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de *Maisons* son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président *Hénault* l'en retira avec peine. » Souvenez-vous, lui dit M. *Hénault* dans une de ses lettres, » que c'est moi qui ai sauvé la *Henriade*, & qu'il m'en » a coûté une belle paire de manchettes. » Plusieurs copies de ce poëme qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris & plusieurs savans se déchaînèrent contre lui; on lui décocha vingt brochures; on joua la *Henriade* à la foire; on dit à l'ancien évêque de *Fréjus*, précepteur du roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de *Coligni* & la reine *Elisabeth*. La cabale fut si forte, qu'on engagea le cardinal de *Bisfi*, alors président

(1) M. de *Voltaire* recueillit dès-lors une partie des matériaux qu'il a employés depuis dans l'histoire du siècle de *Louis XIV*. L'évêque de Blois *Caumartin* avait passé une grande partie de sa vie à s'amuser de ces petites intrigues qui sont pour le commun des courtisans une occupation si grave & si triste. Il en connaissait les plus petits détails, & les racontait avec beaucoup de gaieté. Ce que M. de *Voltaire* a cru devoir imprimer est exact; mais il s'est bien gardé de dire tout ce qu'il savait.

de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très-diffipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de lettres; il ne savait point opposer intrigue à intrigue; ce qui est, dit-on, absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de *Mariamne* en 1722. *Mariamne* était empoisonnée par *Hérode*; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria: *La reine boit*, & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la *Henriade*, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilège ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à M. *Dumas d'Aigueberre*, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage:

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle:
Il fut proscrit, persécuté, damné,
Par les dévots & leur douce féquelle:
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher.

Le reste des vers est déchiré: elle finit par ces mots: „ Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays. „ Il avait raison. Le roi *George I*, & surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense: ce fut le commencement de sa fortune; car étant revenu en France en

1728, il mit son argent à une loterie établie par M. *Desforts*, contrôleur-général des finances. On recevait des rentes sur l'hôtel-de-ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de sorte qu'une société qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une compagnie nombreuse & fut heureux. C'est un des associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registres. M. de *Voltaire* lui écrivait: » Pour faire fa
» fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts
» du conseil. Il est rare qu'en fait de finances, le
» ministère ne soit forcé à faire des arrangemens
» dont les particuliers profitent. »

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna en 1730 son *Brutus*, que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter *Mahomet*. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1732 à la première représentation de *Zaïre*, & quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut sur le point d'être sifflée. On la parodia à la comédie italienne, à la foire; on l'appela la pièce des *Enfans-trouvés*, *Arlequin au Parnasse*.

Un académicien l'ayant proposé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, M. de *Boze* déclara que l'auteur de *Brutus* & de *Zaïre* ne pouvait jamais devenir un sujet académique.

Il était lié alors avec l'illustre marquise du *Châtelet*, & ils étudiaient ensemble les principes de *Newton* & les systèmes de *Leibnitz*. Ils se retirèrent plusieurs années à *Cirey en Champagne*; M. *Kœnig*, grand
Mélanges littér. Tome II. G

mathématicien , y vint passer deux ans entiers. M. de *Voltaire* y fit bâtir une gallerie , où l'on fit toutes les expériences alors connues sur la lumière & sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner , le 27 janvier 1736 , la tragédie d'*Alzire* ou des Américains qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence : il disait : *laudantur ubi non sunt , sed non cruciantur ubi sunt.*

Celui qui se déchaîna le plus contre *Alzire* fut l'exjésuite *Desfontaines*. Cette aventure est assez singulière : ce *Desfontaines* avait travaillé au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon* , & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des espèces de journaux pour son compte ; il était ce que M. de *Voltaire* appelle un *folliculaire*. Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits favoyards , & mis en prison à bicêtre. On commençait à instruire son procès , & on voulait le faire brûler ; parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemple. M. de *Voltaire* employa pour lui la protection de madame la marquise de *Prie*. Nous avons encore une des lettres que *Desfontaines* écrivit à son libérateur ; elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'*Argens* , page 228 , tome I. (b) „ Je n'oublierai jamais „ les obligations que je vous ai : votre bon cœur „ est encore au-dessus de votre esprit : ma vie doit „ être employée à vous marquer ma reconnaissance. „ Je vous conjure d'obtenir encore que la lettre de „ cachet qui m'a tiré de bicêtre , & qui m'exile à „ trente lieues de Paris , soit levée , &c. „

(b) Cette lettre est du 31 mai. La date de l'année n'y est pas ; mais elle est de 1724.

Quinze jours après , le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer sa vie. C'est ce que je découvre par une lettre de M. *Thiriot* du 16 août , tirée du même recueil. Cet abbé *Desfontaines* est celui-là même qui , pour se justifier , disait à M. le comte d'*Argenson* : *Il faut que je vive ; & à qui M. le comte d'Argenson* répondit : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Ce prêtre ne s'adressait plus à des ramoneurs depuis son aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ses deux métiers de non-conformiste & de folliculaire ; il leur montrait à faire des fatires ; il composa avec eux des libelles diffamatoires , intitulés *Voltairemanie & Voltairiana* : c'était un ramas de contes absurdes : on en peut juger par une des lettres de M. le duc de *Richelieu* , signée de sa main , dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots : *Ce livre est bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable , c'est que l'on y dit que madame de Richelieu vous avait donné cent louis & un carrosse , avec des circonstances dignes de l'auteur & non pas de vous ; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce temps-là , & que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après , &c.* Signé , le duc de RICHELIEU , février 1739.

M. de *Voltaire* ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques ; & ils seraient perdus pour sa mémoire , si nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encore sur une lettre du marquis d'*Argenson* , ministre des affaires étrangères. *C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines ; son ingratitude est*

encore pire que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger, 7 février 1739.

Voilà les gens à qui M. de *Voltaire* avait à faire, & qu'il appelait *la canaille de la littérature*. Ils vivent, disait-il, de brochures & de crimes.

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe, nommé l'abbé *Makarti*, qui se disait des nobles *Makarti* d'Irlande, & qui se disait aussi homme de lettres, lui emprunta une somme assez considérable, & alla avec cet argent se faire mahométan à Constantinople; sur quoi M. de *Voltaire* dit: *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (c)

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies, qu'il essuyait à chaque pièce qu'il faisait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût, puisqu'il donna la comédie de l'Enfant-prodigue, le 10 octobre 1736; mais il ne la donna point sous son nom; & il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, MM. *Linant* & *Lamarre*, qui vinrent à Cirey où il était avec madame du *Châtelet*. Il donna *Linant* pour précepteur au fils de madame du *Châtelet*, qui a été depuis lieutenant-général des armées, & ambassadeur à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à mademoiselle *Quinault*: „ Vous „ savez garder les secrets d'autrui comme les vôtres. „ Si l'on m'avait reconnu, la pièce aurait été sifflée. „ Les hommes n'aiment pas qu'on réussisse en deux

(c) Nous avons vu une obligation de 500 livres d'argent prêté chez *Perret* notaire, 1 juillet 1730: mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 livres.

„ genres. Je me suis fait assez d'ennemis par Oedipe
 „ & la Henriade. „

Cependant il embrassait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent : il composait les *Elémens* de la philosophie de *Newton*, philosophie qu'alors on ne connaissait presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du chancelier d'*Aguesseau*, magistrat d'une science universelle, mais qui, ayant été élevé dans le système cartésien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de *Newton* & de *Locke*, lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à M. *Falkner*, le même auquel il avait dédié *Zaïre* : „ On croit que les Français aiment
 „ la nouveauté, mais c'est en fait de cuisine & de
 „ modes ; car pour les vérités nouvelles, elles sont
 „ toujours proscrites parmi nous : ce n'est que quand
 „ elles sont vieilles qu'elles sont bien reçues, &c. „

Pour se délasser des travaux de la physique, il s'amusa à faire le poème de la Pucelle. Nous avons des preuves que cette plaisanterie fut presque composée toute entière à Cirey. Madame du *Châtelet* aimait les vers autant que la géométrie, & s'y connaissait parfaitement. Quoique ce poème ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la *Henriade* ; mais la pucelle fut indignement violée par des polissons grossiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les seules bonnes éditions sont celles de MM. *Cramer*.

Il fallut quitter Cirey, pour aller solliciter à Bruxelles un procès que la maison du *Châtelet* y foutenait depuis long-temps contre la maison de

Honsbrouk, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. M. de *Voltaire*, conjointement avec M. *Raesfeld*, président de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du *Châtelet*.

Le malheureux & célèbre *Rousseau* était alors à Bruxelles. Madame du *Châtelet* ne voulut point le voir ; elle savait que *Rousseau* avait fait autrefois une fatire contre le baron de *Breteuil* son père, dans le temps qu'il était son domestique ; & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de madame du *Châtelet*.

Les deux poètes se virent, & bientôt conçurent une assez forte aversion l'un pour l'autre. *Rousseau* ayant montré à son antagoniste une ode à la postérité, celui-ci lui dit : Mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse. Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Linant*, dans laquelle il dit : „ *Rousseau* me „ méprise, parce que je néglige quelquefois la rime ; „ & moi je le méprise parce qu'il ne fait que „ rimer. „ (d)

(d) Nous observons qu'une lettre d'un sieur de *Médine* à un sieur de *Messe*, du 17 février 1737, prouve assez que le poète *Rousseau* ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici : „ Vous allez être étonné du malheur „ qui m'arrive ; il m'est revenu des lettres protestées ; on m'enlève mer- „ credi au soir, & on me met en prison : croiriez-vous que ce coquin „ de *Rousseau*, cet indigne, ce monstre, qui depuis six mois n'a bu & „ mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands services, & en „ nombre, a été la cause qu'on m'a pris ? C'est lui qui a irrité contre „ moi le porteur des lettres ; enfin ce monstre, vomi des enfers, „ achevant de boire avec moi à ma table, de me baiser, de m'embrasser, „ a servi d'espion pour me faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu , lui firent bien oublier la haine de *Rousseau*. Ce monarque était poète aussi ; mais il avait tous les talens de sa place & tous ceux qui n'en étaient pas.

Le roi de Prusse *Frédéric - Guillaume* , le moins endurant de tous les rois , sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, venait de mourir à Berlin. Son fils , qui s'est fait une réputation si singulière , entretenait un commerce assez régulier avec M. de *Voltaire* , depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père était un véritable vandale , qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent , & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait les plus belles troupes de l'Europe.

Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens , & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse , laquelle avait mangé bien vite le peu d'argent qu'elle en avait tiré ; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation.

Toutes les terres royales étaient affermees à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs &

» été si noir ; je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce
» que j'ai fait pour lui ! Patience , je compte que notre correspondance
» n'en sera pas altérée. »

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier *Saurin* , & la sentence & l'arrêt qui bannirent *Rousseau*. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si déshonorante.

juges ; de façon que , quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé , ce fermier prenait son habit de juge , & condamnait le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payait pas le roi le dernier du mois , il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tirait-il un lièvre , ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi , ou avait-il commis quelqu'autre faute , il fallait payer une amende ; une fille feisait-elle un enfant , il fallait que la mère ou le père , ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon. Madame la baronne de *** , la plus riche veuve de Berlin , c'est-à-dire , qui possédait sept à huit mille livres de rente , fut accusée d'avoir mis au monde un fujet du roi dans la seconde année de son veuvage ; le roi lui écrivit de sa main , que pour sauver son honneur elle envoyât sur le champ trente mille livres à son trésor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haye nommé *Luisius* ; c'était assurément de tous les ministres des têtes couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme , pour se chauffer , fit couper quelques arbres dans les jardins d'hons-lardik , appartenans pour lors à la maison de Prusse. Il reçut bientôt après des dépêches du roi son maître , qui lui retenait une année d'appointemens. *Luisius* désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût. Un vieux valet vint à son secours & lui sauva malheureusement la vie. M. de *Voltaire* retrouva depuis son excellence à la Haye , & lui fit l'aumône à la porte du palais

nommé la vieille-cour ; palais appartenant au roi de Prusse , & où ce pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par *Frédéric-Guillaume*. C'est par ces moyens qu'il parvint , en vingt-huit ans de règne , à entasser dans les caves de son palais de Berlin , environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent massif , dans lesquels l'art ne surpassait pas la matière. Il donna aussi à la reine sa femme , en compte , un cabinet dont les meubles étaient d'or , jusqu'aux pommeaux des pelles & des pincettes , & jusqu'aux cafetières.

Le monarque portait à pied de ce palais , vêtu d'un méchant habit de drap bleu à boutons de cuivre , qui lui venait à la moitié des cuisses ; & quand il achetait un habit neuf , il faisait servir ses vieux boutons. C'est dans cet équipage que sa majesté , armée d'une grosse canne de sergent , faisait tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce régiment était son goût favori & sa plus grande dépense. Le premier rang de sa compagnie était composé d'hommes dont le plus petit avait sept pieds de haut. Il les faisait acheter au bout de l'Europe & de l'Asie.

L'auteur de la *Henriade* en vit encore quelques-uns à Berlin. Le roi son fils , qui n'aimait les grands-hommes que dans une autre acception de ce mot , avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'heiduques.

Quand *Frédéric-Guillaume* avait fait sa revue, il allait se promener par la ville. Tout le monde s'enfuyait au plus vite. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuse; une honnête femme doit être dans son ménage*; & il accompagnait cette remontrance, ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile, quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse, & d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, & qui faisait de la musique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu; le prince jouait-il de la flûte, le père cassait la flûte; & quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les femmes & les prédicants à la parade.

Le prince lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier-général, ou d'un marchand anglais: il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner; *Kat* était le fils unique d'un brave officier-général; *Keit* était gendre de cette même baronne de ****, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés, le père fut informé de tout; on

arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage.

Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa fille , qui a depuis épousé le prince margrave de *Bareith* , était du complot ; & comme il était expéditif en fait de justice , il la jeta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine-mère qui se trouva à cette expédition , dans le temps que *Guillemine* sa fille allait faire le faut , la retint à peine par ses jupes ; il resta à la princesse une contusion au-dessous du tétou gauche , qu'elle a conservée toute sa vie , comme une marque des sentimens paternels.

Le prince fut enfermé à Custrin dans une espèce de cachot.

Il y était depuis quelques semaines , lorsqu'un jour un vieil officier , suivi de quelques grenadiers , entra dans la chambre , fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier , toujours pleurant , le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre & qui lui tinrent la tête , tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat* , sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat* & s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle.

Quant à *Keit* , l'autre confident , il s'enfuit en Hollande ; le roi dépêcha des soldats pour le prendre. Il ne fut manqué que d'une minute , & s'embarqua pour le Portugal , où il demeura jusqu'à la mort du clément *Frédéric-Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait

qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne fe fait des vers , & que c'était affez pour la grandeur de la Pruffe. Les mefures étaient déjà prifes pour faire condamner le prince royal à la mort , comme l'avait été le czarovitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines , qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager ; mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges auffi habiles que ceux de Ruffie. En tout cas fon autorité paternelle aurait fuffi. L'empereur *Charles VI* , qui prétendait que le prince royal , comme prince de l'empire , ne pouvait être jugé à mort que dans une diète , envoya le comte de *Sekendorf* au père , pour lui faire les plus férieufes remontrances.

Au bout de dix-huit mois , les follicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Pruffe obtinrent la liberté du prince héréditaire , qui fe mit à faire des vers & de la mufique plus que jamais. Il lifait *Leibnitz* & même *Wolf* , qu'il appelait un compilateur de fatras ; & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les fciances à la fois.

Ce prince voulut à fon avènement à la couronne vifiter toutes les frontières de fes Etats. Son défir de voir les troupes françaifes , & d'aller incognito à Strasbourg & à Paris , lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg , fous le nom de comte du *Four* ; mais ayant été reconnu par un foldat qui avait servi dans les armées de fon père , il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a confervé dans fon portefeuille une lettre en profe & en vers , dans le goût de *Chapelle* , écrite par ce prince fur ce voyage de

Strasbourg. L'étude de la langue & de la poésie française, celle de la musique italienne, de la philosophie, & de l'histoire, avaient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avait essuyés pendant sa jeunesse. Cette lettre est un monument singulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles : elle est écrite avec grâce & légèreté ; en voici quelques morceaux.

» Je viens de faire un voyage entremêlé d'aventures singulières, quelquefois fâcheuses & souvent
 » plaisantes. Vous savez que j'étais parti pour
 » Bruxelles, afin de revoir une sœur que j'aime
 » autant que je l'estime. Chemin faisant, *Algaroti*
 » & moi, nous consultions la carte géographique
 » pour régler notre retour par Vésel. Strasbourg ne
 » nous détournait pas beaucoup ; nous choisîmes
 » cette route par préférence : l'incognito fut résolu ;
 » enfin tout arrangé & concerté au mieux, nous
 » crûmes aller en trois jours à Strasbourg.

» Mais le ciel qui de tout dispose
 » Régla différemment la chose.
 » Avec des courriers efflanqués,
 » En droite ligne issus de Rossinante,
 » Des payfans en postillons masqués,
 » Nos carrosses cent fois dans la route accrochés,
 » Nous allions gravement d'une allure indolente. »

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de composer un ouvrage bien plus sérieux & plus digne d'un grand prince : c'était la réfutation de *Machiavel*. Il l'avait envoyé à M. de *Voltaire* pour le

faire imprimer ; il lui donna rendez-vous dans un petit château , appelé Meuse , auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : » Sire , si j'avais été *Machiavel* , & si j'avais » eu quelque accès auprès d'un jeune roi , la première » chose que j'aurais faite , aurait été de lui conseiller » d'écrire contre moi. » Depuis ce temps , les bontés du monarque prussien redoublèrent pour l'homme de lettres français , qui alla lui faire sa cour à Berlin sur la fin de 1740 , avant que le roi se préparât à entrer en Silésie.

Alors le cardinal de *Fleuri* lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses , dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici sur cette matière une anecdote bien singulière , & qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de ce siècle. Le cardinal écrivit à M. de *Voltaire* , le 14 novembre 1740 , une grande lettre ostensible dont j'ai copie ; on y trouve ces propres mots. :

» La corruption est si générale , & la bonne foi » est si indécentement bannie de tous les cœurs dans » ce malheureux siècle , que si on ne se tenait pas » bien fermes dans les motifs supérieurs qui nous » obligent à ne point nous en départir , on ferait » quelquefois tenté d'y manquer dans de certaines » occasions. Mais le roi mon maître fait voir du » moins qu'il ne se croit point en droit d'avoir de » cette espèce de représailles ; & dans le moment » de la mort de l'empereur , il assura M. le prince » de *Lichtenstein* qu'il garderait fidèlement tous ses » engagemens. »

Ce n'est point à moi d'examiner comment après une telle lettre on put en 1741 entreprendre de

dépouiller la fille & l'héritière de l'empereur *Charles VI*. Ou le cardinal de *Fleuri* changea d'avis , ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique , à laquelle je suis absolument étranger ; mais en qualité de littérateur , je ne puis diffimuler ma surprise , de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on se tient ferme dans des motifs qui obligent à ne se point départir de ces motifs ; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs , & qu'on est en droit d'avoir de ces espèces de représailles*. Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit , je vois très-clairement que mon auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique ; puisque , de retour à Bruxelles , il ne s'occupa que de ses chères belles-lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet , & alla bientôt après avec madame du *Châtelet* faire jouer cette pièce à Lille , où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le sieur *Lanoue* , auteur & comédien. La fameuse demoiselle *Clairon* y jouait , & montrait déjà les plus grands talens. Madame *Denis* , nièce de l'auteur , femme d'un commissaire ordonnateur des guerres , ancien capitaine au régiment de Champagne , tenait un assez grand état dans Lille , qui était du département de son mari. Madame du *Châtelet* logea chez elle ; je fus témoin de toutes ces fêtes ; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entr'acte , on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse , qui lui apprenait la victoire de Molvitz ; il la lut à l'assemblée ; on battit des mains : *Vous verrez* , dit-il , *que cette pièce de Molvitz sera réussir la mienne*.

Elle fut représentée à Paris le 19 août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de lettres, surtout en fait de théâtre. L'abbé *Desfontaines* & un nommé *Bonneval*, que M. de *Voltaire* avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de *Mahomet*, la déférèrent comme une pièce contre la religion chrétienne, au procureur-général. La chose alla si loin que le cardinal de *Fleuri* conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi ; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au pape *Benoît XIV*, *Lambertini*, qui avait déjà beaucoup de bonté pour lui. Il avait été recommandé à ce pape par le cardinal *Passionei*, homme de lettres célèbre, avec lequel il était depuis long-temps en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce pape à M. de *Voltaire*. Sa sainteté voulut l'attirer à Rome ; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette ville qu'il appelait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que long-temps après, par le crédit de madame *Denis*, malgré *Crébillon*, alors approbateur des pièces de théâtre, sous les ordres du lieutenant de police. On fut obligé de prendre M. d'*Alembert* pour approbateur. Cette manœuvre de *Crébillon* parut assez mal-honnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théâtre, dans le temps même où ce spectacle a été le plus négligé. L'auteur avouait qu'il se repentait d'avoir fait *Mahomet* beaucoup plus méchant que ce grand-homme ne le fut ; „ mais si je n'en avais „ fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, „ la pièce était sifflée. Il faut dans une tragédie de „ grandes

» grandes passions & de grands crimes. Au reste ,
 » dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum*
 » me persécute plus que l'on ne persécuta *Mahomet* à
 » la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres
 » qui troublent les cours , il y en a plus chez les
 » gens de lettres.»

Après toutes ces tracasseries , MM. de *Réaumur* &
 de *Mairan* lui conseillèrent de renoncer à la poésie
 qui n'attirait que de l'envie & des chagrins , de se
 donner tout entier à la physique , & de demander une
 place à l'académie des sciences , comme il en avait
 une à la société royale de Londres , & à l'institut de
 Bologne. Mais M. de *Formont* son ami , homme de
 lettres infiniment aimable , lui ayant écrit une lettre
 en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent ,
 voici ce qu'il lui répondit :

A mon très-cher ami *Formont* ,
 Demeurant sur le double mont ,
 Au-dessus de *Vincent Voiture* ,
 Vers la taverne où *Bachaumont*
 Buvait & chantait sans mesure ,
 Où le plaisir & la raison
 Ramenaient le temps d'*Epicure*.

Vous voulez donc que des filets
 De l'abstraite philosophie ,
 Je revole au brillant palais
 De l'agréable poésie ,
 Au pays où règne *Thalie* ,
 Et le cothurne & les fiffllets.

Mon ami, je vous remercie
 D'un conseil si doux & si sain.
 Vous le voulez; je cède enfin
 A ce conseil, à mon destin:
 Je vais de folie en folie,
 Ainfi qu'on voit une catin
 Passer du guerrier au robin,
 Au gras prieur d'une abbaye,
 Au courtifan, au citadin :

Ou bien, si vous voulez encore,
 Ainfi qu'une abeille au matin
 Va fucer les pleurs de l'aurore
 Ou fur l'absinthe ou fur le thim;
 Toujours travaille & toujours cause,
 Et vous pétrit son miel divin
 Des gratte-cus & de la rofe.

Et aussitôt il travailla à sa *Méropé*. La tragédie de *Méropé*, première pièce profane qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représentée le 26 février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 avril suivant, à son ami M. d'*Aiguebierre* qui était à *Toulouse*.

„ La *Méropé* n'est pas encore imprimée: je doute
 „ qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représen-
 „ tation. Ce n'est point moi qui ai fait la pièce;
 „ c'est mademoiselle *Dumesnil*. Que dites-vous d'une
 „ actrice qui fait pleurer pendant trois actes de suite?

„ le public a pris un peu le change : il a mis sur
 „ mon compte une partie du plaisir extrême que lui
 „ ont fait les acteurs. La séduction a été au point que
 „ le parterre a demandé à grands cris à me voir. On
 „ m'est venu prendre dans une cache où je m'étais
 „ tapi ; on m'a mené de force dans la loge (e) de M^{me}
 „ la maréchale de *Villars*, où était sa belle-fille. Le
 „ parterre était fou : il a crié à la duchesse de *Vil'ars*
 „ de me baiser ; & il a tant fait de bruit qu'elle a été
 „ obligée d'en passer par-là , par l'ordre de sa belle-
 „ mère. J'ai été baissé publiquement comme *Alain*
 „ *Chartier* par la princesse *Marguerite* d'Ecosse ; mais
 „ il dormait & j'étais fort éveillé. Cette faveur popu-
 „ laire , qui probablement passera bientôt , m'a un
 „ peu consolé de la petite persécution de *Boyer* ,
 „ ancien évêque de Mirepoix , toujours plus théatin
 „ qu'évêque. L'académie, le roi, & le public, m'avaient
 „ désigné pour succéder au cardinal de *Fleuri* parmi
 „ les quarante. *Boyer* n'a pas voulu ; & il a trouvé à
 „ la fin , après deux mois & demi , un prélat pour
 „ remplir la place d'un prélat , selon les canons de
 „ l'Eglise. (f) Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre ; je
 „ crois qu'il convient à un profane comme moi de
 „ renoncer à l'académie.

„ Les lettres ne sont pas extrêmement favorisées.
 „ Le théatin m'a dit que l'éloquence expirait ; qu'il
 „ avait en vain voulu la ressusciter par ses sermons ;

(e) C'est de-là qu'est venu la mode ridicule de crier *l'auteur* , *l'auteur* , quand une pièce bonne ou mauvaise réussit à la première représentation.

(f) Je trouve une lettre , du 3 mars 1743 , de M. l'archevêque de Narbonne , qui se défist en faveur de M. de *Voltaire*.

» que personne ne l'avait *secondé*. Il voulait dire,
» *écouté*.

» On vient de mettre à la bastille l'abbé *Lenglé*,
» pour avoir publié des mémoires déjà très-connus
» qui servent de supplément à l'histoire de notre
» célèbre de *Thou*. L'infatigable & malheureux *Lenglé*
» rendait un signalé service aux bons citoyens & aux
» amateurs des recherches historiques. Il méritait des
» récompenses ; on l'emprisonne cruellement à l'âge
» de soixante-huit ans. Cela est tyrannique.

Inferre nunc, Melibæe, puros ; pone ordine vites.

» Madame du *Châtelet* vous fait ses complimens.
» Elle marie sa fille à M. le duc de *Monténero*,
» napolitain au grand nez, à la taille courte, à la
» face maigre & noire, à la poitrine enfoncée. Il est
» ici, & va nous enlever une française aux joues
» rebondies. *Vale & me ama.* VOLTAIRE.

Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans ; jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps.

Il commença sa fortune à l'âge de soixante & treize ans, par être roi de France, & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction. Affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

M. de *Voltaire* l'avait beaucoup vu chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de Fréjus, dont il s'était toujours intitulé évêque par l'indignation divine, comme on lisait dans quelques-unes de ses lettres. Fréjus était une très-laide femme qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi* qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale sa femme, le fit nommer par *Louis XIV*, précepteur de *Louis XV*; de précepteur il devint premier ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme; mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que l'auteur de *Mahomet* eût sa place à l'académie française; on demanda au souper du roi, qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie; le roi répondit que ce serait *Voltaire*. Sa maîtresse, la duchesse de *Château-roux*, le voulait; mais un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, se chargea par principe de conscience de seconder la haine des ennemis de M. de *Voltaire*. Ce *Boyer* avait la feuille des bénéfices. Le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique; il représenta que c'était offenser DIEU, qu'un profane comme M. de *Voltaire* succédât à un cardinal.

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse, & M. de *Voltaire* n'eut point cette place dont il ne se

souciait guère. Il aimait à se rappeler cette aventure , qui fait voir les petiteffes de ceux qu'on appelle grands , & qui marque combien les bagatelles font quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal , que dans ses deux dernières années ; la maison d'Autriche renaissait de sa cendre ; la France était pressée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse , qui nous avait entraînés dans la guerre , & qui nous avait abandonnés.

On imagina d'envoyer secrètement M. de *Voltaire* chez ce monarque pour sonder ses intentions , pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui , après avoir tombé sur nous ; & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer sa Silésie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de M^{me} de *Château-roux*. Le roi l'adopta ; & M. *Amelot* , ministre des affaires étrangères , fut chargé de presser le départ de M. de *Voltaire* , & des détails de la correspondance. Il fallait un prétexte ; on prit celui de cette querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix. Le roi approuva cet expédient ; M. de *Voltaire* écrivit au roi de Prusse , qu'il ne pouvait plus tenir aux persécutions de ce théatin , & qu'il allait se réfugier auprès d'un roi philosophe , loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours *l'ancien évêq. de Mirepoix* en abrégé , & que son écriture était assez incorrecte ; on lisait *l'ane. évêq. de Mirepoix* au lieu de *l'ancien*. Ce fut

un fujet de plaifanterie , & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Pruffe qui n'y allait pas de main-morte , quand il fallait frapper fur les moines & fur les prélats de cour , répondit avec un déluge de railleries fur *l'ane de Mirepoix* , & preffa M. de *Voltaire* de venir.

M. de *Voltaire* eut grand foin de faire lire fes lettres & les réponfes ; l'évêque en fut informé , il alla fe plaindre à *Louis XV* de ce que M. de *Voltaire* le *fefait* , difait-il , *passer pour un sot dans les cours étrangères*. Le roi lui répondit *que c'était une chose dont on était convenu , & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde*.

Ce qu'il y eut de plus fingulier , c'est qu'il fallut mettre madame du *Châtelet* de la confiance , elle ne voulait point , à quelque prix que ce fût , que M. de *Voltaire* la quittât pour le roi de Pruffe ; elle ne trouvait rien de fi lâche & de fi abominable dans le monde , que de fe féparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint , pour l'apaiser , qu'elle entrerait dans le myftère , & que les lettres passeraient par fes mains.

M. de *Voltaire* s'arrêta quelque temps en Hollande , pendant que le roi de Pruffe courait d'un bout à l'autre de fes Etats pour faire des revues. Ce féjour à la Haye ne fut pas inutile. M. de *Voltaire* logeait dans le palais de la vieille cour , qui appartenait alors au roi de Pruffe , par fes partages avec la maison d'Orange. Son envoyé , le jeune comte de *Podvils* , amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat , attrapait par les bontés de cette dame , des copies des réfolutions secrètes de leurs

hautes puissances très-mal intentionnées contre nous; M. de *Voltaire* envoyait ces copies à la cour, & ce service était très-agréable.

Quand il arriva à Berlin, le roi le logea chez lui, comme il avait fait dans ses précédens voyages. Il menait à Postdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avènement au trône; cette vie mérite quelques petits détails. Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez favoir les cérémonies royales de ce lever; quelles étaient les grandes & les petites entrées; quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier, de son grand-chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers; je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller & le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle; une riche balustrade d'argent, ornée de petits amours très-bien sculptés, semblait former l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque; & quant au lit du roi, c'était un grabat de fangle avec un matelas, caché par un paravent. *Marc-Aurèle* & *Julien*, ses deux apôtres, & les plus grands-hommes du stoïcisme, n'étaient pas plus mal couchés.

Quand sa majesté était habillée & bottée, son premier ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de *Federsdoff*, soldat devenu valet-de-chambre & favori, & qui avait autrefois servi le roi dans le château de Custrin; les secrétaires d'Etat envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en appor-

tait l'extrait. Le roi fe fait mettre les réponses à la marge en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainfi en une heure. Rarement les fecrétaires d'Etat , les ministres en charge l'abordaient ; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi fon père avait mis un tel ordre dans les finances , tout s'exécutoit fimilitairement , l'obéiffance étoit fi aveugle , que quatre cents lieues de pays étoient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures , le roi en botte fe fait dans fon jardin la revue de fon régiment des gardes , & à la même heure tous les colonels en fe faient autant dans toutes les provinces. Les princes fes frères , les officiers-généraux , un ou deux chambellans mangeaient à fa table , qui étoit auffi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier , ni viande de boucherie paffable , ni une poularde , & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas il fe retirait feul dans fon cabinet , & fe fait des vers jufqu'à cinq ou fix heures. En fuite venait un jeune homme nommé *Darget* , ci-devant fecrétaire de *Valory* envoyé de France , qui fe fait la lecture ; un petit concert commençait à fept heures , le roi y jouait de la flûte auffi bien que le meilleur artifte. Les concertans exécutoient fouvent de fes compositions , car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât ; & il n'eût pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas* , d'avouer qu'il ne favait pas la musique.

Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les fuperftitions des hommes ;

& jamais elles ne furent traitées avec plus de plaifanterie & de mépris que dans les foupers du roi de Pruffe. DIEU était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en fon nom n'étaient pas épargnés. Il n'entraît jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot, *Frédéric* vivait fans cour, fans confeil, & fans culte.

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler je ne fais quel pauvre payfan, accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec fon âneffe. On n'exécutoit perfonne fans que le roi n'eût confirmé la fentence : loi très-humaine qui fe pratique en Angleterre & dans d'autres pays. *Frédéric* écrivit au bas de la fentence, qu'il donnait dans fes Etats liberté de confcience & de

Un prêtre d'auprès de Stetin, très-scandalifé de cette indulgence, gliffa dans un fermon fur *Hérodé*, quelques traits qui pouvaient regarder le roi fon maître ; il fit venir ce miniftre de village à Poftdam en le citant au confiftoire, quoiqu'il n'y eût à fa cour pas plus de confiftoire que de meffe. Le pauvre homme fut amené ; le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'*Argens*, l'auteur des lettres juives, & un baron de *Polnits*, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, fe revêtirent du même habit : on mit un tome du dictionnaire de *Bayle* fur une table, en guife d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers, devant ces trois miniftres du Seigneur. Mon frère, lui dit le roi, je vous demande au nom de DIEU fur quel *Hérodé* vous avez prêché ? Sur *Hérodé* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le roi, fi

c'était *Hérode* premier du nom ; car vous devez favoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne fut que répondre. Comment , dit le roi , vous osez prêcher sur un *Hérode*, & vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois ; mais fachez que nous vous excommunierons , si jamais vous prêchez quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra la sentence & son pardon ; on signa trois noms ridicules inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin , ajouta le roi ; nous demanderons grâce pour vous à nos frères , ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres ; on se moqua de lui.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat ; c'était lui qui prononçait les divorces , quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien testament , au sujet d'un de ces divorces. *Moïse* , lui dit-il , menait ses Juifs comme il voulait , & moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts ; sa table , & celle de ses officiers & de ses domestiques étaient réglées à trente-trois écus par jour , indépendamment du vin ; & au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense , c'était son valet-de-chambre *Federdoff* qui était à la fois son grand-maître-d'hôtel , son grand-échançon , & son grand-pannetier.

Cependant quand il allait à Berlin , il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil : c'était un très-beau spectacle pour les hommes vains ;

c'est-à-dire pour presque tout le monde , de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire , servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe , & trente-deux pages & autant de jeunes heiduques, superbement parés , portant de grands plats d'or massif. Les grands-officiers paraissaient alors ; mais hors de-là on ne les connaissait point.

On allait après dîné à l'opéra dans cette grande salle de trois cents pieds de long , qu'un de ses chambellans , nommé *Knobertof* , avait bâti sans architecte. Les plus belles voix , les meilleurs danseurs étaient à ses gages ; la *Barbarini* dansait alors sur son théâtre ; c'est elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avait fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats , qui l'amènèrent par Vienne même jusqu'à Berlin. Il lui donnait trente-deux mille livres d'appointement. Son poète italien , à qui il faisait mettre les opéra en vers dont lui-même faisait toujours le plan , n'avait que douze cents livres de gages. En un mot , la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. Pour le poète italien , il se paya un jour par ses mains ; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Prusse , de vieux galons dont elle était ornée. Le roi , qui jamais ne fréquentait de chapelles , dit qu'il ne perdait rien. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire ; il y avait dans les prisons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté , haut de six pieds , que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille ; on lui avait promis une place de chambellan , & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades.

Il fut faisi & ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire *qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui*. On lui coupa pour réponse le nez & les oreilles ; il passa par les baguettes trente-six fois , après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore , quand M. de *Valory*, envoyé de France, pressa M. de *Voltaire* de demander sa grâce au très-clément fils du très-dur *Frédéric Guillaume*.

Sa majesté se plaifait à dire que c'était pour M. de *Voltaire* qu'il fevait jouer *la clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre *Metastasio*, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. M. de *Voltaire* prit son temps pour recommander à ses bontés ce pauvre franc-comptois, sans oreilles & sans nez, & lui détacha cette semonce.

Génie universel, ame sensible & ferme,
 Quoi ! lorsque vous régniez il est des malheureux !
 Aux tourmens d'un coupable il vous faut mettre un terme,
 Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
 Filles du Repentir, maitresses des grands cœurs,
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
 Les mains qui de la terre ont dû sécher les pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
 Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
 Pour achever la fête, égalez sa clémence,
 Et l'imitiez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte ; mais on a le privilège de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque

adoucissement ; & même plusieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme dont il s'agissait dans une maison de charité.

Au milieu des fêtes, des opéra, des soupers, la négociation secrète avançait ; le roi trouvait bon que M. de *Voltaire* lui parlât de tout ; & il entremêlait souvent des questions sur la France & sur l'Autriche, à propos de l'Énéide & de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois ; le roi s'échauffait, & disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. M. de *Voltaire* envoyait de sa chambre à l'appartement du roi ses réflexions sur un papier à mi-marge ; le roi répondait sur une colonne à ces hardiesses. M. de *Voltaire* a encore ce papier où il disait au roi : Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ? Voici la réponse en marge.

Ils seront reçus biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espèce nouvelle, finit par un discours que le roi tint à M. de *Voltaire*, dans un de ses mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas ; celui de Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric ; mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin il dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche.* M. de *Voltaire* n'en voulait pas davantage ; il retourna vite à la cour de France rendre compte de son voyage. Il donna au ministère français l'espérance qu'on lui

avait donnée à Berlin ; elle ne fut point trompeuse ; & le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes , tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Voici quelle fut la récompense de ce service. La duchesse de *Château-roux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot* parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus ce ministre parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas*. Il fut renvoyé au bout de huit jours, & M. de *Voltaire* fut enveloppé dans sa disgrâce.

Le fameux comte de *Bonneval* devenu bacha turc, & qu'il avait vu autrefois chez le grand-prieur de *Vendôme*, lui écrivait alors de Constantinople, & fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. On n'a trouvé de ce commerce épistolaire qu'un seul fragment que nous transcrivons.

» Aucun saint, avant moi, n'avait été livré à la
 » discrétion du prince *Eugène*. Je sentais qu'il y avait
 » une espèce de ridicule à me faire circoncrire ; mais
 » on m'assura bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra-
 » tion en faveur de mon âge. Le ridicule de changer
 » de religion ne laissait pas encore de m'arrêter : il est
 » vrai que j'ai toujours pensé qu'il est fort indifférent
 » à DIEU qu'on soit musulman, ou chrétien, ou juif,
 » ou guèbre : j'ai toujours eu sur ce point l'opinion du
 » duc d'*Orléans* régent, des ducs de *Vendôme*, de mon
 » cher marquis de *la Fare*, de l'abbé de *Chaulieu*, & de
 » tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé ma vie.
 » Je savais bien que le prince *Eugène* pensait comme

» moi, & qu'il en aurait fait autant à ma place ;
 » enfin il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un
 » turban. Je confiai ma perplexité à *Lamira* qui était
 » mon domestique, mon interprète, & que vous avez
 » vu depuis en France avec *Saïd Effendi* : il m'amena
 » un iman qui était plus instruit que les Turcs ne le
 » sont d'ordinaire. *Lamira* me présenta à lui comme
 » un cathécumène fort irrésolu. Voici ce que ce bon
 » prêtre lui dicta en ma présence ; *Lamira* le traduisit
 » en français : je le conserverai toute ma vie.

» Notre religion est incontestablement la plus
 » ancienne & la plus pure de l'univers connu ; c'est
 » celle d'*Abraham* sans aucun mélange ; & c'est ce
 » qui est confirmé dans notre saint livre, où il est
 » dit : *Abraham était fidèle : il n'était ni juif, ni chrétien,*
 » *ni idolâtre.* Nous ne croyons qu'un seul DIEU
 » comme lui ; nous sommes circoncis comme lui,
 » & nous ne regardons la Mecque comme une ville
 » sainte, que parce qu'elle l'était du temps même
 » d'*Ismaël* fils d'*Abraham*.

» DIEU a certainement répandu ses bénédictions
 » sur la race d'*Ismaël*, puisque sa religion est étendue
 » dans presque toute l'Asie & dans presque toute
 » l'Afrique, & que la race d'*Isaac* n'y a pas pu
 » seulement conserver un pouce de terrain.

» Il est vrai que notre religion est peut-être un
 » peu mortifiante pour les sens ; *Mahomet* a réprimé
 » la licence que se donnaient tous les princes de
 » l'Asie, d'avoir un nombre indéterminé d'épouses.
 » Les princes de la secte abominable des Juifs avaient
 » poussé cette licence plus loin que les autres : *David*
 » avait dix-huit femmes ; *Salomon*, selon les Juifs,

» en

» en avait jufqu'à fept cents ; notre prophète réduifit
 » le nombre à quatre.

» Il a défendu le vin & les liqueurs fortes , parce
 » qu'elles dérangent l'ame & le corps , qu'elles caufent
 » des maladies , des querelles , & qu'il eft bien plus
 » aifé de s'abftenir tout-à-fait que de fe contenir.

» Ce qui rend furtout notre religion fainte &
 » admirable , c'eft qu'elle eft la feule où l'aumône
 » foit de droit étroit. Les autres religions confeillent
 » d'être charitable ; mais pour nous , nous l'or-
 » donnons expreffément fous peine de damnation
 » éternelle.

» Notre religion eft auffi la feule qui défende les
 » jeux de hafard fous les mêmes peines ; & c'eft ce
 » qui prouve bien la profonde fageffe de *Mahomet*.
 » Il favoit que le jeu rend les hommes incapables
 » de travail , & qu'il transforme trop fouvent la
 » fociété en un affemblage de dupes & de fripons, &c.

*Il y a ici plusieurs lignes fi blasphématoires , que nous
 n'ofons les copier. On peut les paffer à un ture ; mais une
 main chrétienne ne peut les transcrire.*

» Si donc ce chrétien ci-préfent veut abjurer fa
 » feéte idolâtre , & embraffer celle des victorieux
 » mufulmans , il n'a qu'à prononcer devant moi
 » notre fainte formule , & faire les prières & les
 » ablutions prefrites.

» *Lamira* m'ayant lu cet écrit me dit : Monsieur le
 » comte , ces Turcs ne font pas fi fots qu'on le dit
 » à Vienne , à Rome , & à Paris. . . . Je lui répondis
 » que je fentois un mouvement de grâce turque
 » intérieure , & que ce mouvement confiftoit dans

» la ferme espérance de donner sur les oreilles au
 » prince *Eugène* , quand je commanderais quelques
 » bataillons turcs.

» Je prononçai mot à mot , d'après l'iman , la
 » formule : *Alla illa allah Mohammed refoul allah*.
 » Ensuite on me fit dire la prière qui commence par
 » ces mots : *Benamyerdam Bakshaeier dadar* , au nom
 » de DIEU clément & miséricordieux , &c.

» Cette cérémonie se fit en présence de deux
 » musulmans qui allèrent sur le champ en rendre
 » compte au bacha de Bosnie. Pendant qu'ils faisaient
 » leur message , je me fis raser la tête , & l'iman me
 » la couvrit d'un turban , &c. »

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quel-
 ques chansons du comte bacha ; mais quoique ces
 couplets soient fort gais , ils ne sont pas si intéressans
 que sa prose.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744 , sinon que
 mon auteur fut admis dans presque toutes les acadé-
 mies de l'Europe ; & ce qui est singulier , dans celle
 de *la crusca*. Il avait fait une étude sérieuse de la
 langue italienne , témoin une lettre de l'éloquent
 cardinal *Passionei* , qui commence par ces mots

» J'ai lu & relu , toujours avec un nouveau plaisir ,
 » votre lettre italienne belle & savante. Il est difficile
 » de concevoir comment un homme qui possède à
 » fond d'autres langues , a pu atteindre à la perfec-
 » tion de celle-ci.
 »
 » La remarque qui est dans votre lettre sur les erreurs
 » des plus grands hommes , vient fort à propos ;
 » car le soleil a ses taches & ses éclipses ; celles-ci

„ font observées dans le dernier des almanachs ; & ,
 „ comme vous le pensez très-bien , les censeurs trop
 „ sévères ont souvent besoin que nous ayons pour eux
 „ plus d'indulgence que pour ceux qu'ils reprennent.
 „ *Homère* , *Virgile* , le *Tasse* , & plusieurs autres , perdront
 „ peu sur une petite & légère faute qui est couverte
 „ par mille beautés ; mais les *Zoïles* seront toujours
 „ ridicules , & ne sauront pas distinguer les perles du
 „ fumier d'*Ennius* , &c. „

Ce cardinal écrivait , comme on voit , en français presque aussi bien qu'en italien , & pensait très-judicieusement. Nos *Zoïles* ne lui échappaient pas.

Il arriva , cette même année , que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz ; on prit ce temps pour perdre madame de *Château-roux*. L'évêque de Soissons *Fitz-James* , fils du bâtard de *Jacques II* , regardé comme un saint , voulut , en qualité de premier aumônier , convertir le roi , & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion , s'il ne chassait sa maîtresse , la duchesse de *Lauraguais* sa sœur , & leurs amis. Les deux sœurs partirent , chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce fut pour cette action que le peuple de Paris , aussi sot que celui de Metz , donna à *Louis XV* le surnom de *bien-aimé* : un polisson nommé *Vadé* imagina ce titre que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien , il ne voulut être que le bien-aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son ministère. Elle allait partir de Paris pour Versailles , quand elle mourut , en peu de jours , des suites de la rage que sa démission lui avait causée : elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle *Poiffon*, fille d'une femme entretenue & d'un payfan de la Ferté-sous-Jouare, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres; ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier *le Normand*, seigneur d'Etiole, neveu du fermier-général *le Normand de Tournehem*, qui entretenait sa mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de grâces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. M. de *Voltaire* la connaissait assez. Il fut même le confident de son amour. Elle lui avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle ferait aimée du roi, & qu'elle s'était senti une violente inclination pour lui, sans la trop démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation, était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de sa mère, avait une maison de campagne dans le voisinage. On promenait madame d'Etiole dans une jolie calèche. Le roi la remarquait & lui envoyait souvent des chevreuils. La mère ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que M^{me} de *Château-roux*; & le bon-homme *Tournehem* s'écriait souvent : Il faut avouer que la fille de madame *Poiffon* est un morceau de roi. Enfin, quand elle eut tenu le roi entre ses bras, elle disait qu'elle croyait fermement à la destinée, & elle avait raison. M. de *Voltaire* passa quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi faisait la campagne de 1746.

Cela valut à M. de *Voltaire* des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à ses ouvrages , ni à ses services. Il fut jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie ; il fut nommé historiographe de France.

Il conclut que pour faire la plus petite fortune , il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes.

Lorsque M. de *Voltaire* obtint ce brevet d'historiographe de France , qu'il qualifie de *magnifique bagatelle* , il était déjà connu par son Histoire de *Charles XII* , dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en Angleterre à la campagne , avec M. *Fabrice* , chambellan de *George I* , électeur de Hanovre , roi d'Angleterre , qui avait résidé sept ans auprès de *Charles XII* , après la journée de Pultava.

C'est ainsi que la *Henriade* avait été commencée à St Ange , d'après les conversations avec M. de *Caumartin*.

Cette histoire fut très-louée pour le style , & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent , lorsque le roi *Stanislas* envoya à l'auteur , par M. le comte de *Tressan* , lieutenant-général , une attestation authentique conçue en ces termes : „ M. de *Voltaire* n'a oublié „ ni déplacé aucun fait , aucune circonstance ; tout „ est vrai , tout est dans son ordre. Il a parlé sur la „ Pologne , & sur tous les événemens qui sont arrivés , „ comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Com- „ merci , 11 juillet 1759.

Dès qu'il eut un de ces titres d'historiographe , il ne voulut pas que ce titre fût vain , & qu'on dît de lui ce qu'un commis du trésor-royal difait de *Racine* & de *Boileau* : *Nous n'avons encore vu de ces messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741 , qui était alors dans toute sa force , & que vous retrouvez dans le *Siècle de Louis XIV* & de *Louis XV.* (g)

La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745 , où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Espagne. On voulut des ballets avec de la musique chantante , & une espèce de comédie qui servît de liaison aux airs. M. de *Voltaire* en fut chargé , quoi qu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de Navarre. La pièce est écrite avec légèreté. M. de *la Popelinière* fermier-général , mais lettré , y mêla quelques ariettes ; la musique fut composée par le fameux *Rameau.*

Madame d'*Etiolle* obtint alors pour M. de *Voltaire* le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un présent d'environ soixante mille livres ; & présent d'autant plus agréable que , peu de temps après , il obtint la grâce singulière de vendre cette place , & d'en conserver le titre , les privilèges , & les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grâce qui lui avait été accordée , sans qu'il l'eût sollicitée.

Mon Henri quatre & ma Zaire ,
Et mon américaine Alzire

(g) Elle a été imprimée séparément , & ridiculement falsifiée.

Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi.
 J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire ;
 Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,
 Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-temps auparavant une pension du roi de deux mille livres , & une de quinze cents de la reine ; mais il n'en sollicita jamais le paiement.

L'histoire étant devenue un de ses devoirs , il commença quelque chose du *Siècle de Louis XIV* ; mais il différa de le continuer : il écrivit la campagne de 1744 , & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette journée intéressante. On y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'*Argenson* , ministre de la guerre , lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de *Noailles* & le maréchal de *Saxe* lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes , de transcrire ici la lettre que M. le marquis d'*Argenson* , ministre des affaires étrangères , & frère aîné du secrétaire d'Etat de la guerre , écrivit du champ de bataille à M. de *Voltaire*.

» Monsieur l'historien , vous aurez dû apprendre
 » dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous
 » félicitez tant. Un page partit du champ de bataille
 » le mardi à deux heures & demie pour porter les
 » lettres ; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq
 » heures du soir à Versailles. Ce fut un beau spec-
 » tacle , que de voir le roi & le dauphin écrire sur

» un tambour entourés de vainqueurs & de vaincus ,
 » morts , mourans , & prisonniers. Voici des anecdotes
 » que j'ai remarquées.

» J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche
 » tout près du champ de bataille ; j'arrivai de Paris
 » au quartier de *Chin*. J'appris que le roi était à la
 » promenade ; je demandai un cheval , je joignis sa
 » majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp
 » des ennemis ; j'appris pour la première fois de
 » sa majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce
 » qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme si gai
 » de cette aventure qu'était le maître. Nous discu-
 » tâmes justement ce point historique que vous
 » traitez en quatre lignes , quels de nos rois avaient
 » gagné les dernières batailles royales. Je vous assure
 » que le courage ne faisait point tort au jugement ,
 » ni le jugement à la mémoire. De-là on alla coucher
 » sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus
 » gaie ; jamais tant de bons mots. On dormit tout le
 » temps qui ne fut pas coupé par des courriers , des
 » graffins , & des aides de camp. Le roi chanta une
 » chanson qui a beaucoup de couplets & qui est fort
 » drôle. Pour le dauphin , il était à la bataille comme
 » à une chasse de lièvre , & disait presque : quoi !
 » n'est-ce que cela ? Un boulet de canon donna
 » dans la boue & crotta un homme près du roi.
 » Nos maîtres rirent de bon cœur du barbouillé.
 » Un palfrenier de mon frère a été blessé à la tête
 » d'une balle de mousquet ; ce domestique était
 » derrière la compagnie.

» Le vrai , le sûr , le non flatteur , c'est que c'est le
 » roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté ,

„ par sa fermeté. Vous verrez des relations & des
 „ détails ; vous saurez qu'il y a eu une heure terrible
 „ où nous vîmes le second tome de Dettingue ; nos
 „ français humiliés devant cette fermeté anglaise ;
 „ leur feu roulant qui ressemble à l'enfer , que j'avoue
 „ qui rend stupides les spectateurs les plus oisifs ; alors
 „ on désespéra de la république. Quelques-uns de
 „ nos généraux , qui ont plus de courage de cœur
 „ que d'esprit , donnèrent des conseils fort prudens.
 „ On envoya des ordres jusqu'à Lille ; on doubla la
 „ garde du roi ; on fit emballer , &c. A cela le roi se
 „ moqua de tout & se porta de la gauche au centre ,
 „ demanda le corps de réserve & le brave *Lovendhal* ;
 „ mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de
 „ réserve donna. C'était la même cavalerie qui avait
 „ d'abord donné inutilement ; la maison du roi , les
 „ carabiniers , ce qui restait tranquille des gardes-
 „ françaises ; des irlandais excellens , surtout quand
 „ ils marchent contre des Anglais & Hanovriens.
 „ Votre ami , M. de *Richelieu* , est un vrai *Bayard* ;
 „ c'est lui qui a donné le conseil , & qui l'a exécuté ,
 „ de marcher à l'infanterie comme des chasseurs , ou
 „ comme des fourrageurs pêle-mêle , la main baissée ,
 „ le bras raccourci , maîtres , valets , officiers , cava-
 „ liers , infanterie , tout ensemble. Cette vivacité
 „ française , dont on parle tant , rien ne lui résiste ;
 „ ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la
 „ bataille avec cette botte secrète. Les gros bataillons
 „ anglais tournèrent le dos ; & pour vous le faire
 „ court , on en a tué quatorze mille. (h)

(h) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ; mais il en revint environ six mille dès le jour même.

» Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette
 » affreuse boucherie : jamais tant de canons , ni si
 » gros , n'a tiré dans une bataille générale qu'à celle
 » de Fontenoi ; il y en avait cent. Monsieur , il semble
 » que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser
 » arriver tout ce qui leur devait être le plus mal fain ,
 » canon de Douai , gendarmerie , mousquetaires.

» A cette charge dernière dont je vous parlais ,
 » n'oubliez pas une anecdote. Monsieur le dauphin ,
 » par un mouvement naturel , mit l'épée à la main
 » de la plus jolie grâce du monde , & voulait abso-
 » lument charger ; on le pria de n'en rien faire.
 » Après cela , pour vous dire le mal comme le bien ,
 » j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de
 » voir tranquillement sur le champ de bataille des
 » morts nus , des ennemis agonisans , des plaies
 » fumantes. Pour moi , j'avouerais que le cœur me
 » manqua , & que j'eus besoin d'un flacon. J'observai
 » bien nos jeunes héros ; je les trouvai trop indiffé-
 » rens sur cet article. Je craignis par la fuite de leur
 » longue vie , que le goût vînt à augmenter par cette
 » inhumaine curée.

» Le triomphe est la plus belle chose du monde ;
 » les vive le roi ; les chapeaux en l'air au bout des
 » baïonnettes ; les complimens du maître à ses
 » guerriers ; la visite des retranchemens , des villages
 » & des redoutes si intactes ; la joie , la gloire , la
 » tendresse ; mais le plancher de tout cela est du sang
 » humain , des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe , le roi m'honora d'une
 » conversation sur la paix ; j'ai dépêché des courriers.

» Le roi s'est fort amufé hier à la tranchée ; on
 » a beaucoup tiré fur lui ; il y est resté trois heures.
 » je travaillais dans mon cabinet qui est ma tran-
 » chée ; car j'avouerai que je suis bien reculé de
 » mon courant par toutes ces dissipations. Je tremblais
 » de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été
 » avant-hier voir la tranchée en mon petit particulier ;
 » cela n'est pas fort curieux de jour. Aujourd'hui
 » nous aurons un *Te Deum* sous une tente , avec une
 » salve générale de l'armée , que le roi ira voir du
 » mont de la Trinité ; cela fera beau.

» J'affure de mes respects madame du *Châtelet*.
 » Adieu , Monsieur. »

C'est ce même marquis d'*Argenson* que quelques courtisans un peu frivoles appelaient d'*Argenson la bête*. On voit par cette lettre qu'il était d'un esprit agréable , & que son cœur était humain. Ceux qui le connaissaient voyaient en lui un philosophe plus qu'un politique , mais surtout un excellent citoyen. On en peut juger par son livre intitulé : *Considérations sur le gouvernement* , imprimé en 1764 chez *Marc-Michel Rey*. Voyez surtout le chapitre de la *vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaisir d'en citer quelques passages.

» Il est étonnant qu'on ait accordé une appro-
 » bation générale au livre intitulé : *Testament politique*
 » du cardinal de *Richelieu* , ouvrage de quelque pédant
 » ecclésiastique , & indigne du grand génie auquel
 » on l'attribue , ne fût-ce que pour le chapitre où
 » l'on canonise la vénalité des charges. Misérable
 » invention qui a produit tout le mal qui est à
 » redresser aujourd'hui , & par où les moyens en

» font devenus si pénibles ; car il faudrait les revenus
 » de l'Etat pour rembourser seulement les principaux
 » officiers qui nuisent le plus. »

Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition (i) de cette honteuse vénalité , opérée en 1771 , à l'étonnement de toute la France , qui croyait cette réforme impossible. J'y découvre aussi une uniformité de pensée avec M. de *Voltaire* , qui a démontré les erreurs absurdes dont fourmille le libelle si ridiculement attribué au cardinal de *Richelieu* , & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable ministre , de la souillure dont on couvrait son nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Transcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'*Argenson* fait des malheurs des agriculteurs.

» A commencer par le roi , plus on est grand à
 » la cour , moins on se persuade aujourd'hui la misère
 » de la campagne : les seigneurs des grandes terres
 » en entendent bien parler quelquefois ; mais leurs
 » cœurs endurcis n'envisagent dans ce malheur que
 » la diminution de leurs revenus. Ceux qui arrivent
 » des provinces , touchés de ce qu'ils ont vu , l'ou-
 » blient bientôt par l'abondance des délices de la
 » capitale. *Il nous faut des ames fermes & des cœurs tendres*
 » *pour persévérer dans une pitié dont l'objet est absent.* »

Ce ministre citoyen avait toujours eu dès son enfance une tendre amitié pour M. de *Voltaire*. J'ai vu une très-grande quantité de lettres de l'un & de l'autre ; il en résulte que le secrétaire d'Etat employa l'homme de lettres dans plusieurs affaires confidées

(i) Cette abolition en 1771 n'a été que passagère.

rables , pendant les années 1745 , 1746 , & 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ses papiers que l'entreprise d'une descente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de *Richelieu* devait commander l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux batailles , & on attendait une révolution. M. de *Voltaire* fut chargé de faire le manifeste. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de sa main.

Manifeste du roi de France en faveur du prince Charles Edouard.

» Le sérénissime prince *Charles Edouard* ayant
 » débarqué dans la Grande-Bretagne sans autre
 » secours que son courage , & toutes ses actions lui
 » ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs
 » de tous les véritables anglais , le roi de France a
 » pensé comme eux. Il a cru de son devoir de
 » secourir à la fois un prince digne du trône de
 » ses ancêtres , & une nation généreuse dont la plus
 » saine partie rappelle enfin le prince *Charles Edouard*
 » dans sa patrie. Il n'envoie le duc de *Richelieu* à
 » la tête de ses troupes , que parce que les anglais
 » les mieux intentionnés ont demandé cet appui ;
 » & il ne donne précisément que le nombre des
 » troupes qu'on lui demande ; prêt à les retirer dès
 » que la nation exigera leur éloignement. Sa majesté
 » en donnant un secours si juste à son parent , au
 » fils de tant de rois , à un prince si digne de régner ,

„ ne fait cette démarche auprès de la nation anglaise
 „ que dans le dessein & dans l'affurance de pacifier par-
 „ là l'Angleterre & l'Europe ; pleinement convaincu
 „ que le sérénissime prince *Edouard* met sa confiance
 „ dans leurs bonnes volontés , & qu'il regarde leurs
 „ libertés , le maintien de leurs lois & leur bonheur
 „ comme le but de toutes ces entreprises ; & qu'enfin ,
 „ les plus grands rois d'Angleterre sont ceux qui ,
 „ élevés comme lui dans l'adversité , ont mérité
 „ l'amour de la nation.

„ C'est dans ces sentimens que le roi secourt leur
 „ prince , qui est venu se jeter entre leurs bras ;
 „ le fils de celui qui naquit l'héritier légitime de
 „ trois royaumes , le guerrier qui , malgré sa valeur ,
 „ n'attend que d'eux & de leurs lois la confirmation
 „ de ses droits les plus sacrés ; qui ne peut jamais
 „ avoir d'intérêts que les leurs , & dont les vertus
 „ enfin ont attendri les ames les plus prévenues
 „ contre sa cause.

„ Il espère qu'une telle occasion réunira deux
 „ nations qui doivent réciproquement s'estimer , qui
 „ sont liées naturellement par les besoins mutuels de
 „ leur commerce , & qui doivent l'être ici par les
 „ intérêts d'un prince qui mérite les vœux de toutes
 „ les nations.

„ Le duc de *Richelieu* , commandant les troupes
 „ de sa majesté le roi de France , adresse cette déclara-
 „ tion à tous les fidèles citoyens des trois royaumes
 „ de la Grande-Bretagne , les assure de la protection
 „ constante du roi son maître. Il vient se joindre à
 „ l'héritier de leurs anciens rois , & répandre comme
 „ lui son sang pour leur service. „

On voit par les expressions de cette pièce , quelle fut dans tous les temps l'estime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaise ; & il a toujours persisté dans ces sentimens.

Ce fut l'infortuné comte de *Lalli* qui avait fait le projet & le plan de cette descente , laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais , & il haïssait les Anglais autant que notre auteur les aimait & les estimait. Cette haine était même chez *Lalli* une passion violente , à ce que nous a dit plusieurs fois M. de *Voltaire* ; nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre profond étonnement , que le général *Lalli* ait été accusé depuis d'avoir livré Pondichéri aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle , c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple , & celui du maréchal de *Marillac* , font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires , est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de *Voltaire* entra dans l'académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux , de ne remplir un discours de réception que des louanges du cardinal de *Richelieu*. Il releva sa harangue par des remarques sur la langue française & sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui , ont pour la plupart suivi & perfectionné cette méthode utile.

En 1748 il envoya à la comédie *Nanine*, qui fut représentée le 17 juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord ; mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie ,

qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le temps on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de *Sémiramis*, le 29 août de la même année 1748 ; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que *Méropé* & *Mahomet*.

Une chose à mon avis singulière , c'est qu'il ne donna point sous son nom le panégyrique de *Louis XV*, imprimé en 1749 , & traduit en latin , en italien , en espagnol , & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du roi *Louis XV*, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encore plus pour lui & pour la France , rendaient l'ouvrage intéressant. L'auteur ne loue que par les faits ; & on y trouve un ton de philosophie qui caractérise tout ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de *Louis XV* : cependant il ne le présenta à personne , pas même au roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas dans le siècle de *Pellisson*. Aussi écrivait-il à M. de *Formont* l'un de ses amis :

Cet éloge a très-peu d'effet ;
Nul mortel ne m'en remercie :
Celui qui le moins s'en soucie,
Est celui pour qui je l'ai fait.

M. de *Voltaire* était toujours lié avec la marquise du *Châtelet* par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude ; ils demeuraient ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la
Lorraine.

Lorraine. Le roi *Stanislas* tenait alors sa petite & agréable cour à Lunéville.

Il avait pour confesseur un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que M. de *Voltaire* ait jamais connu : cet homme avait attrapé du roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites de la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries.

Poncet évêque de Troies, perdu de dettes & de réputation, voulut augmenter cette cour & ces tracasseries; quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint d'être premier aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages & à de très-petits gages. Il débuta par faire des tracasseries au nom de DIEU, & fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV* gendre de *Stanislas*; car étant retourné à Troies, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont*; il tint tête au parlement & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace dans un couvent de gros moines.

Madame du *Châtelet* mourut dans le palais de *Staniflas* après deux jours de maladie. On était si troublé que personne ne songea à faire venir ni curé , ni jésuite , ni sacremens ; elle n'eut point les horreurs de la mort , il n'y eut que ses amis qui les sentirent. M. de *Voltaire* fut saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi *Staniflas* vint dans sa chambre le consoler & pleurer avec lui ; peu de ses confrères en font autant en de pareilles occasions. Il voulut le retenir ; M. de *Voltaire* ne pouvait plus supporter Lunéville , & il retourna à Paris.

Le roi de Prusse alors appela M. de *Voltaire* auprès de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France & à s'attacher à sa majesté prussienne pour le reste de sa vie, que vers la fin du mois d'août ou auguste 1750. Il était parti après avoir combattu pendant plus de six mois contre toute sa famille & contre tous ses amis , qui le dissuadaient fortement de cette transplantation ; mais , sans avoir pris l'engagement de se fixer auprès du roi de Prusse , il ne put résister à cette lettre que ce prince lui écrivit de son appartement à la chambre de son nouvel hôte dans le palais de Berlin , le 23 août ; lettre qui a tant couru depuis , & qui a été souvent imprimée.

„ J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de
 „ Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon
 „ estime. Si j'étais madame *Denis* , je penserais de
 „ même ; mais étant ce que je suis , je pense autrement.
 „ Je serais au désespoir d'être cause du malheur
 „ de mon ennemi , & comment pourrais-je vouloir
 „ l'infortune d'un homme que j'estime , que j'aime ,
 „ & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité

„ a de plus cher ? Non , mon cher *Voltaire* , si je
 „ pouvais prévoir que votre transplantation pût
 „ tourner le moins du monde à votre défavantage ,
 „ je ferais le premier à vous en dissuader. Oui , je
 „ préférerais votre bonheur au plaisir extrême que
 „ j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philosophe , je
 „ le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel , de
 „ plus simple , & de plus dans l'ordre , que des phi-
 „ losophes faits pour vivre ensemble , réunis par la
 „ même étude , par le même goût , & par une façon
 „ de penser semblable , se donnent cette satisfaction ?
 „ Je vous respecte comme mon maître en éloquence
 „ & en faveur ; je vous aime comme un ami vertueux.
 „ Quel esclavage , quel malheur , quel changement ,
 „ quelle inconstance de fortune , y a-t-il à craindre
 „ dans un pays où l'on vous estime autant que dans
 „ votre patrie , & chez un ami qui a un cœur recon-
 „ naissant ? Je n'ai point la folle présomption de
 „ croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses , la
 „ grandeur , la magnificence , font une ville aimable ,
 „ nous le cédon à Paris. Si le bon goût , peut-
 „ être plus généralement répandu , se trouve dans
 „ un endroit du monde , je fais & je conviens que
 „ c'est à Paris. Mais vous , ne portez-vous pas ce
 „ goût par-tout où vous êtes ? Nous avons des
 „ organes qui nous suffisent pour vous applaudir ;
 „ & en fait de sentimens , nous ne le cédon à aucun
 „ pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait
 „ à madame du *Châtelet* ; mais après elle , j'étais un
 „ de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous
 „ vous retirez dans ma maison , il sera dit que cette
 „ maison devient une prison pour vous ! Quoi !

» parce que je suis votre ami , je ferais votre tyran !
 » je vous avoue que je n'entends pas cette logique-
 » là ; que je suis fermement persuadé que vous ferez
 » fort heureux ici tant que je vivrai ; que vous ferez
 » regardé comme le père des lettres & des gens de
 » goût ; & que vous trouverez en moi toutes les
 » consolations qu'un homme de votre mérite peut
 » attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon soir. »

FRÉDÉRIC.

Le roi de Prusse , après cette lettre , fit demander au roi de France son agrément par son ministre ; le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite , la clef de chambellan , & vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris ; & j'ai vu , par les comptes de M. *Delaleu* notaire à Paris , qu'il y dépensait trente mille francs par an. Il était attaché au roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce monarque était aussi aimable dans la société que redoutable à la tête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris , que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au - dessous de son appartement , & ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie , d'histoire , & de poésie ; & son favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque prussien fit à Potsdam son *Histoire de Brandebourg* , & l'écrivain français y fit le *Siècle de*

Louis XIV, ayant apporté avec lui tous les matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son *Oreste & Rome sauvée*. *Oreste* fut joué sur la fin de 1749, & *Rome sauvée* en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que *Méropé & la Mort de César*. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est point *passion* & aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales; & il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Prusse, en lui envoyant le manuscrit d'*Oreste*.

Grand juge & grand seigneur de vers,
 Lisez cette œuvre dramatique,
 Ce croquis de la scène antique
 Que des Grecs le pinceau tragique
 Fit admirer à l'univers;
 Jugez si l'ardeur amoureuse
 D'une *Electre* de quarante ans,
 Doit, dans de tels événements,
 Etaler les beaux sentimens
 D'une héroïne douceuse,
 En massacrant ses chers parens
 D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
 Qui surtout n'aurait rien à faire,
 Pourrait avoir par passe-temps
 A ses pieds un ou deux amans,
 Et les tromper avec mystère;

Mais la fille d'Agamemnon
 N'eut dans la tête d'autre affaire
 Que d'être digne de son nom,
 Et de venger le roi son père ;
 Et j'estime encor que son frère
 Ne doit point être un Céladon :
 Ce héros fort atrabilaire
 N'était point né sur le Lignon.
 Apprenez-moi, mon Apollon,
 Si j'ai tort d'être si sévère,
 Et lequel des deux doit vous plaire
 De Sophocle ou de Crébillon.
 Sophocle peut avoir raison,
 Et laisser des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne faisait plus d'honneur à la philosophie & aux belles-lettres. Ce bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin à un bonheur encore plus grand, sans une malheureuse dispute de physique - mathématique, élevée entre *Maupertuis*, qui était aussi auprès du roi de Prusse, & *Koenig*, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange à la Haye. Cette querelle était une suite de celle qui divisa long-temps les mathématiciens sur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie & en médecine. La question était au fond très-frivole; puisque de quelque manière qu'on l'embrouille, on finit toujours par trouver les mêmes formules de calcul. Les esprits s'aigrirent; *Maupertuis* fit condamner *Koenig* en 1752, par l'académie de Berlin où il dominait, comme s'étant

appuyé d'une lettre de feu *Leibnitz* , fans pouvoir produire l'original de cette lettre , que pourtant *M. Wolf* avait vue. Il fit plus ; il écrivit à madame la princesse d'*Orange* pour la prier d'ôter à *Koenig* la place de son bibliothécaire , & le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. *Voltaire* qui avait passé deux années entières avec *Koenig* à Cirey , & qui était son ami intime , crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima ; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale & en faction. *Maupertuis* eut soin de répandre à la cour , qu'un jour le général *Manstein* étant dans la chambre de *Voltaire* , où celui-ci mettait en français les Mémoires sur la Russie , composés par cet officier , le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner , & que *Voltaire* dit à *Manstein* : *Mon ami , à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir ; je blanchirai le vôtre ensuite.* Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. *Maupertuis* lui imputa ce mot & le perdit.

Précisément dans ce temps-là même , *Maupertuis* se fait imprimer ses Lettres philosophiques fort singulières , dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine ; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer ; de percer un trou jusqu'au centre de la terre ; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de Patagons , pour connaître la nature de l'ame ; d'enduire tous les malades de poix - résine , pour arrêter le danger de la transpiration , & surtout de ne point payer le médecin.

M. de Voltaire releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu ,

& malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. *Maupertuis* eut soin de joindre la cause du roi à la sienne. La plaifanterie fut regardée comme un manque de respect à sa majesté. Notre auteur renvoya respectueusement au roi la clef de chambellan , & la croix de son ordre avec ces vers :

» Je les reçus avec tendresse,
 » Je vous les rends avec douleur ;
 » Comme un amant jaloux , dans sa mauvaise humeur ,
 » Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya sa clef & son ruban. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de *Gotha* , qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'empire*.

Pendant qu'il était à *Gotha* , *Maupertuis* eut tout le temps de dresser ses batteries contre le voyageur , qui s'en aperçut quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame *Denis* sa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand qui n'aimait ni les Français ni leurs vers , vint le premier juin lui redemander les *Oeuvres de poeshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de poeshie* étaient à Leipfick avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était conigné à Francfort , & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. M. de *Voltaire* lui remit sa clef de chambellan & sa croix , & promit de rendre ce qu'on lui demandait : moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

» Mr.. fitôt le gros ballot de Leipfick fera ici , où
 » est l'*Oeuvre de poeshie* du roi mon maître , vous
 » pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort
 » premier juin 1753. »

Le prifonnierigna au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de poeshie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent , on fupposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du *bouc* pour ces lettres de change prétendues. Cela refsembloit à l'aventure de l'évêque de Valence *Cofnac* , que M. de *Louvois* fit arrêter en chemin comme faux-monnayeur à ce que l'abbé de *Choifi* raconte.

Enfin, ils ne purent fortir qu'en payant une rançon très-confidérable. Ces détails ne font jamais fus des rois.

Tout cela fut bientôt oublié de part & d'autre , comme de raifon. Le roi rendit fes vers à fon ancien admirateur , & en renvoya bientôt de nouveaux & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracafferies des cours paffent ; mais le caractère d'une belle paffion dominante fubfifte long-temps.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alface fur des terres qui appartiennent à monfeigneur le duc de *Virtemberg*. Il y alla , & s'amufa , comme je l'ai déjà dit , à faire imprimer les *Annales de l'empire* , dont il fit préfent à *Jean-Frédéric Shoëflin* , libraire à Colmar , frère du célèbre *Shoëflin* , professeur en hiftoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans fes affaires ; M. de *Voltaire* lui prêta dix mille livres , fur quoi je ne puis affez m'étonner de la baffeffe avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il

avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar , M. *Vernet* , français réfugié , ministre de l'Évangile à Genève , & messieurs *Cramer* , anciens citoyens de cette ville fameuse , lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les frères *Cramer* qui étaient à la tête d'une librairie , obtinrent la préférence , & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au sieur *Shoëflin* , c'est-à-dire très-gratuitement.

Madame *Denis* sa nièce , qui faisait la consolation de sa vie , & qui s'était attachée à lui par son goût pour les lettres & par la plus tendre amitié , l'accompagna de Plombières à Lyon. Il fut reçu avec des acclamations par toute la ville , & assez mal par le cardinal de *Tencin* , archevêque de Lyon , si connu par la manière dont il avait fait sa fortune , en rendant catholique ce *Law* ou *Laff* , auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Ce système l'avait rendu si riche , qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'Etat ; & en qualité de ministre , il avoua confidemment à M. de *Voltaire* qu'il ne pouvait lui donner à dîner en public parce que le roi de France était fâché contre lui , de ce qu'il l'avait quitté pour le roi de Prusse. M. de *Voltaire* lui dit qu'il ne dînait jamais ; & qu'à l'égard des rois , il était l'homme du monde qui prenait le plus aisément son parti , aussi - bien qu'avec les cardinaux.

Il alla donc à Genève avec sa nièce & M. *Colini* son ami , qui lui servait de secrétaire , & qui a été

depuis celui de monseigneur l'électeur palatin & son bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville , dont les environs sont infiniment agréables , & où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Laufanne , & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois , depuis *Zuingle* & *Calvin* , qu'un catholique romain eût des établissemens dans ces cantons. Car il n'est pas permis à aucun catholique de s'établir ni à Genève , ni dans les cantons suisses protestans ; il parut plaisant à M. de *Voltaire* d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne lui était pas permis d'en avoir.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Genève dans le pays de Gex ; sa principale habitation fut à Ferney , dont il fit présent à madame *Denis*. C'était une seigneurie absolument franche & libre de tous droits envers le roi , & de tout impôt depuis *Henri IV*. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui eussent de pareils privilèges. Le roi les lui conserva par brevet. Ce fut à M. le duc de *Choiseul* , le plus généreux & le plus magnanime des hommes , qu'il eut cette obligation , sans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes ; des marais couvraient la moitié du pays & y répandaient les infections & les maladies. La passion de notre auteur

avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avons rien que sur des preuves authentiques, nous nous bornons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre; mais elle doit être de 1759.

M O N S I E U R ,

» LE curé d'un petit village nommé N...., voisin
 » de mes terres, a suscité un procès à mes vassaux
 » de Ferney, & ayant souvent quitté sa cure pour
 » aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des
 » cultivateurs, uniquement occupés du travail qui
 » soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents
 » livres de frais, & a eu la cruauté de compter parmi
 » ces frais de justice les voyages qu'il a faits pour les
 » ruiner. Vous savez mieux que moi, Monsieur,
 » combien dès les premiers temps de l'Eglise, les
 » saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés
 » qui sacrifiaient aux affaires temporelles le temps
 » destiné aux autels. Mais si on leur avait dit qu'un
 » prêtre fût venu avec des sergens rançonner de pau-
 » vres familles, les forcer de rendre le seul pré qui
 » nourrit leurs bestiaux, & ôter le lait à leurs enfans,
 » qu'auraient dit les *Irenées*, les *Jérômes*, & les *Augus-*
 » *tins*? voilà, Monsieur, ce qu'un curé est venu faire
 » à la porte de mon château. Je lui ai envoyé dire que
 » j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il
 » exige de mes communes, & il a répondu que cela
 » ne le satisfaisait pas.

» Vous gémissiez , sans doute , que des exemples
 » si odieux soient donnés par des pasteurs de la
 » véritable Eglise , tandis qu'il n'y a pas un seul
 » exemple d'un pasteur protestant qui ait eu un
 » procès avec ses paroissiens , (*k*) pour des intérêts
 » d'argent , &c. »

Cette lettre & la fuite de cette affaire peuvent fournir des réflexions bien importantes. M. de *Voltaire* termina ce procès & ce procédé , en payant de ses deniers la vexation qui opprimait ses pauvres vassaux. Et ce canton misérable changea bientôt de face.

Il se tira plus gaiement d'une querelle plus délicate, dans le pays protestant où il avait deux domaines assez agréables ; l'un à Genève qu'on appelle encore la *maison des délices* , l'autre à Lausanne.

On fait assez combien la liberté lui était chère , à quel point il détestait toute persécution , & quelle horreur il montra dans tous les temps pour ces scélérats hypocrites , qui osent faire périr au nom de DIEU , dans les plus affreux supplices , ceux qu'ils accusent de ne pas penser comme eux. C'est surtout sur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève & Rome.

(*k*) Ce qui fait que jamais les curés protestans n'ont de procès avec leurs ouailles , c'est que ces curés sont payés par l'Etat , qui leur donne des gages : ils ne disputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'est le parti que l'impératrice *Catherine II* a pris dans son empire immense. La vexation des dixmes y est inconnue. (*)

(*) *N. B.* Cet évêque d'Annecy était ce même *Biord* , qui depuis calomnia , dénonça M. de *Voltaire*. Mais aussi , à quoi pensait M. de *Voltaire* de ne pas lui donner le *Monseigneur* ?

Une de ses lettres , dans laquelle il difait que le picard *Jean Chauvin* dit *Calvin* , affassin véritable de *Servet* , *avait une ame atroce* , ayant été rendue publique par une indiscretion trop ordinaire , quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois , homme d'esprit , nommé *Rival* , lui adressa les vers suivans à cette occasion.

Servet eut tort , & fut un fot
 D'oser dans un siècle falot
 S'avouer antitrinitaire. (1)
 Et notre illustre atrabilaire
 Eut tort d'employer le fagot
 Pour réfuter son adverfaire.
 Et tort notre antique sénat
 D'avoir prêté son ministère
 A ce dévot affassinat. (2)
 Quelle barbare inconséquence !
 O malheureux siècle ignorant !
 Nous osions abhorrer en France
 Les horreurs de l'intolérance ,
 Tandis qu'un zèle intolérant
 Nous fe fait brûler un errant !

 Pour notre prêtre épistolaire ,
 Qui de son pétulant effor ,
 Pour exhaler sa bile amère ,

(1) *Servet* pouvait se reposer sur les propres paroles de *Calvin* , qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un soit hétérodoxe , & qu'il fasse scrupule de se servir des mots trinité & personne , nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme &c.*

(2) Il y a dans quelques éditions à ce dangereux coup d'Etat. Nous ne favons pas pourquoi le poëte genevois aurait appelé le supplice de *Servet* un coup d'Etat ; le terme propre est affassinat , & la rime est plus riche.

Vient réveiller le chat qui dort,
 Et dont l'inepte commentaire
 Met au jour ce qu'il eût dû taire,
 Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous, célèbre Voltaire,
 Vous eûtes tort, c'est mon avis..
 Vous vous plaifez dans ce pays,
 Fêtez le faint qu'on y révère.
 Vous avez à fatiété
 Les biens où la raifon aspire ;
 L'opulence, la liberté,
 La paix, qu'en cent lieux on défire,
 Des droits à l'immortalité
 Cent fois plus qu'on ne faurait dire.
 On a du goût, on vous admire ;
 Tronchin veille à votre fanté.
 Cela vaut bien en vérité
 Qu'on immole à fa fureté
 Le plaifir de pincer fans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
 Ce que pensent les gens de bien ;
 Et le sage qui ne craint rien
 A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
 Des lâches tyrans des esprits,
 Et dans votre petit pays
 J'aurais grand tort de me dédire.

Je fais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe
Sous la tiare d'un pontife,
Et sous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux
Employant le fer & les feux
Pour servir le père céleste.

Oui , jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame fera fière & tendre ;
J'oserai gémir sur la cendre
Et des Servets & des Dubourgs. (m)

De cette horrible frénésie
A la fin le temps est passé :
Le fanatisme est terrassé ,
Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriqués ,
Mauvaise musique d'Eglise ,
Mauvais vers & sermons croqués ,
Ai-je tort si je vous méprise ?

On voit par cette réponse qu'il n'était ni à *Apollo* ni à *Céphas* , qu'il prêchait la tolérance aux Eglises protestantes , ainsi qu'aux Eglises romaines. Il disait toujours que c'était le seul moyen de rendre la vie tolérable , & qu'il mourrait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il

(m) *Dubourg* , conseiller-clerc du parlement , pendu & brûlé à Paris ; *Servet* fut brûlé vif à Genève.

n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce dessein , & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux , plus humain , depuis Genève jusqu'à Madrid , & surtout à éclairer les laïques.

Bien persuadé que les spectacles des jeux d'esprit amollissent la férocité autant que les spectacles des gladiateurs l'endurcissaient autrefois , il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même malgré sa mauvaise santé ; & madame *Denis* sa nièce , qui possédait supérieurement le talent de la déclamation comme celui de la musique , y joua plusieurs rôles. Mademoiselle *Clairon* & le célèbre *le Kain* y vinrent représenter quelques pièces ; on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts & des bals ; mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée & malgré son âge , il travaillait sans relâche. Il donna dès l'an 1755 , au théâtre de Paris , l'Orphelin de la Chine , représenté le 20 août ; & *Tancrede* le 3 septembre 1760. Mademoiselle *Clairon* & *le Kain* déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Café ou l'Ecoffaise , comédie en prose , n'était point destinée à être jouée ; mais elle le fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce pour corriger le folliculaire *Fréron* , qu'il mortifia beaucoup , mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie , traduite en anglais par *M. Colman* , eut le même succès à Londres qu'à Paris : ces ouvrages ne lui coûtaient point de temps. L'Ecoffaise avait été faite en huit jours , & *Tancrede* en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amusemens , que M. *Titon du Tillet*, ancien maître-d'hôtel ordinaire de la reine , âgé de 85 ans , lui recommanda la petite-nièce du grand *Corneille* , qui étant absolument sans fortune était abandonnée de tout le monde. C'est ce même *Titon du Tillet* , qui aimant passionnément les beaux arts sans les cultiver, fit élever , avec de grandes dépenses , un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poètes & de quelques musiciens français. Ce monument est dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiselle *Corneille* chez lui ; mais voyant déperir son bien , il ne pouvait rien faire pour elle. Il imagina que M. de *Voltaire* pourrait se charger d'une demoiselle d'un nom si respectable. M. du *Mollard*, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante & judicieuse sur les tragédies d'Electre anciennes & modernes ; (*) & M. *le Brun* , secrétaire du prince de *Conti* , se joignirent à lui & écrivirent à M. de *Voltaire*. Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de jeter les yeux sur lui , en leur mandant que *c'était en effet à un vieux soldat de servir la petite-fille de son général*. La jeune personne vint donc en 1760 aux Délices , maison de campagne auprès de Genève , & de-là au château de Ferney. Madame *Denis* voulut bien achever son éducation ; & au bout de trois ans M. de *Voltaire* la maria à M. *Dupuis* du pays de Gex , capitaine de dragons , & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna , & le plaisir qu'il eut de les garder chez

(*) Elle est imprimée à la fin de la tragédie d'*Oreste*.

lui, il proposa de commenter les œuvres de *Pierre Corneille* au profit de sa nièce, & de les faire imprimer par souscription. Le roi de France voulut bien souscrire pour huit mille francs; d'autres souverains l'imitèrent. M. le duc de *Choiseul*, dont la générosité était si connue; madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pompadour*, souscrivirent pour des sommes considérables. M. de *la Borde*, banquier du roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires; mais il en fit débiter un si grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiselle *Corneille*, par son zèle & par sa magnificence; de sorte qu'en très-peu de temps elle eut cinquante mille francs pour présent de noces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de madame *Geofrin*, femme célèbre par son mérite & par son esprit. Elle avait été exécutrice du testament du fameux *Bernard de Fontenelle*, neveu de *Pierre Corneille*; & malheureusement il avait oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de temps avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son père & sa mère: on les regardait comme des inconnus qui usurpaient le nom de *Corneille*. Des amis de cette famille touchés de son sort, mais fort indiscrets & fort mal instruits, intentèrent un procès téméraire à madame de *Geofrin*, trouvèrent un avocat qui, abusant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux. Madame *Geofrin*, très-injustement attaquée, gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la première à souscrire pour une somme considérable.

L'académie en corps, M. le duc de *Choiseul*, madame la duchesse de *Grammont*, madame de *Pompadour*, & plusieurs seigneurs, donnèrent pouvoir à M. de *Voltaire* de figner pour eux au contrat de mariage. C'est une des plus belles époques de la littérature.

Dans le temps qu'il préparait ce mariage qui a été très-heureux, il goûtait une autre satisfaction; celle de faire rendre à six gentilshommes, presque tous mineurs, leur bien paternel que les jésuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la chose de plus haut. L'affaire est d'autant plus intéressante que son commencement avait précédé la fameuse banqueroute du jésuite *la Valette* & conforts, & qu'elle fut en quelque façon le premier signal de l'abolition des jésuites en France.

Messieurs *Desprez de Craffi*, d'une ancienne noblesse du pays de Gex, sur la frontière de la Suisse, étaient six frères, tous au service du roi. L'un d'eux, capitaine au régiment des Deux-Ponts, en causant avec M. de *Voltaire* son voisin, lui conta le triste état de la fortune de sa famille. Une terre de quelque valeur, & qui aurait pu être une ressource, était engagée depuis long-temps à des genevois.

Les jésuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des possessions qui composaient environ deux mille écus de rente, dans un lieu nommé *Ornex*. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de messieurs de *Craffi*. Le supérieur de la maison des jésuites, dont le véritable nom était *Fesse* qu'il avait changé en celui de *Fessi*, s'arrangea avec les créanciers genevois pour acheter cette terre: il obtint une permission du conseil, & il était sur le point de

la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permission du conseil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les jésuites ne risquaient rien, & que jamais messieurs de *Craffi* ne seraient en état de payer la somme nécessaire pour rentrer dans le bien de leurs aïeux.

A peine M. de *Voltaire* fut-il instruit de cette étrange manière dont le père *Fesse* voulait servir la compagnie de Jésus, qu'il alla sur le champ déposer au greffe du bailliage de Gex la somme, moyennant laquelle la famille *Craffi* devait payer les anciens créanciers & reprendre ses droits. Les jésuites furent obligés de se défaire; & par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut mise en possession & y est encore.

Le bon de l'affaire, c'est que peu de temps après, lorsqu'on délivra la France des révérends pères jésuites, ces mêmes gentilshommes, dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jésuites qui était contigu. M. de *Voltaire*, qui avait toujours combattu les athées & les jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par haine pour le père *Fesse*, ni par aucune envie de mortifier les jésuites qu'il avait entrepris cette affaire; puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un jésuite chez lui, & que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont point été si équitables & si accommodans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet* & *Nonotte*, ont gagné

quelque argent par des libelles contre lui; & ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeler la religion catholique à leur secours. Un *Nonotte*, surtout, s'est signalé par une demi-douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, & moins de zèle que d'injures. M. *Damilaville*, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre; comme autrefois *Pasquier* s'abaiſſa juſqu'à réprimer l'insolence abſurde du jéſuite *Garaffe*.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui ſoit arrivée depuis long-temps, & en même temps la plus glorieuſe au roi, à ſon conſeil, & à meſſieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce ſerait des glaces du Mont-Jura & des frontières de la Suiffe, que partiraient les premières lumières & les premiers ſecours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, *Donat Calas*, le dernier des fils de l'infortuné *Calas*, était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorſqu'il apprit par quel horrible ſupplice ſept juges de Toulouſe, malheureuſement prévenus, avaient fait périr ſon vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était ſi violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de *Calas*, & brûler la mère. Telles avaient été même les concluſions du procureur-général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de ſon malheur, & incapable de rappeler ſes eſprits à la lueur des bûchers & à l'aſpect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune *Donat Calas* d'être traité comme le reste de sa famille ; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse : il vint trouver M. de *Voltaire*, qui ne put d'abord que le plaindre & le secourir, sans oser porter un jugement sur son père, sa mère, & ses frères.

Bientôt après un de ses frères n'ayant été condamné qu'au bannissement, vint aussi se jeter entre les bras de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'assurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il se crut obligé en conscience d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des sept juges de Toulouse, & pour faire revoir le procès au conseil du roi. L'affaire dura trois années. On fait quelle gloire messieurs de *Crofne* & de *Bacquencourt* acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent, d'une voix unanime, toute la famille *Calas* innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfesante du roi. M. le duc de *Choiseul*, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de sa majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas*, & qui changea leur destinée ; ce neuvième de mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir

de prison, & battit des mains en versant des larmes. (3)
La famille entière a toujours été depuis ce temps
attachée tendrement à M. de *Voltaire*, qui s'est fait
un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce temps, qu'il n'y eut dans
toute la France que le nommé *Fréron*, auteur de je
ne fais quelle brochure périodique, intitulée, *Lettres
à la comtesse*, & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter
des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence
de ceux que le roi, tout son conseil, & tout le
public, avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors M. de
Voltaire à écrire son *Traité de la tolérance*, qui fut
regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en
prose, & qui est devenu le catéchisme de quiconque
a du bon sens & de l'équité.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine II*,
dont le nom sera immortel, donnait des lois à son
empire qui contient la cinquième partie du globe :
& la première de ses lois est l'établissement d'une tolé-
rance universelle,

C'était la destinée de notre solitaire des frontières
helvétiques, de venger l'innocence accusée & condam-
née en France. La position de sa retraite entre la
France, la Suisse, Genève, & la Savoie, lui attirait
plus d'un infortuné. Toute la famille *Sirven* con-
damnée à la mort dans un bourg auprès de Castres,

(3) On fait que M. de *Voltaire* treize ans après revint à Paris. Lorsqu'il
fortait à pied, il était toujours entouré par une foule d'hommes de tout
état & de tout âge. On demandait un jour à une femme du peuple, quel
était cet homme que l'on suivait avec tant d'empressement ? C'est le sauveur
des *Calas*, répondit-elle.

par les juges les plus ignorans & les plus cruels , se réfugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice ; & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé *Trinquet* , procureur du roi dans la juridiction qui condamna la famille *Sirven* à la mort , donna ainsi ses conclusions : *Je requiers pour le roi que N. Sirven & N. sa femme , duement atteints & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille , soient bannis de la paroisse.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait , à ce qu'il dit , qu'il fût l'avocat des causes perdues , voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de St Omer , nommée *Montbailli* , condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes ? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel , deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes & respectables créatures avaient été accusées de parricide , & jugées sur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des *Calas*. M. de *Voltaire* fut assez heureux pour obtenir de M. le chancelier de *Maupéou* , qu'il fit revoir le procès. La dame *Montbailli* fut déclarée innocente ; la mémoire de son mari réhabilitée ; misérable réhabilitation sans vengeance & sans dédommagemens ! Quelle a donc été la

jurisprudence criminelle parmi nous ! quelle fuite infernale d'horribles assassins , depuis la boucherie des templiers jusqu'à la mort du chevalier de *la Barre* ! on croit lire l'histoire des sauvages ; on frémit un moment , & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de *Voltaire* à laisser à messieurs *Tronchin* sa maison des délices , & à ne plus quitter le château de Ferney , qu'il avait fait bâtir de fond en comble , & orné de jardins d'une agréable simplicité.

La discorde fut enfin si vive à Genève , qu'un des partis fit feu sur l'autre le 15 février 1770. Il y eut du monde tué : plusieurs familles d'artistes cherchèrent un asile chez lui & le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans son château ; & en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierre de taille pour les autres. De sorte que le village de Ferney qui n'était , lorsqu'il acquit cette terre , qu'un misérable hameau où croupissaient quarante-neuf malheureux payfans , dévorés par la pauvreté , par les écrouelles , & par les commis des fermes , devint bientôt un lieu de plaisance , peuplé de douze cents personnes , toutes à leur aise , & travaillant avec succès pour elles & pour l'Etat. M. le duc de *Choiseul* protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante , qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite , je crois , de l'attention , c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques & de protestans , il aurait été impossible de

deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons génevois & suisses , préparer de leurs mains trois repasoirs pour la procession de la fête du St Sacrement. Elles assistèrent à cette procession avec un profond respect ; & M. *Hugonet*, nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de *Voltaire* a répandus dans tous ses ouvrages, & surtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont frères, & il le prouva par les faits. Les *Guyons*, les *Nonottes*, les *Patouilletts*, les *Paulians*, & autres zélés, le lui ont bien reproché ; c'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

Voyez-vous, disait-il aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au-dessus de l'église que j'ai fait bâtir ? DEO EREXIT VOLTAIRE. C'est au DIEU père commun de tous les hommes. En effet, c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à DIEU seul.

Pendant qu'il jouissait dans la retraite de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, il eut le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neiges, en 1756, dans le même temps que l'impératrice-reine d'Hongrie parut

avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Russie & avec le roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France, de son côté, voulait se venger sur les Etats d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui faisait sur mer. *Frédéric* qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maison d'Hanovre.

Le roi de France voulant le retenir dans son alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'esprit & qui faisait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc & pair & d'un poète semblait devoir flatter la vanité & le goût de *Frédéric*. Il se moqua du roi de France, & signa son traité avec l'Angleterre, le même jour que l'ambassadeur arriva à Berlin, joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poète. (4)

C'était alors le privilège de la poésie de gouverner les Etats. Il y avait un autre poète à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal.

Il avait débuté par faire des vers contre *M. de Voltaire*, & ensuite était devenu son ami, ce qui ne lui

(4) *M. de Voltaire* se conforme ici à l'opinion commune; mais nous avons entendu dire à des personnes qui doivent être instruites, que le roi de Prusse proposa à *M. de Nivernois* de ne pas prendre d'engagement avec l'Angleterre, si la France voulait lui garantir la Silésie, & qu'il fut refusé par le ministère de France.

servait à rien ; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise : il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse, dans ce beau livre de poésie, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort, avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'abbé de *Bernis*.

Evitez de *Bernis* la stérile abondance.

M. de *Voltaire* ne croyait pas que ce livre & ce vers fussent parvenus jusqu'à l'abbé ; mais comme DIEU est juste, DIEU se servit de lui pour venger la France du roi de Prusse. L'abbé conclut un traité offensif & défensif avec M. de *Staremburg* ambassadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé* alors ministre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* présida à cette négociation. *Rouillé* fut obligé de signer le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était sans exemple. Ce ministre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte secrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe ; il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie ? Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit ; mais dès qu'on eut de grands objets, on sentit son insuffisance, on le renvoya, & l'abbé de *Bernis* eut sa place.

Mademoiselle *Poiffon* dame le *Normand*, marquise de *Pompadour*, était réellement premier ministre d'Etat. Certains termes outrageans lâchés contre elle par *Frédéric*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poètes,

avaient blessé le cœur de la marquise , & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires , qui réunit dans un moment les maisons de France & d'Autriche , après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France , qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche , la soutint en 1756. Et enfin , on vit la France , la Russie , la Suède , la Hongrie , la moitié de l'Allemagne , & le fiscal de l'Empire , déclarés contre le seul marquis de Brandebourg.

Ce prince , dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes , avait une armée de cent mille fantassins & de quarante mille cavaliers , bien composée , encore mieux exercée , pourvue de tout ; mais enfin , il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre , que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe ; la France prit les Etats de *Frédéric* , depuis la ville de Gueldres jusqu'à Minden sur le Véser , & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hesse alliée de *Frédéric* ; l'impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le roi battu d'abord par les Russes , battit les Autrichiens , & ensuite en fut battu dans la Bohême , le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque ; pressé de tous côtés par les Russes , par les Autrichiens & par la France , lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade , un traité avec les Hanovriens & les Hessois , qui ressemblait à celui des fourches

Caudines ; leur armée ne devait plus servir. Le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes. Le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille , & était secondé de l'armée des cercles de l'Empire ; de-là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat , & étaient déjà dans Breslaw. Un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin , & l'avait mis à contribution. Le trésor du roi de Prusse était presque épuisé , & bientôt il ne devait plus lui rester un village.

M. de *Voltaire* avait renoué sa correspondance avec lui ; & ne l'avait jamais interrompue avec madame la margrave de *Bareith*.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Kollin , le 18 juin 1757 , que le roi de Prusse perdit , & la journée de Rosbac , du 3 novembre , où il fut vainqueur , est le temps le plus intéressant de cette correspondance rare , entre une maison royale de héros & un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

Lettre de son altesse royale madame la princesse de Bareith , du 12 septembre 1757.

» VOTRE lettre m'a sensiblement touchée , celle
 » que vous m'avez adressée pour le roi a fait le même
 » effet sur lui. J'espère que vous serez satisfait de
 » sa réponse pour ce qui vous concerne. Mais vous
 » le ferez aussi peu que moi de ses résolutions. Je
 » m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque

» impression sur son esprit. Vous verrez le contraire
 » dans le billet ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre
 » sa destinée si elle est malheureuse. Je ne me suis
 » jamais piquée d'être philosophe, j'ai fait mes efforts
 » pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a
 » appris à mépriser les grandeurs & les richesses ;
 » mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui
 » puisse guérir les plaies du cœur , que le moyen
 » de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre.
 » L'état où je suis est pire que la mort. Je vois le
 » plus grand homme du siècle, mon frère, mon ami ,
 » réduit à la plus affreuse extrémité. Je vois ma
 » famille entière exposée aux dangers & aux périls ;
 » ma patrie déchirée par des impitoyables ennemis ;
 » le pays où je suis peut-être menacé de pareils
 » malheurs. Plût au ciel que je fusse chargée toute
 » seule des maux que je viens de vous décrire , je les
 » souffrirais , & avec fermeté.

» Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez par
 » la part que vous prenez à ce qui me regarde , de
 » vous ouvrir mon cœur. Hélas ! l'espoir en est pres-
 » que banni. La fortune, lorsqu'elle change, est aussi
 » constante dans ses persécutions que dans ses faveurs.
 » L'histoire est pleine de ces exemples ; mais je n'y
 » en ai point trouvé de pareil à celui que nous
 » voyons , ni une guerre aussi inhumaine & cruelle
 » parmi des peuples policés. Vous géiriez si vous
 » saviez la triste situation de l'Allemagne & de la
 » Prusse. Les cruautés que les Russes commettent
 » dans cette dernière font frémir la nature. Que vous
 » êtes heureux dans votre ermitage , où vous vous
 » reposez

» repofez fur vos lauriers , & où vous pouvez philo-
 » fopher de fang-froid fur l'égarement des hommes.
 » Je vous y fouhaite tout le bonheur imaginable. Si
 » la fortune nous favorife encore, comptez fur toute
 » ma reconnaissance , & je n'oublierai jamais les
 » marques d'attachement que vous m'avez données ;
 » ma fenfibilité vous en eft garante ; je ne fuis jamais
 » amie à demi , & je le ferai toujours véritablement
 » de frère *Voltaire*.

WILHELMINE.

» Bien des complimens à madame *Denis* ; conti-
 » nuez , je vous prie , d'écrire au roi. »

On voit par cette lettre , auffi attendriffante que bien écrite, quelle étoit la belle ame de la margrave de *Barcith* , & combien elle méritoit les éloges que lui donna M. de *Voltaire* en pleurant fa mort , dans une ode imprimée parmi fes autres ouvrages. Mais on voit furtout quels défâtres épouvantables attirent fur les peuples des guerres légèrement entreprifes par les rois ; on voit à quoi ils s'exposent eux-mêmes , & à quel point ils font malheureux de faire le malheur des nations.

Le folitaire de Ferney donna dès ce moment , & dans la fuite de cette guerre funefte , toutes les marques poffibles de fon attachement à madame la margrave , de fon zèle pour le roi fon frère , & de fon amour pour la paix.

Ce fera une époque fingulière que la réfolution prife par le roi de Pruffe après tous fes malheurs , qui furent les fuites de la bataille de Kollin , d'aller

affronter vers la Saxe, auprès de Mersbourg, les armées françoises & autrichiennes combinées, fort supérieures en nombre, tandis que le maréchal de *Richelieu* n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce monarque avait eu assez de présence d'esprit, & fut assez maître de ses idées, au milieu de ses infortunes, pour écrire au marquis d'*Argens* une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise de mourir s'il était battu, & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître, par le sujet & par celui qui l'a écrite, nous ne la transcrivons pas ici toute entière; mais en voici plusieurs passages.

Ami, le fort en est jeté;
 Las de plier dans l'infortune
 Sous le joug de l'adversité,
 J'accourcis le temps arrêté
 Que la nature notre mère
 A mes jours remplis de misère
 A daigné prodiguer par libéralité.
 D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
 Sans timidité, sans effort,
 Je m'approche de l'heureux terme
 Qui va me garantir contre les coups du fort,
 Adieu grandeurs, adieu chimères;
 De vos bluettes passagères
 Mes yeux ne sont plus éblouis.
 Si votre faux éclat de ma naissante aurore
 Fit trop imprudemment éclore
 Des désirs indiscrets long-temps évanouis;

Au sein de la philosophie,
 Ecole de la vérité,
 Zénon me détrompa de la frivolité
 Qui produit les erreurs du songe de la vie.
 Adieu, divine volupté;
 Adieu, plaisirs charmans qui flattez la mollesse,
 Et dont la troupe enchanteresse
 Par des liens de fleurs enchaîne la gaité.
 Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,
 Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'alégresse?
 Et sous la griffe du vautour
 Voit-on la tendre tourterelle
 Et la plaintive Philomèle
 Chanter ou respirer l'amour?
 Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
 N'éclaira que des jours signalés par mes maux.
 Depuis long-temps Morphée avare de pavots
 N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
 Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs :
 Le jour qui dans peu va renaître,
 M'annonce de nouveaux malheurs.
 Je disais à la nuit : Tu vas bientôt paraître
 Pour éterniser mes douleurs.
 Vous de la liberté héros que je révère,
 O manes de Caton! ô manes de Brutus!
 Votre illustre exemple m'éclaire
 Parmi l'erreur & les abus.
 C'est votre flambeau funéraire
 Qui m'instruit du chemin peu connu du vulgaire,
 Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
 J'écarte les romans & les pompeux fantômes
 Qu'engendra de ses flancs la superstition ;

Et pour approfondir la nature des hommes ,
 Pour connaître ce que nous sommes ,
 Je ne m'adresse point à la religion.
 J'apprends de mon maître Epicure ,
 Que du temps la cruelle injure
 Dissout les êtres composés ;
 Que ce souffle , cette étincelle ,
 Ce feu vivifiant des corps organisés
 N'est point de nature immortelle.
 Il naît avec le corps , s'accroît dans les enfans ,
 Souffre de la douleur cruelle.
 Il s'égare , il s'éclipse , il baisse avec les ans.
 Sans doute il périra , quand la nuit éternelle
 Voudra nous arracher du nombre des vivans.
 Vaincu , persécuté , fugitif dans le monde ,
 Trahi par des amis pervers ,
 Plus de maux dans cet univers
 Je souffre en ma douleur profonde
 Que dans les fictions de la fable féconde ,
 N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.
 Ainsi pour terminer mes peines ,
 Comme ces malheureux au fond de leurs cachots ,
 Las d'un destin cruel , & trompant leurs bourreaux ,
 D'un noble effort brisent leurs chaînes ;
 Sans m'embarrasser des moyens ,
 Je romps les funestes liens ,
 Dont la subtile & fine trame ,
 A ce corps rongé de chagrins ,
 Trop long-temps attacha mon ame.
 Tu vois dans ce cruel tableau
 De mon trépas la juste cause ;
 Au moins ne pense pas du néant du caveau
 Que j'aspire à l'apothéose ;

Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau
De son sein abondant offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roses
Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Nous avons cette pièce, qui est un monument sans
exemple, écrite toute entière de sa main.

Nous avons un monument encore plus héroïque
de ce prince philosophe ; c'est une lettre à M. de
Voltaire du 9 octobre 1757, vingt-cinq jours avant sa
victoire de Rosbac :

Je suis homme, il suffit, & né pour la souffrance,
Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

» Mais avec ces sentimens, je suis bien loin de con-
» damner *Caton* & *Othon*. Le dernier n'a eu de beau
» moment en sa vie que celui de sa mort.

Croyez que si j'étais *Voltaire*,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs ;
Ces misères de toute espèce,
Et ces détails de petitesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poète & souverain.
Quand du ciseau fatal retranchant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain

De vivre après ma mort au temple de Mémoire ?

Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.

Nos destins font-ils donc si beaux ?

Le doux plaisir & la mollesse,

La vive & naïve alégresse,

Ont toujours fui des grands la pompe & les travaux.

Ainsi la fortune volage

N'a jamais causé mes ennuis ;

Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,

Je dormirai toutes les nuits

En lui refusant mon hommage.

Mais notre état fait notre loi ;

Il nous oblige, il nous engage

A mesurer notre courage

Sur ce qu'exige notre emploi.

Voltaire dans son ermitage,

Dans un pays dont l'héritage

Est son antique bonne-foi,

Peut s'adonner en paix à la vertu du sage

Dont Platon nous marqua la loi.

Pour moi, menacé du naufrage,

Je dois, en affrontant l'orage,

Penser, vivre, & mourir en roi.

Rien n'est plus beau que ces derniers vers ; rien n'est plus grand. *Corneille* dans son bon temps ne les eût pas mieux faits. Et quand, après de tels vers on gagne une bataille, le sublime ne peut aller plus loin.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith* sa sœur, qu'il se ferait tuer; mais il fut plus heureux qu'il ne le

dit fait & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 novembre 1757, l'armée française & impériale dans un poste assez avantageux, à Rosbac sur la frontière de la Saxe. Le prince *Henri*, chargé de soutenir le premier effort des armées combinées, à la tête de cinq bataillons, fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil, & ce fut je crois le seul prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac fera long-temps célèbre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons; les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que son père avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice prussien s'était perfectionné pendant cinquante ans; on avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans, avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens.

On avait même changé les manœuvres en France presque à chaque revue; de sorte que les officiers & les soldats ayant mal appris des exercices nouveaux, & tout différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline, ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue du Prussien tout fut en déroute; & la fortune fit passer

Frédéric, en un quart d'heure , du comble du défefpoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignoit que ce bonheur ne fût très-paffager ; il craignoit d'avoir à porter tout le poids de la puiffance de la France , de la Ruffie , & de l'Autriche , & il auroit bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèfe*.

La funefte journée de Rosbac fe fait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin* , archevêque de Lyon , avoit toujours confervé fon rang de miniftre d'Etat , & une correfpondance particulière avec le roi de France ; il étoit plus oppofé que perfonne à l'alliance avec la cour autrichienne. Il avoit fait à Lyon à M. de *Voltaire* une réception dont il pouvoit croire que M. de *Voltaire* étoit peu fatisfait. Cependant l'envie de fe mêler d'intrigues , qui le fuivoit dans fa retraite , & qui ; à ce qu'on prétend , n'abandonne jamais les hommes en place , le porta à fe lier avec M. de *Voltaire* pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui , & à lui confier les intérêts du roi fon frère. Il vouloit réconcilier le roi de Pruffe avec le roi de France , & croyoit procurer la paix. Il n'étoit pas bien difficile de porter madame de *Bareith* & le roi fon frère à cette négociation.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi fon frère ; c'étoit par M. de *Voltaire* que paffaient les lettres de cette princeffe & du cardinal. M. de *Voltaire* avoit en fecret la fatisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire , & peut-être encore un autre plaifir , celui de fentir que le cardinal fe

préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondit assez féchement , que le secrétaire d'Etat des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet , l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire ; cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé de *Bernis* ; il envoya à M. de *Voltaire* cette triste lettre qui finissait tout : & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu , disait M. de Voltaire , comment on meurt de chagrin , & comment des ministres & de vieux cardinaux , qui ont l'ame si dure , ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût ; mon dessein avait été de me moquer de lui , de le mortifier , & non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France , à refuser la paix au roi de Prusse , après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens , les Brunsvickois , les Hessois , furent moins fidèles à leurs traités & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de *Richelieu* , qu'ils ne serviraient plus contre nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe au-delà duquel on les avait envoyés ; ils rompirent leur marché des fourches Caudines , dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac.

L'indiscipline , la désertion , les maladies détruisirent notre armée ; & le résultat de toutes nos opérations fut , au printemps de 1758 , d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse* , comme nous avons fait dans la guerre de 1741 en combattant contre elle.

Le roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Turinge , à Rosbac , s'en alla combattre l'armée autrichienne à soixante lieues de-là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe ; les vainqueurs marchaient ailleurs , rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes , perdu leur canon , leurs munitions , leurs vivres , & surtout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric* , au bout d'un mois , remporte à pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche auprès de Breslaw ; il reprend Breslaw ; il y fait quinze mille prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses lois. *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses , il fallut bien alors qu'on lui pardonnât ses plaisanteries , ses petites malices. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Au milieu de ces grandes querelles , M. de *Voltaire* voyait de ses fenêtres la ville où régnait *Jean Chauvin* le picard , dit *Calvin* , & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres genevois pensent aujourd'hui comme *Servet* & vont même plus loin que lui ; ils ne croient point du tout JESUS-CHRIST DIEU ; & ces messieurs qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire , se sont humanisés jusqu'à faire grâce aux ames qui sont en

enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles , que *Thésée* ne fera pas toujours assis dans son fauteuil , que *Sisyphé* ne roulera pas toujours son rocher. Ainsi de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait là de quoi se couper la gorge , allumer des bûchers , faire des St Barthelemi. Cependant on ne s'est pas même dit d'injures , tant les mœurs sont changées. Il n'y a que M. de *Voltaire* à qui un de ces prédicans en ait dites , parce qu'il avait osé avancer que leur picard *Calvin* était un esprit dur , qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez , je vous prie , les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de *Servet* , & qui injurient M. de *Voltaire* , pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu , avec des fagots verts.

Ils ont voulu lui prouver en forme que *Calvin* était un bon-homme. Ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet*. Le conseil , plus sage qu'eux , les a refusés. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre M. de *Voltaire* dans Genève ; & M. de *Voltaire* regarda ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Laufane. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre M. de *Voltaire* , pour l'honneur , disaient-ils , de la religion chrétienne. Il

trouva sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires , & de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire , & à respecter un philosophe. (5) *Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci ,* écrivait-il alors. *Etres pensans , je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : Venez demain dîner chez moi.* Cependant il ne se trouvait pas encore assez libre. Et ce qui est à son gré digne de quelque attention , c'est que pour l'être parfaitement il a acheté des terres en France. Enfin il avait tellement arrangé sa destinée qu'il se trouvait indépendant à la fois en Suisse , sur le territoire de Genève , & en France. *J'entends parler beaucoup de liberté ,* disait-il encore ; *mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.*

Il ne pouvait certainement mieux prendre son temps pour chercher cette liberté & ce repos loin de Paris. On y était alors aussi fou & aussi acharné dans des querelles puérides que du temps de la fronde ; il n'y

(5) Cela était cependant arrivé une fois en France , & sous le règne de François I. Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit au parlement de Paris, en date du 9 avril 1526.

Et parce que nous sommes duement acertenés qu'indifferemment ladite faculté , (la sorbonne) & ses suppôts écrivent contre un chacun en dénigrant leur honneur , état , & renommée , comme ont fait contre Erasme , & pourraient s'efforcer à faire le semblable contre autres , nous vous commandons qu'ils n'aient en général rien particulier à écrire , ni composer & imprimer choses quelconques qu'elles n'aient été premièrement revues & approuvées par vous ou vos commis , & en pleine chambre délivrées. François I ne conserva pas long-temps cette sage politique , & son intolérance prépara les malheurs qui défolèrent la France sous le règne de ses petits-fils , & causerent la ruine & la destruction de sa famille. Cet ordre donné au parlement ne renfermait rien de contraire à la loi naturelle , la sorbonne jouissant en France d'un privilège exclusif pour le commerce de théologie , le gouvernement était en droit de soumettre ce privilège à toutes les restrictions qu'il jugeait convenables.

manquait que la guerre civile ; mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard , il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde , inventés par l'archevêque de Paris , *Beaumont* , homme opiniâtre , faisant le mal de tout son cœur par excès de zèle , un fou sérieux , un vrai saint dans le goût de *Thomas* de Cantorbéri. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital , à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer , & que l'archevêque réputait place sacrée , dépendante uniquement de l'Eglise.

Tout Paris prit parti. Les petites factions janfénistes & molinistes ne s'épargnèrent pas ; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue ; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis , comme de raison ; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque ; il exila le parlement ; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement , parce qu'une chambre nommée royale , composée de conseillers d'Etat & de maîtres des requêtes , érigée pour juger les procès , n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappelés , & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement , dans une de leurs remontrances , qu'il ne fallait pas

qu'il exilât une autrefois son parlement, attendu, disaient-ils, *que cela était de mauvais exemple*. Enfin, ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces MM. donnèrent tous leur démission, excepté la grand'chambre. Les murmures éclatèrent; on déclama publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait souvent dans la grand'salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuisinier au collège des jésuites, collège où M. de *Voltaire* a vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, & les cuisiniers leur en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le roi au milieu de ses gardes & de ses courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites, qui étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. M. de *Voltaire* a lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il disait : *Cette fois-ci, ce n'est pas nous; c'est à présent le tour de Messieurs*. C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'assassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Ce malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes. On croit que M. d'*Argenson* porta le roi à donner à son parlement la permission de juger

l'affaire. Il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépoussé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens*, comme s'ils avaient rendu quelques services signalés & difficiles. Cette conduite acheva d'inspirer à MM. des enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages importans, & leurs chimères de représenter la nation, & d'être les tuteurs des rois, se réveillèrent. Cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuserent à persécuter les philosophes.

Omer Joli de Fleuri, avocat-général du parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi, & l'hypocrisie, aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres, très-estimables par leur science & par leur conduite, s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chancelier, les ministres, encourageaient une si belle entreprise : déjà sept volumes avaient paru ; on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur, tant les excellens articles du Dictionnaire encyclopédique rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre : on ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir

l'ouvrage. Mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Foli de Fleuri* qui , le 23 février 1759 , accuse ces pauvres gens d'être athées , déistes , corrupteurs de la jeunesse , rebelles au roi , &c.

Omer , pour prouver ces accusations , cite *St Paul* , le procès de *Théophile* , & *Abraham Chaumeix* : (n) il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait. Il demande justice à la cour contre l'article *ame*, qui , selon lui , est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *ame* , l'un des plus mauvais du livre , est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne , qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Foli de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu , ou qu'il n'a point entendu. Et tout le parlement , sur la réquisition d'*Omer* , condamne l'ouvrage , non-seulement sans aucun examen , mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye* ; car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilège du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privilèges accordés par sa majesté. Il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du conseil , ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie. Cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé. Il nomma des conseillers pour

(n) *Abraham Chaumeix* , ci-devant vinaigrier , s'étant fait janséniste & convulsionnaire , était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cita comme un père de l'Eglise. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscou.

décider

décider des objets de géométrie & de métaphysique contenus dans l'Encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilège afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garaffe* & des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France, tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation.

On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe, & qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Chalcis, lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs, l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur. L'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté, que le roi avait conservé à M. de *Voltaire*, n'est pas grand'chose ; les hommes sont bien sots ; & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme a fait M. de *Voltaire*, y jouer la comédie & y faire bonne chère, que d'être levrudé à Paris comme *Helvétius*, par les gens tenant la cour de parlement, & par les gens tenant l'écurie de la forbonne. Comme il ne pouvait assurément, ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, il continua à être heureux loin d'eux.

Il était quasi honteux de l'être en contemplant du port tous les orages. Il voyait l'Allemagne inondée

de fang , la France ruinée de fond en comble , nos armées , nos flottes battues , nos ministres renvoyés l'un après l'autre , fans que nos affaires en allassent mieux ; le roi de Portugal affaffiné , non pas par un laquais , mais par les grands du pays ; & cette fois , les jefuites ne pouvaient pas dire : *Ce n'est pas nous*. Ils avaient confervé leur droit , & il a été bien prouvé depuis que ces bons pères avaient faintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils difent pour leurs raifons qu'ils font fouverains au Paragui , & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Cependant M. de *Voltaire* était parvenu à renouer une négociation fecretè entre M. de *Choiseul* & le roi de Pruffe. (6) Le grand ouvrage de la paix entamé par ce ministre , fut accompli par M. de *Praslin* , fervice fignalé qu'ils rendirent à la France appauvrie & défolée.

Elle était dans un état fi déplorable que pendant douze années de paix qui fuivirent cette guerre funefte , de tous les ministres des finances qui fe fuccédèrent rapidement , il n'y en eut pas un qui , avec la meilleure volonté , & les travaux les plus affidus , pût parvenir à pallier feulement les plaies de l'État. La difette d'argent était au point , qu'un contrôleur-général fut obligé , dans une néceffité preffante , de faifir chez M. *Magon* , banquier du roi , tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt.

(6) Il s'en était formé une autre à Paris par l'entremife du bailli de *Froulai* , autrefois ambaffadeur de France à Berlin , & on avait confenti à recevoir un envoyé fecret du roi de Pruffe ; mais fur les plaintes de la cour de Vienne , cet envoyé fut arrêté , mis à la baftille , & fes papiers faifis. On prétend que ces chofes-là font permifes en politique.

On prit à notre folitaire deux cents mille francs. C'était une perte énorme ; il s'en confola à la manière françaife par un madrigal qu'il fit fur le champ en apprenant cette nouvelle.

Au temps de la grandeur romaine
 Horace difait à Mécène :
 Quand cesserez-vous de donner ?
 Chez le Welche on n'est pas fi tendre.
 Je dois dire, mais fans douleur,
 A monfeigneur le contrôleur :
 Quand cesserez-vous de me prendre ?

On ne cessa point. M. le duc de *Choiseul*, qui fe fait construire alors un port magnifique à Verfoy fur le lac Lemane, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut faifie par des favoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoie près du fameux Ripaille ; M. de *Voltaire* racheta incontinent ce bâtiment royal de fes propres deniers, & ne put en être remboursé par le gouvernement : car M. le duc de *Choiseul* perdit en ce temps-là même tous fes emplois, & se retira à fa terre de Chanteloup, regretté non-seulement de tous fes amis, mais de toute la France qui admirait son caractère bienfaisant, la noblesse de son ame, & qui rendait justice à son esprit supérieur.

Notre folitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaissance. Il n'y a forte de grâce que M. le duc de *Choiseul* n'eût accordée à sa recommandation. Il avait fait un neveu de M. de *Voltaire*, nommé M. de *la Houlière*, brigadier des armées du roi. Pensions, gratifications, brevets, croix de

St Louis, avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artistes & de manufacturiers sous ses auspices. Déjà sa colonie travaillait avec succès pour l'Espagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée; mais elle se soutint. La seule impératrice de Russie acheta bientôt après, dans le fort de sa guerre contre les Turcs, pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne cesse de s'étonner, quand on voit dans le même temps cette souveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un présent de cinquante mille livres à M. *Diderot* avec une grâce & une circonféction qui relevaient bien le prix de son présent. Elle avait offert à M. d'*Alembert* de le mettre à la tête de l'éducation de son fils avec soixante mille livres de rente. Mais ni la fanté, ni la philosophie de M. d'*Alembert* ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui du duc de *Montausier* à Versailles. Elle envoya M. le prince de *Koslouski*, présenter de sa part à M. de *Voltaire* les plus magnifiques pelisses, & une boîte tournée de sa main même, ornée de son portrait & de vingt diamans. On croirait que c'est l'histoire d'*Aboulcassem* dans les mille & une nuits.

M. de *Voltaire* lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de *Moustapha* dans une de ses victoires; & elle lui répondit qu'avec de l'ordre on

était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre, ni d'argent, ni de soldats. Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur M. *Pigal*, travaillait dans Paris à la statue du folitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres de lui faire cette galanterie, pour le venger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatisme & la basse littérature ne cessaient d'accumuler contre lui. Madame *Necker*, femme du résident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé, & d'un caractère supérieur s'il se peut, à son esprit. Cette idée fut faisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui souscriraient pour cette entreprise. (7)

Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, & ayant assurément plus que personne droit à ce titre & à celui d'homme de génie, écrivit au célèbre M. d'*Alembert*, & voulut être des premiers à souscrire. Sa lettre, du 28 juillet 1770, est consignée dans les archives de l'académie.

„ Le plus beau monument de *Voltaire* est celui
 „ qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages; ils sub-
 „ sisteront plus long-temps que la basilique de
 „ Saint-Pierre, le louvre, & tous ces bâtimens que la
 „ vanité consacre à l'éternité. On ne parlera plus
 „ français, que *Voltaire* fera encore traduit dans la
 „ langue qui lui aura succédé. Cependant, rempli
 „ du plaisir que m'ont fait ses productions si variées,

(7) M. de *Voltaire* était mal informé. Il faut restituer aux gens de lettres français l'honneur d'avoir rendu cet hommage à M. de *Voltaire*.

„ & chacune si parfaite en son genre , je ne pourrais
 „ sans ingratitude , me refuser à la proposition que
 „ vous me faites de contribuer au monument que
 „ lui élève la reconnaissance publique. Vous n'avez
 „ qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part ,
 „ je ne refuserai rien pour cette statue , plus glorieuse
 „ pour les gens de lettres qui la lui consacrent , que
 „ pour *Voltaire* même. On dira que dans ce dix-
 „ huitième siècle , où tant de gens de lettres se déchi-
 „ raient par envie , il s'en est trouvé d'assez nobles ,
 „ d'assez généreux pour rendre justice à un homme
 „ doué de génie & de talens supérieurs à tous les
 „ siècles ; que nous avons mérité de posséder *Voltaire* ;
 „ & la postérité la plus reculée nous enviera encore
 „ cet avantage. Distinguer les hommes célèbres ,
 „ rendre justice au mérite , c'est encourager les talens
 „ & la vertu ; c'est la seule récompense des belles
 „ ames ; elle est bien due à tous ceux qui cultivent
 „ supérieurement les lettres ; elles nous procurent
 „ les plaisirs de l'esprit , plus durables que ceux du
 „ corps ; elles adoucissent les mœurs les plus féroces ;
 „ elles répandent leur charme sur tout le cours de
 „ la vie ; elles rendent notre existence supportable ,
 „ & la mort moins affreuse. Continuez donc ,
 „ Messieurs , de protéger & de célébrer ceux qui s'y
 „ appliquent , & qui ont le bonheur en France d'y
 „ réussir ; ce sera ce que vous pourrez faire de plus
 „ glorieux pour votre nation , & qui obtiendra grâce
 „ du siècle futur pour quelques autres welches &
 „ hérules qui pourraient flétrir votre patrie.

„ Adieu , mon cher d'*Alembert* ; portez-vous bien ,
 „ jusqu'à ce qu'à votre tour votre statue vous soit

» élevée. Sur ce , je prie DIEU qu'il vous ait en
» sa sainte & digne garde.

FRÉDÉRIC.

A Sans-Souci, le 28 juillet 1770. (7)

(7) On a cru devoir placer ici les deux lettres suivantes de M. d'Alembert.

Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse.

SIRE,

JE supplie très-humblement V. M. de pardonner la liberté que je vais prendre , à la respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée , & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes & de gens de lettres a résolu , Sire , d'ériger une statue à M. de *Voltaire* , comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie & les lettres sont le plus redevables. Les philosophes & les gens de lettres de toutes les nations , vous regardent , Sire , depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il serait flatteur & honorable pour nous , qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste & respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donnerait à M. de *Voltaire* , dont elle aime tant les ouvrages , une marque éclatante d'estime dont il serait infiniment touché , & qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup , & à la gloire de cet illustre écrivain , & à celle de la littérature française , qui en conserverait une reconnaissance éternelle. Permettez-moi , Sire , d'ajouter que dans l'état de faiblesse & de maladie où m'a réduit en ce moment l'excès du travail , & qui ne me permet que des vœux pour les lettres , la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur , serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore , s'il est possible , l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne , le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bienfaits , & la tendre vénération avec laquelle je ferai jusqu'à mon dernier soupir ,

SIRE,

De votre majesté ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur , D'ALEMBERT.

A Paris , le 15 juillet 1770.

Réponse de M. d'Alembert à la lettre précédente du roi de Prusse.

SIRE,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de *Voltaire* l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire , & celui qu'elle fait en sa personne

Le roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture de porcelaine, & la lui envoya avec ce mot gravé sur la base : *Immortali*. M. de *Voltaire* écrivit au-dessous.

à la littérature & à la nation française. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive & éternelle reconnaissance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrais-je vous dire à quel point je suis touché & pénétré de l'éloge si grand & si noble que V. M. fait de la philosophie & de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, & j'ose espérer que V. M. ne m'en défavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, & je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration, & j'ose le dire, avec quelle tendresse respectueuse ils voient tant de justice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de tous ceux qui écrivent & qui pensent ; vous êtes à présent pour eux (je rends à V. M. leurs propres expressions) l'être rémunérateur & vengeur ; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue ; elle serait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de *Voltaire* & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bienfaits & de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument ? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne & si généreuse. Les souscriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne seraient rien sans la vôtre, & nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

L'académie française, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre de V. M. serait insérée dans ses registres, comme un monument également honorable pour un de ses plus illustres membres, & pour la littérature française. Elle me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect & sa très-humble reconnaissance.

C'est avec les mêmes sentimens, & avec la plus vive admiration que je ferai toute ma vie,

S I R E, &c.

A Paris, le 13 août 1770.

Vous êtes généreux. Vos bontés souveraines
 Me font de trop nobles présens.
 Vous me donnez sur mes vieux ans
 Une terre dans vos domaines.

M. *Pigal* se chargea d'exécuter la statue en France avec le zèle d'un artiste qui en immortalisait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigea des statues ou du moins des bustes aux artistes comme la mode est venue de crier *l'auteur, l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on faisait cet honneur prévoyait bien que ses ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. *Pigal*, d'un style peut-être un peu trop burlesque.

Monfieur *Pigal*, votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur,
 Jean-Jacque a dit avec candeur
 Que c'est à lui qu'elle était due. (o)
 Quand votre ciseau s'évertue
 A sculpter votre serviteur,
 Vous agacez l'esprit railleur
 De certain peuple rimailleur
 Qui depuis si long-temps me hue.
 L'ami Fréron, le barbouilleur
 D'écrits qu'on jette dans la rue,
 Sourdement de sa main crochue

(o) *Jean-Jacques Rousseau* de Genève, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, qu'il intitule : *Jean-Jacques à Christophe*, dit modestement qu'il est devenu homme de lettres par son mépris pour cet état. Et après avoir prié *Christophe* de lire son roman de la suisseuse *Héloïse*, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des statues.

N. B. *Jean-Jacques Rousseau* soucrivit pour la statue de M. de *Voltaire*.

Mutilera votre labeur.
 Attendez que le destructeur
 Qui nous consume & qui nous tue,
 Le temps, aidé de mon pasteur,
 Ait d'un bras exterminateur
 Enterré ma tête chenue.
 Que feriez-vous d'un pauvre auteur
 Dont la taille & le col de grue,
 Et la mine très-peu jouflue
 Feront rire le connaisseur.
 Sculptez-nous quelque beauté nue,
 De qui la chair blanche & dodue
 Séduise l'œil du spectateur,
 Et qui dans nos sens infinie
 Ces doux désirs & cette ardeur
 Dont Pigmalion le sculpteur,
 Votre digne prédécesseur,
 Brûla, si la fable en est crue.
 Son marbre eut un esprit, un cœur ;
 Il eut mieux, dit un grave auteur,
 Car soudain fille devenue
 Cette fille resta pourvue
 Des doux appas que sa pudeur
 Ne dérobaient point à la vue ;
 Même elle fut plus dissolue
 Que son père & son créateur.
 C'est un exemple très-flatteur,
 Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raison de dire que cet honneur
 inespéré qu'on lui faisait, déchaînerait contre lui
 les écrivains du pont-neuf & du fanatisme. Il écrivit
 à M. Thiriot : *Tous ces messieurs méritent bien mieux des*

statues que moi ; & j'avoue qu'il en est quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.

Les *Nonottes*, les *Frérons*, les *Sabatiers*, & conforts, jetèrent les hauts cris. Celui qui le persécutait avec le plus de cruauté & d'absurdité, était un montagnard étranger, (*) plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des consciences. Cet homme qui était très-familier, écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne ; il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante & quinze ans, & très-malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher, & de l'arracher à cent familles qui ne subsistaient que par lui. Le roi trouva la proposition très-malhonnette & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le solitaire de Ferney étant malade, & n'ayant rien à faire, ne voulut se venger de cette petite manœuvre que par le plaisir de se faire donner l'extrême-onction par exploit, selon l'usage qui se pratiquait alors. Il se comporta comme ceux qu'on appelait jansénistes à Paris ; il fit signifier par un huissier à son curé, nommé *Gros* (bon ivrogne, qui s'est tué depuis à force de boire,) que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre au premier avril sans faute. Le curé vint, & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'ensuite il lui donnerait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition ; il se fit apporter la communion dans sa chambre, le premier avril, & là en présence de témoins, il déclara par devant notaire, *qu'il pardonnait à son calomniateur, qui avait*

(*) *Biord*, évêque d'Annecy.

tenté de le perdre , & qui n'avait pu y réussir. Le procès verbal en fut dressé.

Il dit après cette cérémonie : J'ai eu la satisfaction de mourir comme *Gusman* dans *Alzire* , & je m'en porte mieux. Les plaifans de Paris croiront que c'est un poisson d'avril.

L'ennemi , un peu étonné de cette aventure , ne se piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point , & n'y fut autre chose que faire supposer une déclaration du malade , toute différente de celle qui était authentique , faite par devant notaire , signée du testateur & des témoins , dûment légalisée & contrôlée. Deux faussaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profession de foi en patois savoyard ; mais on n'osa pas supposer le feing de celui auquel on avait eu la bêtise de l'attribuer : voici la lettre que M. de *Voltaire* écrivit sur ce sujet.

„ Je ne fais point mauvais gré à ceux qui m'ont
 „ fait parler faiblement dans un style si barbare
 „ & si impertinent. Ils ont pu mal exprimer mes
 „ sentimens véritables ; ils ont pu redire dans leur
 „ jargon ce que j'ai publié si souvent en français ,
 „ ils n'en ont pas moins exprimé la substance de
 „ mes opinions. Je suis d'accord avec eux ; je
 „ m'unis à leur foi ; mon zèle éclairé seconde leur
 „ zèle ignorant ; je me recommande à leurs prières
 „ savoyardes. Je supplie humblement les pieux
 „ faussaires , qui ont fait rédiger l'acte du 15 avril ,
 „ de vouloir bien considérer qu'il ne faut jamais
 „ faire d'actes faux en faveur de la vérité. Plus la
 „ religion catholique est vraie , (comme tout le
 „ monde le fait) moins on doit mentir pour elle.

» Ces petites libertés trop communes autoriseraient
 » d'autres impostures plus funestes ; bientôt on se
 » croirait permis de fabriquer de faux testamens ,
 » de fausses donations , de fausses accusations pour
 » la gloire de DIEU. De plus horribles falsifications
 » ont été employées autrefois.

» Quelques-uns de ces prétendus témoins ont
 » avoué qu'ils avaient été subornés , mais qu'ils
 » avaient cru bien faire. Ils ont signé qu'il n'avaient
 » menti qu'à bonne intention.

» Tout cela s'est opéré charitablement , sans doute
 » à l'exemple des rétractations imputées à MM. de
 » *Montesquieu* , de la *Chalotais* , de *Montclar* , & de tant
 » d'autres. Ces fraudes pieuses sont à la mode depuis
 » environ seize cents ans. Mais quand cette bonne
 » œuvre va jusqu'au crime de faux , on risque
 » beaucoup dans ce monde en attendant le royaume
 » des cieux. »

Notre solitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait , en se moquant de ceux qui faisaient tristement du mal , & en fortifiant souvent par des plaisanteries les vérités les plus sérieuses.

Il avoua qu'il avait poussé trop loin cette raillerie contre quelques-uns de ses ennemis. J'ai tort , dit-il , dans une de ses lettres ; mais ces messieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans , la patience m'a échappé dix ans de fuite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771 , devait l'embarrasser. Il avait deux neveux , dont l'un entra au parlement de Paris , tandis que l'autre en sortait ; tous deux d'un mérite

distingué , & d'une probité incorruptible , mais engagés l'un & l'autre dans des partis opposés. Il ne cessa de les aimer également tous deux , & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il se déclara hautement pour l'abolissement de la vénalité , contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'*Argenson*. Le projet de rendre la justice gratuitement comme *S' Louis* , lui paraissait admirable. Il écrivit surtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre siècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de se ruiner dans la capitale , soit en perdant leur procès , soit même en le gagnant. Il avait toujours manifesté ces sentimens dans plusieurs de ses écrits ; il fut fidèle à ses principes sans faire fa cour à personne.

Il avait alors soixante & dix-huit ans ; & cependant en une année il refit la *Sophonisbe* de *Mairé* toute entière , & composa la tragédie des lois de Minos. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de son château , comme de bonnes pièces. Les connaisseurs ne dirent pas beaucoup de mal des lois de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru sur la scène , & ceux qui n'en sont pas restés long-temps en possession , ne servent qu'à grossir inutilement la foule des brochures dont l'Europe est surchargée , de même que les tableaux & les estampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs , restent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774 , il eut une occasion singulière d'employer le même empressement qu'il avait eu

le bonheur de signaler dans les funestes aventures des *Calas* & des *Sirven*.

Il apprit qu'il y avait à Vefel dans les troupes du roi de Prusse un jeune gentilhomme français d'un mérite modeste , & d'une sagesse rare. Ce jeune homme n'était que simple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au supplice des parricides avec le chevalier de *la Barre* , pour ne s'être pas mis à genoux , pendant la pluie , devant une procession de capucins , laquelle avait passé à cinquante ou soixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanson grivoise de corps-de-garde , faite depuis environ cent ans , & d'avoir récité l'ode à Priape de *Piron*. Cette ode de *Piron* était une débauche d'esprit & de jeunesse , dont l'emportement fut jugé si pardonnable par le roi de France *Louis XV* , qu'ayant su que l'auteur était très-pauvre , il le gratifia d'une pension sur sa cassette. Ainsi celui qui avait fait la pièce fut récompensé par un bon roi , & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable supplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure ; leur sentence portait que le chevalier de *la Barre* , & son jeune ami dont je parle , seraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire , qu'on leur couperait le poing , qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles , & qu'on les jeterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence , deux étaient absolument incompetens ; l'un , parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes

gens ; l'autre, parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat , il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville ; que son principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons ; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls de la ville d'Abbeville , & que depuis il fut déclaré par la cour des aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge , intimidé par les deux autres , eut la faiblesse de signer , & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de *la Barre* fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe , qui en frissonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace , ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrationnable & en même temps si absurde , qui a fait un tort éternel à la nation française , était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent *Calas*. Car les juges de *Calas* ne firent d'autre faute que celle de se tromper ; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de *Ravaillac* & de *Damiens* , pour une légèreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la Saint-Barthelemi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une férocité brutale , qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages ; mais la vérité nous y oblige. On doit surtout remarquer que c'est dans les temps du plus grand luxe , sous l'empire de la mollesse & de la

dissolution

dissolution la plus effrénée, que ces horreurs ont été commises par piété.

M. de *Voltaire* ayant donc su qu'un de ces jeunes gens, victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre, était dans un régiment du roi de Prusse, en donna avis à ce monarque, qui sur le champ eut la générosité de le faire officier. Le roi de Prusse s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme; il fut qu'il avait appris sans maître l'art du génie & du dessin; il fut combien il était sage, réservé, vertueux; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de sa personne, lui donna une compagnie, le créa son ingénieur, l'honora d'une pension, & répara ainsi par la bienfaisance le crime de la barbarie & de la sottise. Il écrivit à M. de *Voltaire* dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure si horriblement déshonorante pour la France, & si glorieuse pour un roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après, notre vieillard réchauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre, qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de *Voltaire* s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides & gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple

à l'infu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfaisant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut délivrée de toute vexation; elle devint libre & heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là; mais son noble émule, son illustre adverfaire *Catherin Fréron* mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que M. de *Voltaire* reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme, qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de *Fréron*, puisqu'il avait marié la descendante de *Corneille*. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance; & elle lui indiquait le curé de la Magdelène à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de *Voltaire* me dit, si *Fréron* a fait le *Cid*, *Cinna*, & *Polyeucte*, je marierai sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. *Clément* lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce *Clément*, maître de quartier dans un collège de Dijon, & qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. M. l'abbé de *Voisenon* écrivit : *Zoïle genuit Mevium, Mevius genuit Guyot Desfontaines, Guyot autem genuit Freron, Freron autem genuit Clement, & voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce M. Clément avait attaqué le marquis de Saint-Lambert, M. Delille,*

& plusieurs autres membres de l'académie, avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agissait-il? De quelques vers. Cela ressemble au docteur de *Molière*, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de *Voltaire* en écrivit à M. l'abbé de *Voisenon*.

.
 » Il est bien vrai que l'on m'annonce
 » Les lettres de maître Clément.
 » Il a beau m'écrire souvent,
 » Il n'obtiendra point de réponse.
 » Je ne ferai pas assez sot
 » Pour m'embarquer dans ces querelles.
 » Si ç'eût été Clément Marot,
 » Il aurait eu de mes nouvelles.

» Mais pour M. *Clément* tout court, qui dans un
 » volume beaucoup plus gros que la *Henriade*, me
 » prouve que la *Henriade* ne vaut pas grand'-chose;
 » hélas! il y a soixante ans que je le savais comme
 » lui. J'avais débuté à vingt-un ans par le second
 » chant de la *Henriade*. J'étais alors tel qu'est aujourd'hui
 » M. *Clément*, je ne savais de quoi il était
 » question. Au lieu de faire un gros livre contre
 » moi, que ne fait-il une *Henriade* meilleure? cela
 » est si aisé!

Il y a des fortes d'esprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieillesse: tels furent *Huet* & *Fontenelle*. Notre auteur, quoiqu'accablé d'années & de maladies, travailla toujours gaiement. L'épître à *Boileau*.

l'épître à *Horace*, la tactique, le Dialogue de Pégase & du Vieillard, *Jean* qui pleure & qui rit, & plusieurs petites pièces dans ce goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Il fit aussi les Questions sur l'Encyclopédie. On faisait plusieurs éditions à la fois de chaque volume à mesure qu'il en paraissait un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clair-voyans. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de M. *Polier de Bottens*, premier pasteur de l'Eglise de Laufane, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de M. de *Voltaire*, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on fut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-jésuite *Nonotte*. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eut dans le Dauphiné une petite ville de Livron, assiégée par l'ordre de *Henri III*; qui ne savait pas que des rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la légion thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce *Nonotte* était si parfait, que dans je ne fais quel *Dictionnaire philosophique, religieux*

ou anti-philosophique, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coups de canif dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; & qu'une autre hostie ayant été jetée au feu dans Dole, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère *Nonotte* pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président *Boisvin*, franc-comtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?

Se probat esse hominem sanguine, & igne Deum.

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinens à un sens clair :

„ Impie, pourquoi hésites-tu à confesser un
„ homme-DIEU? Il prouve qu'il est homme par le
„ sang, & DIEU par les flammes. „

On ne peut mieux prouver : & c'est sur cette preuve que *Nonotte* s'extasie, en disant : *Telle est la manière dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon *Nonotte*, en réglant sa créance sur des injures de théologien, & sur des raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang : il ne fait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanson :

„ Gaudissons-nous, bons chrétiens, au supplice
„ Du vilain juif appelé Jonathan,
„ Qui sur l'autel a, par grande malice,
„ Affaîné le très-saint Sacrement. „

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un fuiffe ou d'un franc-comtois, qui affaffina la S^{te} Vierge & l'enfant JESUS au bout de la rue; & le miracle des carmes nommés billettes, & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croie à ces fadaïses, comme au miracle des noces de Cana & à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Eglise, les uns en sortant de bicêtre, les autres en sortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonymes: il les jetait au feu sans les lire. C'est en réfléchissant sur l'infame & déplorable métier de ces malheureux foi-difant gens de lettres, qu'il avait composé la petite pièce de vers intitulée *le pauvre diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maison, que de traîner dans les rues, dans un café & dans un galetas, une vie indigente qu'on foutient à peine, en vendant à des libraires des libelles où l'on juge des rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les Etats, & où l'on dit à son prochain des injures sans esprit.

Dans les derniers temps, il avait une profonde indifférence pour ses propres ouvrages dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement sans même l'en instruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'histoire, ou de ses pièces fugitives, était-elle sur le point d'être épuisée, une autre édition

lui succédait sur le champ. Il écrivait souvent aux libraires : *N'imprimez pas tant de volumes de moi ; on ne va point à la postérité avec un si gros bagage. On ne l'écoutait pas ; on le réimprimait à la hâte ; on ne le consultait point ; & ce qui est presque incroyable & très-vrai , c'est qu'on fit à Genève une magnifique édition in-4^o, dont il ne vit jamais une seule feuille , & dans laquelle on inféra plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui , & dont les auteurs sont connus. C'est à propos de toutes ces éditions , qu'il disait & qu'il écrivait à ses amis : *Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.**

Le premier magistrat & le premier pasteur évangélique de Laufane ayant établi une imprimerie dans cette ville , on y fit , sous le nom de Londres , une édition appelée complète. Les éditeurs y ont inféré plus de cent petites pièces en prose & en vers , qui ne peuvent être ni de lui , ni d'un homme de goût , ni d'un homme du monde , telles que celle-ci qui se trouve dans les opuscules de l'abbé de *Grécourt*.

Belle maman , foyez l'arbitre ,
 Si la fièvre n'est pas un titre
 Suffisant pour me disculper.
 Je suis au lit comme un bélétre ,
 Et c'est à force de lamper ;
 Mais j'espère d'en réchapper ,
 Puisqu'en recevant cette épître
 L'amour me dresse mon pupitre.

Telle est une apothéose de mademoiselle le *Couvreur*,
 faite par un précepteur nommé *Bonneval* :

Quel contraste frappe mes yeux !
 Melpomène ici défolée,
 Elève avec l'aveu des Dieux
 Un magnifique mausolée.

Telle est cette pièce misérable.

Adieu ma pauvre tabatière,
 Adieu doux fruit de mes écus.

Telle est cette autre intitulée le *loup moraliste*.

Telle est, je ne fais quelle ode, qui semble être d'un cocher de *Vertamon* devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bêtises étaient soigneusement recueillies dans l'édition complète, d'après les livres nouveaux de madame *Oudot*, les Almanachs des muses, le Portefeuille retrouvé, & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf & le quai des théatins. Elles se trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troisième tome de cette édition de *Laufane*. Tout ce fatras est fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui assurément n'en avait rien vu. Ce n'est pas ainsi que *Robert Etienne* imprimait. L'antique disette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux sonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falsifia quelques-unes de ces lettres qu'on imprima en Hollande, sous le titre de *Lettres secrètes*, il parodia cette ancienne épigramme :

- ” Voici donc mes lettres secrètes :
 ” Si secrètes que pour lecteur
 ” Elles n’ont que leur imprimeur,
 ” Et ces messieurs qui les ont faites. ”

Nous voulons bien ne pas dire quel est le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amsterdam, sous le titre de Genève, les *Lettres de M. de Voltaire à ses amis du Parnasse, avec des notes historiques & critiques*. Cet éditeur compte parmi ses amis du Parnasse, la reine de Suède, l’électeur Palatin, le roi de Pologne, le roi de Prusse. Voilà de bons amis intimes & un beau Parnasse. L’éditeur, non-content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre son livre, la friponnerie dont *la Beaumelle* avait donné le premier exemple. Il falsifia quelques lettres qui avaient en effet couru, & entr’autres une lettre sur la langue française & l’italienne, écrite en 1761 à M. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce faussaire déchire avec la plus platte grossièreté les plus grands seigneurs de France. Heureusement il prêtait son style à l’auteur, sous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de *Voltaire* que les dames de Versailles sont d’agréables commères, & que *Jean-Jacques Rousseau* est leur toutou. C’est ainsi qu’en France nous avons eu de puissans génies à deux sous la feuille, qui ont fait les lettres de *Ninon*, de *Maintenon*, du cardinal *Albéroni*, de la reine *Christine*, de *Mandrin* &c. Le plus naturel de ces beaux esprits, (*) était celui quidifait : Je m’occupe à présent à faire des pensées de la *Roche-foucauld*.

(*) *Capron*, dentiste très-connu dans son temps.

E X T R A I T
D'UN ECRIT PERIODIQUE (*)
I N T I T U L É :
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE.

Novembre 1740.

MACHIAVEL publia son *Prince* environ l'an 1515, & le dédia à *Laurent de Medicis*, neveu du pape *Léon X*. Ce pape, loin de favoir mauvais gré à *Machiavel* d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres ouvrages.

Adrien VI & *Clément VII* firent cas du livre. *Clément VII* accorda à l'auteur un privilège daté du 23 août 1531. Dix papes consécutivement permirent le débit du *Prince* de *Machiavel*, tandis que d'excellens livres de morale étaient à l'index. Enfin *Clément VIII* condamna cet ouvrage dangereux lorsqu'il n'était plus temps, & qu'il y avait prescription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

M. de *Voltaire*, éditeur de cette réfutation, nous infinie dans sa préface que l'auteur est un homme d'un très-haut rang, & dans une très-grande place. Notre emploi de journaliste, consiste à rendre seulement compte au public des ouvrages qui peuvent l'instruire & lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiscrets sur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux : mais s'il est vrai, ce que l'on commence

(*) On a cru que cet article a été envoyé aux journalistes par M. de *Voltaire*.

à dire, que c'est un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous soit permis de remercier le ciel d'avoir inspiré de tels sentimens à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaissons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens ; mais où sont les livres qui forment les rois ? Depuis le sage *Antonin*, il n'a paru rien de pareil sur la terre. On apprend ailleurs à régler ses mœurs, à vivre en homme sociable ; ici on apprend à régner.

Nous souhaitons que tous les souverains & tous les ministres lisent ce livre, parce que nous souhaitons le bonheur du genre-humain, si pourtant la lecture d'un bon livre peut servir à rendre meilleur, & si le poison des cours n'est pas plus fort que cette nourriture salutaire que nous conseillons.

L'avant-propos de l'auteur est écrit avec cette éloquence vraie que le cœur seul peut donner : en voici un exemple :

„ Combien n'est point déplorable la situation des
 „ peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du
 „ pouvoir souverain ; lorsque leurs biens sont en proie
 „ à l'avarice du prince, leur liberté à ses caprices,
 „ leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie,
 „ & leur vie à ses cruautés ! C'est-là le tableau tragique
 „ d'un Etat où régnerait un prince comme *Machiavel*
 „ prétend le former. „

Ne sent-on pas son cœur ému d'une tendresse respectueuse quand on lit ces paroles ; & ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentimens,

qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie ?

Ce qui nous a étonnés, c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques; le mot propre nous a paru si souvent employé, & si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en instruire, nous avons consulté l'éditeur lui-même, & nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'Essai de critique sur *Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet italien, intitulé *le Prince*: mais ce n'est pas une réfutation continuelle: ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celles de l'italien; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne & moderne; c'est un raisonnement fort & suivi, c'est par-tout la vertu la plus pure, par-tout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous a le plus frappés, c'est ce que nous avons trouvé au chapitre III.

„ Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins
 „ de révolutions, c'est que les principes de la saine
 „ morale commencent à être plus répandus; les
 „ hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont
 „ moins féroces; & peut-être est-ce une obligation
 „ qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe. „

Il semblerait à la première lecture, que c'est un homme de lettres qui a écrit ce passage, soit par un intérêt particulier, soit pour le goût que l'on sent toujours pour sa profession, & par ce désir naturel

de la rendre plus recommandable. Il est pourtant très-certain, & nous en sommes convaincus par le témoignage de nos yeux & par la confrontation la plus scrupuleuse, que ce n'est point un homme de lettres, un simple philosophe qui parle ainsi; c'est un homme né dans un rang où il est ordinaire de mépriser les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'Etat, d'ignorer même s'ils existent.

Quelle bonté, & quelle magnanimité dans tout le reste de l'ouvrage! comme la vertu qui y règne est indulgente! qu'elle est éloignée de cette superstition pédantesque qui s'effarouche de tout! qu'on sent bien que c'est un homme qui écrit, & non pas un pédagogue qui veut se mettre au-dessus de l'homme!

Plus d'un prince à la vérité a honoré les sciences par des écrits qui ont passé à la postérité. Les Césars de *Julien*, ce philosophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût sur la terre; mais ce n'est qu'une satire ingénieuse. Ses autres écrits seront estimés des savans, mais la vertu & l'éloquence qui y règnent sont employées à soutenir une cause que nous réprouvons. *Henri VIII* d'Angleterre écrivit contre *Luther*; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. *Jacques I* composa des ouvrages; mais ni son règne ni ses écrits n'ont eu l'approbation universelle. Si nous remontons jusqu'à *Jules César*, nous avons perdu sa tragédie d'Oedipe, & nous avons ses commentaires; ils sont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'estimés. Après tout, c'est l'ouvrage d'un usurpateur, & l'histoire des malheurs qu'il a causés, non moins que des belles actions qu'il a faites; mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons,

qui ne soit destinée à rendre les hommes meilleurs & plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Sethos*, a dit que si le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de *Télémaque*. Qu'il nous soit permis de dire qu'à cet égard l'*Anti-Machiavel* l'emporte peut-être beaucoup sur le *Télémaque* même; l'un est principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable & moral de *Télémaque* est un tissu d'aventures incroyables, & l'*Anti-Machiavel* est plein d'exemples réels, tirés de l'histoire. Le roman inspire une vertu presque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux, qu'on nomme héroïques. Il veut par exemple qu'on divise les citoyens en sept classes: il donne à chaque classe un vêtement distinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui est pourtant l'ame d'un grand Etat, & le principe du commerce. L'*Anti-Machiavel* inspire une vertu d'usage; ses principes sont applicables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le *Télémaque* est écrit dans cette prose poétique que personne ne doit imiter, & qui n'est convenable que dans cette suite de l'*Odyssée*, laquelle a l'air d'un poëme grec traduit en prose française.

Ici on voit un style uni, mais vigoureux & plein, un langage mâle fait pour les choses sérieuses que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré; la vérité y est sans art & sans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés.

» Les princes qui ont été hommes avant de devenir
 » rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, &
 » ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de

» la flaterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont
 » toujours été nourris d'encens comme les dieux, &
 » ils mourraient d'inanition s'ils manquaient de
 » louanges. »

Nous avons été surpris de trouver au commencement du chapitre XXV des pensées sur la liberté & la nécessité, qui supposent une connaissance aussi profonde de la métaphysique que de la morale. Nous craignons de nous laisser emporter ici au plaisir que nous a fait cette lecture; & qu'on ne pense pas que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait imposé; c'est sur quoi nous nous sommes examinés nous-mêmes avec scrupule. Nous sommes dans un pays libre, où on n'a rien à espérer ni à craindre de ceux du rang de l'illustre auteur qu'on soupçonne. Nous sommes inconnus, & nous nous flattons de l'être toujours; la seule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions subreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel*, ou *Anti-Machiavel*; l'une à Londres, chez *Meyer*, dans le Strand, & l'autre à la Haye, chez *J. Vanduren*; mais *M. de Voltaire* les défavoue. Elles sont informes, pleines de fautes grossières & d'interpolations. Il y a des endroits où l'on trouve des dix lignes entièrement oubliées, & d'autres où le sens est entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième; on traduit l'ouvrage en anglais & en italien; on ne saurait trop multiplier une instruction faite pour tous les temps & pour tous les hommes.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'homme ou des principes & des lois , de l'influence de l'ame sur le corps , & du corps sur l'ame ; en 3 volumes , par J. P. Marat , docteur en médecine. A Amsterdam , chez Marc-Michel Rey , 1775.

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils font , & de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste & difficile carrière , un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage & utile de nous montrer des vérités neuves sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de *Buffon* , *Haller* , *le Cat* , & tant d'autres. Il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme , pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; & quand on n'a rien de nouveau à dire , sinon que le siège de l'ame est dans les méninges , on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres & l'estime pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs , à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. *J. P. Marat* traite mal ses contemporains , il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. *Les auteurs les plus distingués* , dit-il dans son discours préliminaire , *Aristote* , *Socrate* , *Platon* ,
Diogène ,

Diogène, Epicure, disent bien chacun que l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet esprit une matière subtile & déliée. Ainsi, faute de bonnes observations, les philosophes furent arrêtés dès les premiers pas, & tout leur savoir se borna à distinguer l'homme du reste des animaux par sa configuration corporelle.

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à *Socrate*, puisque *Socrate* n'a jamais rien écrit; nous le ferons souvenir que *Platon* fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame, mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'*Aristote*, le précepteur d'*Alexandre*, savait fort bien distinguer son pupile de *Bucéphale*, & n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages, qu'il n'y eût d'autre différence entre *Alexandre* & son cheval, sinon qu'*Alexandre* avait deux bras & deux pieds, & son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir *M. Marat*, qu'*Epicure* ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de *Diogène*, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. Marat croit avoir découvert que le suc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances, le corps & l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie la matière & l'esprit. Ce suc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres, puisqu'il leur sert de passage,

comme les zoophytes , à ce qu'on prétend , font le passage du règne végétal au règne animal.

Mais comme personne n'a jamais vu , du moins jusqu'à présent, ce suc nerveux qui sert de médiateur à l'esprit & à la matière , nous prions l'auteur de nous le faire voir afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime ensuite : *J'entends ici les métaphysiciens s'écrier : Quoi donc ! l'ame est-elle si matérielle que la matière agisse sur elle ? Laissons ces hommes orgueilleusement ignorans , qui ne veulent admettre que ce que leur esprit borné peut comprendre , & fermer leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-dessus de leur capacité.*

Personne ne trouvera bon qu'on traite les Lockes , les Mallebranches , les Condillacs , d'hommes orgueilleusement ignorans. On pouvait établir le suc nerveux sans leur dire des injures ; elles ne font des raisons ni en physique ni en métaphysique.

Que font , dit-il , les argumens spécieux de le Cat , contre des preuves directes ? L'ame n'est pas matérielle & n'occupe aucun lieu à la manière des corps. Soit : mais s'ensuit-il de-là qu'elle n'ait aucun siège déterminé ?

Non , Monsieur , il ne s'ensuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'ensuit pas aussi qu'elle demeure dans les méninges qui sont tapissées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore son logis , que d'affirmer qu'elle est logée sous cette tapissérie : car enfin , comme les nerfs n'aboutissent pas à ces méninges , si elle résidait dans chacun de ces nerfs , elle y serait étendue & vous n'y trouveriez pas votre compte. Laissez faire à DIEU , croyez-moi ; lui seul a préparé son hôtellerie , & il ne vous a pas fait son maréchal des logis.

Vous avez beau dire que *la pensée fait vivre l'homme dans le passé, le présent, & l'avenir; l'élève au-dessus des objets sensibles, le transporte dans les champs immenses de l'imagination; étend pour ainsi dire à ses yeux les bornes de l'univers; lui découvre de nouveaux mondes; & le fait jouir du néant même.*

Nous vous félicitons de jouir du néant; c'est un grand empire, réglez-y; mais insultez un peu moins les gens qui font quelque chose.

Vous avez un grand chapitre, intitulé, *Réfutation d'un sophisme d'Helvétius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ses médecins. Vous dites : *Laiissons au sophiste Helvétius à vouloir déduire par des raisonnemens alambiqués, toutes les passions de la sensibilité physique; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire.... qu'importe à César l'estime publique? Est-il quelques délices attachées à la vertu & au savoir; refusées à la puissance? Pourquoi Alexandre, Auguste, Trajan, Charles-Quint, Christine, Frédéric III, non contents de la gloire des monarques & des héros, aspirent-ils encore à celle d'auteurs? pourquoi veulent-ils aussi ombrager leur front des lauriers du génie? C'est qu'ils sont avides d'honneur & délicats en estime.*

On vous dira, Monsieur, que de tous ces gens si délicats en estime dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me semble, aucun livre ni des *Alexandre*, ni des *Trajan*; & quant à *Frédéric le grand*, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide nerveux, selon vous, lui a persuadé qu'en remportant des victoires, il a dédaigné une estime qu'il n'avait pas méritée; il a voulu

une gloire fondée sur le mérite personnel , & il l'a cherchée dans la science ; les ames passionnées de la gloire aiment l'estime pour l'estime.

L'Europe vous dira , Monsieur , qu'il a mérité cette estime en hasardant son sang & ses méninges dans vingt batailles , & que s'il a mérité un autre degré d'estime en cultivant les belles-lettres & en les protégeant , vous ne devez pas pour cela outrager M. *Helvétius* qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Prusse n'ont rien de commun , ni avec un système de médecin , ni avec M. *Helvétius* , qui a soutenu l'axiome si ancien , rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.

Rien ne décrédite plus un système de physique que de s'écarter ainsi de son sujet. Il ne faut pas fortir à tout moment de sa maison pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. *Marat* ayant prouvé que l'homme a une ame & une volonté , intitule un chapitre : *Observations curieuses sur nos sensations & sur nos sentimens.*

Ces observations curieuses sont : „ Le spectacle „ d'une tempête de la mer en fureur , du ciel en „ feu , du mugissement des eaux , de celui des vents „ déchaînés , & du roulement du tonnerre. „ Il oppose à cette description neuve & bien placée , „ la vue „ (non moins neuve) d'une belle campagne que le „ soleil éclaire de ses derniers rayons à la fin d'une „ journée sereine , le doux chant des oiseaux amoureux , le murmure des ruisseaux coulant sur la „ pelouse , leur onde argentée , le parfum des fleurs , „ & les caresses légères des zéphirs , le tout portant „ l'ivresse dans l'ame. „

Après avoir approfondi ces idées philosophiques d'une tempête & d'un beau soir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'âme. *Quelle est donc l'âme forte, dit-il? ce n'est point ce bouillant Achille qui affronte tout danger; ce n'est point ce furieux Alexandre qui fait mollir sous son bras ses nombreux ennemis; ce n'est point cet austère Caton qui se perce le flanc, & qui se déchire les entrailles?*

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots : *Achille, le fer à la main, s'ouvrant un passage jusqu'à Hector, au travers des bataillons ennemis, & renversant comme un torrent impétueux tout ce qui s'oppose à son passage; voilà l'homme intrépide.*

Si monsieur le docteur en médecine se contredit ainsi dans ses consultations, il ne fera pas appelé souvent par ses confrères. Mais en parlant d'*Achille*, il devait se souvenir qu'il était invulnérable, & que par conséquent il n'avait pas un grand mérite à être si intrépide.

Et c'est par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit sur l'âme & l'âme sur eux ! C'est après avoir bien connu le tempérament d'*Achille* & d'*Alexandre*, qu'il décide que jamais un corps délicat & vigoureux ne logea une âme forte.

Il est bien difficile en effet qu'un corps soit délicat & vigoureux. Mais sans insister sur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible & du courage le plus grand; des malades fortir de leur lit pour se faire porter à l'ennemi sur les bras de leurs grenadiers. *M. Marat* semble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin , quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes , qui nous annonce la connaissance parfaite de l'homme , on est fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eut été plus sensé de s'en tenir à la description de l'homme , qu'on voit dans le second & le troisième tomes de l'Histoire naturelle. C'est -là qu'en effet on apprend à se connaître ; c'est -là , comme nous l'avons déjà dit , qu'on apprend à vivre & à mourir ; tout y est exposé avec vérité & avec sagesse , depuis la naissance jusqu'à la mort.

M. Marat a suivi des routes différentes. Il finit par dire *qu'il a découvert les causes , & qu'on peut les déterminer avec précision , en appliquant le calcul aux effets.* Il nous assure que *l'humeur morale , l'activité , l'indolence , l'ardeur , la froideur , l'impétuosité , la langueur , le courage , la timidité , la pusillanimité , l'audace , la franchise , la dissimulation , l'étourderie , la réserve , la tendresse ; le penchant à la volupté , à l'ivrognerie , à la gourmandise , à l'avarice , à la gloire , à l'ambition ; la docilité , l'opiniâtreté , la folie , la sagesse , la raison , l'imagination , le souvenir , la remémoration , la pénétration , la stupidité , la sagacité , la pesanteur , la délicatesse , la grossièreté , la légèreté , la profondeur , &c.* ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur , mais des manières d'exister de l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels ; comme les couleurs , le chaud , le froid , ne sont pas des attributs essentiels à la matière , mais des qualités dépendantes de la texture & du mouvement de ses particules.

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle , la régularité , le désordre

du cours des liqueurs, le ressort primitif & organique, l'atonie, la tension moyenne, la rigidité des fibres, la force & le volume des organes; *toutes causes secrètes*, dit-il, *de cette singulière harmonie que les philosophes ont observée entre les substances qui composent notre être, & dont aucun encore n'a pu rendre raison.*

Après s'être ainsi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'ame sur le corps & du corps sur l'ame*, il assure qu'elle a été jusqu'à lui un secret impénétrable.

Cette peroraison est suivie enfin d'une invocation. C'est une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, & surtout à celle des romans, soit en vers, soit en prose. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïse & d'Emile. *Prête-moi ta plume*, dit-il, *pour célébrer toutes ces merveilles. Prête-moi ce talent enchanteur de montrer la nature dans toute sa beauté. Prête-moi ces accens sublimes avec lesquels tu as enseigné à tous les princes qu'ils doivent épouser la fille du bourreau si elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuisier; & que l'honneur joint à la prudence, est d'affaffiner son ennemi au lieu de se battre avec lui comme un sot.*

Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé Héloïse & l'autre Emile, au lieu de citer *Boërhavé & Hippocrate*. Mais c'est ainsi qu'on écrit trop souvent de nos jours; on confond tous les genres & tous les styles; on affecte d'être empoulé dans une dissertation physique, & de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ses efforts pour surprendre ses lecteurs. On voit par-tout *Arlequin* qui fait la cabriole pour egayer le parterre.

*Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition.
A Bouillon, de l'imprimerie de la société typographique.*

AP R È S tant de futilités par souscription ou sans souscription , tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus , tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages & d'affiches d'un moment , qui annoncent la connaissance de la nature , la science du gouvernement , les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat , & les drames qu'on doit jouer aux marionnettes , à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement , s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas , & qui , n'ayant pu gouverner une servante , se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier & d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres , & les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas , puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains , on demanda à un homme de lettres , *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique ?* Il répondit , *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne diffimulons pas que *l'Esprit des Loix* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique*, parce que *Montesquieu* est venu le premier ; parce qu'il est plus plaisant ; parce que ses chapitres de six lignes, qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur ; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit ; parce qu'il est encore plus fatirique qu'il n'est législateur ; & qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* est un tableau du genre-humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimerez-vous mieux être né sous un *Constantin*, qui assassine toute sa famille, & son propre fils, & sa femme ; & qui prétend que DIEU lui a envoyé un *labarum* dans les nuées, avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome ? Aimerez-vous mieux vivre sous un *Julien*, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous ? Serez-vous mieux sous *Théodose*, qui vous invitera à la comédie, vous & tous les citoyens de votre ville, & qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places ? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlheri sous *Louis XI*, qu'après la bataille d'Hochstet sous *Louis XIV* ? L'Espagne qui n'est peuplée aujourd'hui que d'environ sept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions ? La France en a-t-elle eu trente-six millions ? En quel que grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de

la vie, plus d'arts, plus de connaissances? Leur raison était-elle plus cultivée sous la maison de *Bourbon*, que sous la maison de *Clotaire*? Quelles ont été les principales causes des malheurs épouvantables sous lesquels le genre-humain a presque toujours été écrasé? C'est-là le problème que l'auteur essaye de résoudre. Ce n'est point un feseur de systèmes qui veut éblouir; ce n'est point un charlatan qui veut débiter sa drogue; c'est un gentilhomme instruit, qui s'exprime avec candeur; c'est *Montagne* avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La vie & les opinions de Tristram Shandy; traduites de l'anglais de Stern, par M. Frénais; chez Ruault, à Paris. 1776.

ON a montré depuis quelques années tant de passion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de *Tristram Shandy*. Il est vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie & les opinions de *Tristram Shandy*; le héros qui vient de naître n'est pas encore baptisé. Tout l'ouvrage est en préliminaires & en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle dans le goût de *Scarron*. Le bas comique, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choses très-sérieuses.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé *Stern*. Il poussa la plaifanterie jusqu'à imprimer dans son roman un *sermon* qu'il avait prononcé *sur la conscience*; & ce qui est très-singulier, c'est que ce sermon est un des meilleurs dont l'éloquence anglaise

puisse se faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été surpris que cette traduction soit dédiée à un des plus graves & des plus laborieux ministres (*) qu'ait jamais eu la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux & le sage peuvent rire un moment; & d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble & rare. Elle est adressée à un ministre qui n'est plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe en 1765; & il paraît qu'alors on rendit une exacte justice à ce livre. Aussi l'auteur de la gazette littéraire était-il aussi instruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que se moquer du public pendant deux ans consécutifs, promettant toujours quelque chose, & ne tenant jamais rien.

Cette aventure, disait le journaliste français, ressemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il se mettrait dans une bouteille de deux pintes, sur le grand théâtre de Hay-Marquet, & qui emporta l'argent des spectateurs en laissant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Tristram Shandy.

Cet original qui attrapa ainsi toute la grande-Bretagne avec sa plume, comme le charlatan avec sa bouteille, avait pourtant de la philosophie dans la tête, & tout autant que de bouffonnerie.

(*) M. Turgot.

Il y a chez *Stern* des éclairs d'une raison supérieure, comme on en voit dans *Shakespeare*. Et où n'en trouve-t-on pas? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiser à son aise.

Il eût été à désirer que le prédicateur n'eût fait son comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne plus se laisser duper par la charlatanerie des romanciers, & qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des *Lockes* & des *Newtons*, pour les ouvrages les plus extravagans & les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de *Tristram Shandy*. Né pauvre & gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre & gagner de l'argent.

Ces fortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen *Swift* en avait composé plusieurs dans ce goût. On l'avait surnommé le *Rabelais* de l'Angleterre; mais il faut avouer qu'il était bien supérieur à *Rabelais*. Aussi gai & aussi plaisant que notre curé de Meudon, il écrivait dans sa langue avec beaucoup plus de pureté & de finesse que l'auteur de *Gargantua* dans la sienne; & nous avons des vers de lui d'une élégance & d'une naïveté digne d'*Horace*.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce style bouffon & hardi, dans lequel ont écrit *Stern*, *Swift*, & *Rabelais*, il paraît certain que les premiers qui s'étaient signalés dans cette dangereuse carrière, avaient été deux Allemands nés au quinzième siècle, *Reuchlin* & *Hutten*; ils publièrent les fameuses Lettres des gens obscurs, long-temps avant que *Rabelais* dédiât son *Pantagruel* & son *Gargantua* au cardinal *Odet de Châtillon*.

Ces lettres rapportées à l'article *François Rabelais*, dans les Questions sur l'Encyclopédie, (*) font écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par *Merlin Coccaïe*, pour se venger des dominicains; & elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorsque les fameuses querelles excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui disputer le prix de la plaifanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choses que *Rabelais* tourna depuis en ridicule; mais les railleries allemandes eurent un effet plus sérieux que la gaieté française; elles disposèrent les esprits à secouer le joug de Rome, & préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Eglise.

C'est ainsi qu'on a dit que la Satire *Ménippée*, composée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la ligue ridicules, & applanit le chemin du trône à notre adorable *Henri IV*.

Triftram Shandy ne fera point de révolution; mais on doit savoir gré au traducteur d'avoir supprimé des bouffonneries un peu grossières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il est peut-être plus difficile de traduire un *Gilles* qu'un orateur; le dîner de *Trimalcion*, que la nature des dieux de *Cicéron*; & *Salvator-Rose* que le *Tasse*.

Il y a eu même des morceaux considérables que le traducteur de *Stern* n'a pas osé rendre en français; comme la Formule d'excommunication usitée dans

(*) Ces lettres se trouvent dans cette édition, volume premier des *Mélanges littéraires*.

l'église de Rochester ; nos bienfaisances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de *Tristram Shandy* que celle de *Shakespeare*. Nous sommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus singuliers , mais non pas où ils réussissent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui , en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré , sert à éclaircir les antiquités des peuples , & surtout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher , prêtre ; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris , chez Berton , libraire &c.

ON ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. *Guérin du Rocher* ; personne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Africain* jusqu'à *Bochart* & à *Kennicot* , pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage , nous commencerions par le prier de réformer son titre , parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet , excepté les fables morales qui sont des leçons allégoriques , telles que celles de *Pilpay* & de *Lokman* , si connu dans notre Europe sous le nom d'*Esopé*.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse, quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps & en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète *Joël*, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, & d'avoir fait esclaves plusieurs enfans de Juda, qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. *Guérin du Rocher* suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la Genèse dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, & faire connaître *Moïse* & ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïse*; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de *Moïse* leur *Bacchus*; de *Loth* leur *Orphée*; d'*Edith*, femme de *Loth*, leur *Eurydice*; qu'il y avait un roi nommé *Nanaeus*, qui pourrait bien être *Noé*; qu'il y a surtout grande apparence que *Sésostris* n'est autre chose que le *Joseph* des Hébreux. Mais M. *Guérin* ayant prouvé que *Joseph* a pu être *Sésostris*, prouve ensuite que *Sésostris* a pu être *Jacob*; & qu'ainsi il est très-possible que les Juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte *Huet*, évêque d'Avranches, dans sa *Démonstration évangélique*, écrite en latin, & enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de *Louis XIV.*

Huet fait voir dans son chapitre IV, que *Moïse* était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences & de tous les rites; qu'il est le même qu'*Orphée* & qu'*Amphion*; que c'est lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape*.

Cette démonstration du prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon sens. Nous espérons que celle de M. *Guérin du Rocher* réussira davantage, quoiqu'il ne soit que simple prêtre.

Il ne se contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'est une grande générosité envers le public. M. *Guérin* devrait bien se contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* & *Loth* sont la même chose, & de nous l'avoir prouvé; en observant qu'*Orphée* était suivi par les animaux, & que *Loth*, ayant des troupeaux, était suivi par les animaux aussi; que de plus, le nom grec d'*Orphée* est en arabe le même que celui de *Loth*; car le mot *araf*, selon la bibliothèque orientale, signifie les limbes entre le paradis & l'enfer: donc *Loth* & *Orphée* sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion; c'est *puissamment raisonner*.

Toutes les pages du livre de M. *Guérin* sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent se former *l'esprit & le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant auteur démontre que le phénix des Egyptiens, qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le patriarche *Joseph* qui fait les obsèques de son père le patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons aussi le savant auteur

à

à daigner traiter avec plus d'indulgence & de politesse, ceux qui avant que son livre parût ont été d'un avis différent du sien, sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. *Guérin du Rocher*, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement : il les appelle *ignorans & sacrilèges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cause, sans le savoir, la perte d'une brebis égarée, qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. *Guérin*, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que fera-ce quand nous aurons les douze tomes ? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, & ce chaos de chimères peuvent venger l'histoire sainte. M. *Guérin du Rocher* suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Eglise, & que c'est à lui à venger l'Eglise. C'est ainsi que *Saint-Sorlin des Marais* se disait envoyé de DIEU, pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. *Guérin du Rocher* ? qui attaque de nos jours l'Eglise, & qui se plaint d'elle ? Sommes-nous dans le temps où le jésuite *le Tellier* remplissait les prisons du royaume, des partisans de la grâce efficace ? Sommes-nous dans ce siècle déplorable, où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, & faisaient de l'autel un bureau de banque ; où l'on s'égorgeait d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens ; & où l'on affaînait en Amérique jusqu'à

douze millions d'hommes innocens, pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi , altre cure*. Nous avons un chef souverain, digne à la fois d'être souverain & pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfaisance & de tolérance, tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant *Guérin du Rocher*, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave dom *Quichotte* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de dom *Quichotte*.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui & à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût, des passages de *Bochart*, de *Calmet*, de *Huet*, & de cent anciens auteurs pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que *Prothée* pourrait bien être le patriarche *Joseph*, tout aussi-bien que *Sésostris* & le phénix ? *O quantum est in rebus inane !*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc & pair, maréchal de France, ministre d'Etat ; 6 volumes in-12 : chez Moutard, imprimeur de la reine &c.

CE livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé *Millot*, avantageusement connu par sa manière philosophique & prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les commentaires de *César* & la vie d'*Alexandre* ne contiennent

qu'un volume ; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de *Louis XIV* , de *Louis XV* , du roi d'Espagne *Philippe V* , de la reine sa femme , du duc d'*Orléans* régent de France , de madame de *Maintenon* , de la princesse des *Urfins* , de plus de vingt généraux d'armée & d'autant de ministres , non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables , mais tous les hommes d'Etat , & les esprits sérieux qui veulent s'instruire , souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits , uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes , ne font aucune attention à ces recueils historiques , à moins qu'ils ne soient écrits avec le style & le génie de *Tacite*. *Mallebranche* disait qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi ; ils s'intéressent aux événemens de leur siècle , & à ceux qui ont illustré , ou servi , ou affligé , leur patrie dans le siècle passé ; & quand c'est un ministre d'Etat , un guerrier , qui raconte , l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la postérité , ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit *Anne-Fules de Noailles* , père d'*Adrien* , maréchal de France comme lui & comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à *Louis XIV* , dont les rigueurs poursuivaient les protestans de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les temples & de révoquer le fameux édit de Nantes , déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du

royaume ; édit plus célèbre encore par le nom de cet *Henri IV* qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainsi que par la sienne. Les papes avaient appelé ce grand homme , aïeul de *Louis* , *génération bâtarde & détestable de Bourbon* ; & *Louis XIV* , qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris , en 1680 , s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ses prédécesseurs , dans le temps même que le pape *Innocent XI* se déclarait son ennemi.

Cette contradiction apparente était , dit-on , le fruit des sollicitations du jésuite *la Chaise* , confesseur du roi , de quelques évêques , & surtout du chancelier *le Tellier* , & de *Louvois* son fils , ennemi de *Colbert*. Il faut savoir que *Colbert* croyait les réformés aussi nécessaires à l'Etat , sous *Louis XIV* , par leur industrie , qu'ils l'avaient été à *Henri IV* par leur courage. *Louvois* ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à *Constantin* & à *Théodose* , en abolissant la religion prétendue réformée ; on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot , & que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut , parce qu'il avait pendant quarante ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestans , qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires* , n'étaient plus les calvinistes de Jarnac , de Montcontour , & de Saint-Denis ; qu'ils étaient sujets soumis , bons soldats dans les armées , utiles dans la paix par le commerce & par les manufactures , & qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie & de l'argent. Pour comble de séduction , la marquise de *Maintenon* , sa nouvelle maîtresse ,

dont il fit bientôt sa femme , autrefois protestante elle-même , & devenue aussi dévote qu'ambitieuse , se joignit au jésuite *la Chaise*.

Ce fut dans ces circonstances que *Jules de Noailles* fut choisi par le roi pour commander en Languedoc ; & d'*Aguesseau* , père du chancelier , nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes & humains ; mais il fallait obéir à *Louvois*. La populace de ce pays est vive , impétueuse , ardente , superstitieusement attachée à sa croyance ; & cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau. C'est au fond parmi les catholiques & les réformés le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance & la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigoths. *Louvois* ne savait que commander : il envoya des soldats & des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un pasteur , nommé *Audoyer* , à être pendu , & un autre nommé *Homel* à être roué , en 1683. Ces exécutions firent des profélytes & des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par *Pélisson* , transfuge catholique , pour acheter des consciences , n'achetèrent que des gueux & des hypocrites qui allèrent à la messe pour son argent , & qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays , avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche , avec enthousiasme , à Paris & à Versailles pour *Louis XIV* , pendant quarante années , soit dans les prologues

d'opéra , foit dans les épilogues des sermons , foit dans le mercure. On ne fait que trop qu'il réfulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi & une partie de fon peuple , & que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes , dont dix mille moururent par la corde , par la roue , ou par le feu , fous l'adminiftration de l'intendant *Lamoignon-Baville* , fucceffeur de d'*Agueffeau*. Ce magiftrat , d'ailleurs , était très-éclairé & plein de grands talens ; mais entièrement différent d'un autre *Lamoignon* , qui vient de montrer dans nos jours une vertu auffi humaine & une philofophie auffi vraie , que le *Lamoignon-Baville* fit voir de dévouement à *Louis XIV* , & d'inflexibilité dans l'exercice de fon emploi.

Le rédacteur des mémoires d'*Adrien de Noailles* , n'eft entré dans aucun détail de ces temps affreux , dont il ne décrit que les commencemens avec une fage retenue. *Jules de Noailles* , après avoir commandé cinq ans en Languedoc , eft envoyé fur les frontières de la Catalogne contre les Efpagnols , avec qui *Louis XIV* fut prefque toujours en guerre , ainfi que tous fes prédéceffeurs , depuis *Louis XII* jufqu'au temps où , d'ennemi de cette nation , il en devint le protecteur par l'avénement de fon fils le duc d'*Anjou* au trône d'Efpagne. Le roi déclara maréchaux de France , en 1692 , *Boufflers* , *Catinat* , & *Jules de Noailles*. Le rédacteur nous inftruit des fervices de *Jules*.

Adrien fon fils époufe en 1697 mademoifelle d'*Aubigné* , nièce de madame de *Maintenon* : le roi lui donne pour préfent de noces 800,000 livres , & la furvivance du gouvernement de Rouffillon , qu'avait

le maréchal son père. Ce ne sont pas jusqu'ici des événemens qui intéressent le public , & qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais *Charles II* roi d'Espagne , meurt après avoir déclaré héritier de tous ses Etats le petit-fils de son ennemi ; & l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts ; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires ; il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils ; & il remarque parmi les conseils que *Louis XIV* donnait à *Philippe V* , celui-ci , qui semble avoir , dit-il , besoin d'explication : *N'ayez jamais d'attachement pour personne*. Il semble que *Louis* alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis , & qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune *Philippe V* ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait désiré que le rédacteur eût imité le cardinal de *Retz* , qui commence ses mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène , qui peint leur caractère , & nous apprend quels sont leurs talens , leurs dignités , & leurs places. Sans ce préalable , le lecteur est souvent dérouté ; quand l'écrivain suppose qu'on connaît tous ceux dont il parle , il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid lorsque *Philippe V* parut : & qui étaient les principaux intrigans ? le grand inquisiteur *Mendoza* , dévoué à la maison d'Autriche ; le cardinal *Portocarrero* , auteur du testament du feu roi , mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français ; un capucin ,

confesseur de la veuve du roi *Charles II*, & qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place que pour inspirer à cette reine la haine contre *Louis XIV*, & le mépris pour *Philippe V*; un dominicain, ancien confesseur de *Charles*, qui employait le reste de son crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux seigneurs & aux femmes dont il dirigeait la conscience depuis la mort de *Charles*. Il fallut que *Louis XIV*, gouvernant de Versailles son petit-fils à Madrid, fit exiler & le grand-inquisiteur, & le capucin, & le dominicain. Il fallut encore qu'il interposât son autorité pour faire chasser je ne sais quel jésuite allemand, nommé *Kressa*, qui, à la vérité, ne confessait que des femmes de chambre de la reine douairière; mais qui savait par elles tous les secrets de sa maison, & qui par ce manège, plus commun en Espagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'espion & le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Eglise. Ainsi *Louis XIV*, subjugué & trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites & d'autres confesseurs en Espagne, tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble & la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs, d'abord par le duc d'*Harcourt*, & ensuite par le comte de *Marsin*; il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, & plus pauvre que celui de Paris: ce fut *Orry*, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous *Louis XV*.

Victor-Amédée, le duc de Savoie, le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait en

1697 marié l'une de ses filles au duc de *Bourgogne*, à l'aîné des petits-fils de *Louis XIV*, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi *Philippe*. *Louis* conclut ce nouveau mariage, & crut s'attacher *Victor-Amédée* par un double lien : la guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire & la France. L'empereur *Léopold* faisait déjà défilér des troupes dans le Milanais ; *Louis* y avait une armée jointe à celle de Savoie. On fait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne, que *Louis XIV* avait forgé dans Versailles le testament de *Charles II*, & avait substitué par la fraude la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande, & le Portugal ; & il négociait déjà secrètement avec le père de la duchesse de *Bourgogne* & de la future reine d'Espagne. On voit par-là que *Victor-Amédée* se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de Savoie, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrètement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, & qu'il faisait partir sa seconde fille pour épouser *Philippe V* : sa défection bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années : il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique & l'inconstance d'un souverain & d'un père : mais il ne fait point une histoire ; il rend compte des mémoires

qu'on lui a confiés à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps ; & il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur & d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France & d'Espagne. *Louis* insista sur une dame française & sur un confesseur français, mais jésuite ; ces deux points furent les plus importants, & divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des *Ursins*, de la maison de la *Trémouille*, veuve d'un seigneur romain, fut camarera major ; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite *Daubenton*, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe, pour être le confesseur de la reine : tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le désir de s'instruire, que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'Etat, ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme & sur le quiétisme qui tourmentaient alors *Louis XIV.* Ce même monarque, qui avait résisté au pape *Innocent XI* avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambrai, *Fénelon*, pour avoir soutenu que DIEU méritait d'être aimé sans intérêt, & de l'oratorien *Quesnel*, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir : il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre ; il voulait que le jésuite *Daubenton* lui en

fit un devoir. Il pensait réellement que DIEU le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes , jansénistes , calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois & des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince *Eugène* bat le maréchal de *Villeroi* à Chiari, tandis que les batailles d'Hochstet, de Turin, de Ramillies, font couler le sang & les larmes dans toutes les familles de France, & que l'État est dans une désolation aussi affreuse que sous *Philippe de Valois*, *Jean*, & *Charles VI*. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des *Ursins*, & d'un gentilhomme de la manche, nommé *Lowville*; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragoffe & d'Almanza : ces minuties royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture. On est bien aise de voir les confidences que la princesse des *Ursins* fait à la maréchale, mère d'*Adrien de Noailles* : *Dites, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre & le pot de chambre &c. &c.* pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces mémoires, ne sauront pas encore tout. La princesse des *Ursins* n'y appelle pas les choses par leur nom : la robe de chambre de *Philippe V* était un vieux manteau

court , qui avait servi à *Charles II* ; l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son chevet ; la lampe était enfermée dans une lanterne sourde ; les pantoufles étaient des souliers sans oreilles ; c'était l'ancienne étiquette religieusement observée : on remporta une victoire en la changeant. L'affaire , de donner à la reine un confesseur & un cuisinier français , fut encore plus longue & plus sérieuse. Plusieurs membres du conseil , qu'on nomme le despacho , voulaient un cuisinier & un confesseur savoyard. La faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi : on l'avait fait venir de Paris ; les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque ; mais on craignait que le barbier français ne mit dans les fiennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier ; & un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers , on craignait ceux d'Italie , parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince *Eugène* proposait d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie , aussi ridicule que honteuse , ne laissa pas d'être examinée sérieusement : elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore , qu'on répandit depuis contre le duc d'Orléans , régent de France , vers le temps de la mort de *Louis XIV*.

Quant aux confessions de la reine , qui n'avait que quatorze ans , elle fut assez adroite à cet âge , ou assez bien conseillée par la princesse des *Ursins* , pour assurer le jésuite *Daubenton* qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur

qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour; il y revint; il y reconfessa *Philippe V*. Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière, il l'aurait peut-être publié: voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia son dessein à *Daubenton*. Ce prêtre vit bien qu'il serait forcé d'abdiquer aussi, & de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'*Orléans*, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de *Montpensier*, sa fille, avec le prince des Asturies, & celui de *Louis XV* avec l'infante, âgée de cinq ans. *Daubenton* crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner *Philippe* de sa résolution, & que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France: le régent ne les pardonna pas; il envoya la lettre du confesseur au roi, qui n'y fut autre chose que de la montrer au jésuite, sans lui dire un seul mot: le jésuite tomba à la renverse; une apoplexie le saisit au sortir de la chambre, & il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans l'*Histoire civile* de *Bellando*, imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'*Adrien*, maréchal duc de *Noailles*. Voici quelle idée on y donne de *Philippe V*: c'est *Louville*, son gentilhomme, son favori, l'homme de confiance du ministre *Colbert de Torci*, qui lui parle

ainfi de fon roi. *Il eft faible , timide , irréfolu , n'a jamais de volonté , peu de fentiment. Le reffort qui détermine les hommes n'eft pas en lui ; Dieu lui a donné un efprit fubalterne.*

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'*Etrées*, ambaffadeur à Madrid à la place de *Marfin*, devient l'ennemi déclaré de la princesse des *Urfins*, qui gouverne la jeune reine , & la reine gouverne le roi fon mari. *Louis XIV* prend parti contre la princesse , & enfin la fait renvoyer. La reine pleure ; elle eft inconfolable. Il y avoit entre elle & cette princesse une amitié fondée fur ce befoin d'une confiance réciproque , qui rend fi fouvent les femmes néceffaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout ; & on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaifante apoftille que mit madame des *Urfins* à une lettre interceptée , qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre , d'avoir époufé fécrètement un français attaché à elle , nommé d'*Aubigni*. Elle écrivit en marge : *Pour époufé , non.*

Ces tracafferies ne finirent que par fon exil ; elles recommencèrent à fon rappel.

Les jalousies toujours renaiffantes entre les courtifans français de *Philippe*, & les courtifans espagnols ; les cabales du confefleur & celles des autres moines ; ne finiffent point. Ce font des matériaux pour un *Suétone*. Les affaires politiques & militaires en ferviraient à *Tite-Live*. C'eft-là malheureusement que les mémoires du maréchal *Adrien* duc de *Noailles*, manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire eft interrompu depuis l'année 1711 , jufqu'à la mort de

Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque , sur celle de sa famille & de toute sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique, regardé comme un bon prince, & le duc de *Vendôme*, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de *Henri IV.* Ces morts sont bientôt suivies de celles de son petit-fils, le duc de *Bourgogne*, l'espérance de l'Etat ; & il perd dans la même semaine la duchesse de *Bourgogne*, & le duc de *Bretagne*, frère aîné de *Louis XV*, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps, & sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils, frère du duc de *Bourgogne* & du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin, *Louis XIV* fuit toute sa famille ; il meurt entre les bras de madame de *Maintenon* & du jésuite *le Tellier*. Il meurt avec une piété sincère, mais trompé. Il laisse l'Eglise gallicane en combustion, désolée par *le Tellier* ; toute la nation languissant dans la misère, & consternée de dix ans de défaites & de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cents millions, ce qui fait quatre milliards & environ cinq cents mille livres de notre monnaie courante ; c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de *Fourbonais*, cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite *le Tellier* avait fait

renfermer à la bastille , à Vincennes , à Pierre-en-Scize , à Saumur , à Loche , sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces défâtres avaient commencé à la mort de *Colbert* , qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre , les querelles de religion , l'incapacité des ministres , les persécutions des confesseurs du roi , les déprédations des traitans , firent enfin de la France si florissante , un objet de pitié.

Les recueils d'*Adrien de Noailles* donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on fera plus éclairé par les vrais mémoires d'*Hector de Villars* , qu'on pourra joindre avec ceux d'*Adrien de Noailles*.

Après la mort de *Louis XIV* , le duc *Adrien de Noailles* joua un grand rôle. Le duc d'*Orléans* , déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume , changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi , selon l'usage des propriétaires , qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de *Louis XIV* , on substitua des conseils , d'abord applaudis par la nation , mais dont on se dégoûta bientôt , & que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils , & toute cette forme d'administration avaient été arrangés par le marquis de *Canillac* , le président de *Maisons* , & le marquis d'*Effiat*. *Maisons* devait être garde des sceaux.

sceaux. *Longepierre*, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du maréchal de *Villars*, & dans ceux du duc de *Luyne*. *Adrien de Noailles* fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de *Villeroi*, qui ne se mêlait de rien. *Noailles*, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations & dans les armées, était tout neuf dans l'administration des finances; mais son esprit semblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout, & de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France & d'Espagne; la longue & funeste maladie de *Philippe V*, qui affaiblit les organes de sa tête; son mariage avec une héritière du duché de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des *Urfins*, accourue au-devant d'elle pour la servir; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France; les diverses factions qui partagèrent la France; factions qui consistaient plutôt en parties de plaisirs & en discours, qu'en projets politiques, & qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la duchesse de *Berri*, fille du régent, fut près d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Périgord, nommé le comte de *Riom*, à l'exemple de *Mademoiselle*, cousine germaine de *Louis XIV*, qui épousa en effet le comte de *Laurun*, & à l'exemple de tant d'autres mariages dans les

siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles & absurdes répandues alors par toutes les bouches & dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'Etat, & de la disette absolue d'argent.

On fait assez que dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitans, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de *Richelieu* eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de *Fouquet*. Le duc de *Noailles* la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de *Fourbonais*, & dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai & de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi, à lui donner environ deux cents vingt millions, appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cents vingt millions, il n'entra que très-peu de chose dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans & des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus; mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veut s'instruire à fond du chaos & de la déprédation des finances , il faut lire ce qui a été écrit par les frères *Pâris* & par leurs adverfaires fur le fyftème de *Lafs*. Ce fut une maladie épidémique, qui , après avoir attaqué la France pendant deux ans , & l'avoir fait presque périr , alla ravager pendant fix mois la Hollande & l'Angleterre. Les fyftèmes des calculateurs fur l'origine du monde , fur les montagnes formées par les mers , fur la terre formée par les comètes , ne font que des folies de philofophe ; mais le fyftème de *Lafs* fut une drogue de charlatan , qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulfions de cette peste univerfelle , arriva la peste réelle de Marfeille , dont à peine on parla , quoique elle eût enlevé plus de foixante mille citoyens ; arriva de plus une guerre entre le régent & le roi d'Espagne , dont on parla moins encore. Tous ces événemens font déposés dans la multitude immense d'hiftoires générales & particulières qui furchargent l'Europe , & furtout la France.

Parmi les viciffitudes des cours , ce n'en eft pas une médiocre de voir le duc de *Noailles* , au bout de deux ans d'adminiftration , exilé par les intrigues d'un abbé *Dubois* , que lui & le marquis de *Canillac* n'appelaient jamais que *l'abbé Friponau* , autrefois fous-précepteur , par hafard , du duc d'Orléans , l'ayant fervi depuis dans fes plaifirs , & que nous avons vu enfin cardinal , occuper à Cambrai la place de *Fénélon* , celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans le miniftère , & mourir comme *Rabelais*. Le duc de *Noailles* s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé *Dubois* à Brive-la-Gaillarde , où fon père avait été apothicaire

& chirurgien ; & l'abbé envoya le duc de *Noailles* à Brive-la-Gaillarde.

Une viciffitude plus grande qui servirait à instruire les hommes, fi quelque chose les pouvait instruire , fut l'élévation du cardinal de *Fleuri* , & la chute du prince de *Condé* , *M. le Duc* , premier ministre après la mort fubite du duc d'*Orléans*.

Puis vient la guerre heureufe de 1733 , où *Adrien de Noailles* devenu maréchal de France fe diftingua ; puis la guerre injufte qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur *Charles VI* , malgré la foi des traités & les promeffes les plus facrées ; enfin la guerre malheureufe de 1756 qui fait perdre au roi *Louis XV* tout ce qu'il poffédait dans le continent des grandes Indes , & dans celui de l'Amérique , & qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreufe où il avait été réduit à la mort de *Louis XIV* ; pauvreté qui a été fuivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole , dans Paris, ville agrandie & embellie au milieu des difgraces publiques. C'est une contradiction frappante, mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat, il y a toujours un grand nombre d'hommes , foit feigneurs, foit parvenus , qui s'étant enrichis par les mifères du peuple , viennent étaler leur fafte, tandis que les opprimés fe cachent.

Adrien , maréchal, duc & pair , de France, mourut retiré à Paris loin de ce fafte turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'est par-là que tout finit, & c'est une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour fe retirer du monde , quand le monde fe retire d'eux.

*Sur une nouvelle épître de Boileau à M. de Voltaire :
lettre anonyme adressée aux auteurs du journal
encyclopédique.*

MESSIEURS,

J'AI lu depuis peu , une épître adressée à M. de Voltaire , sous le nom de Boileau. Boileau est mort ; & quand nous ne le saurions pas , cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général , il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom , ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne fache point que depuis feu Cotin , qui en a donné l'exemple , le nom de Despréaux ait été aussi étrangement profitué ; il semblerait du moins , qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poésie , devrait avoir lu *l'art poétique*. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de Boileau , ou n'a jamais lu ses préceptes , ou les a parfaitement oubliés.

*Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.*

Voilà comme parlait le véritable Boileau ; voici comme écrit son pseudonyme. Je vais vous citer d'abord de sa prose , & ensuite de ses vers.

» L'ombre de Boileau , dit-il dans un avertisse-
» ment fort aigre , ayant porté ses regards parmi nous ,
» n'y a vu , d'un côté , que la foule de ses détracteurs ,
» aussi nombreux que la foule des fots ; de l'autre , le

» petit nombre éclairé de ses admirateurs *pusillanimes*
 » & *sans courage*. » Vous demanderez pourquoi l'auteur
 traite si mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des
 admirateurs de *Boileau*? Je n'en fais rien, non plus que
 vous; mais je crois savoir, comme vous, que si ce sont
 les détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots*, ils ne
 le sont pas autant que *la foule des sots*; & que si c'est la
 foule des détracteurs qui égale celle des sots, elle est
 justement *aussi nombreuse*, mais non pas *aussi nombreux*.

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un astre brillant s'élevait *dans notre âge*,
 En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge, est certainement une cheville dont
 maître *Adam* n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas
 dire la même chose que *dans notre temps*, & *dans notre*
temps ferait encore une expression impropre, lorsque
Boileau parle à M. de *Voltaire*; car le temps de l'un
 n'est point celui de l'autre. *Un astre brillant* ne se lève
 point *dans un âge*. Et pour ce qui est de dire, *dès qu'un*
astre brillant se levait, il *obtint*, au lieu de *il obtenait*,
 j'ai quelque idée que, lorsque je faisais mes humanités
 au collège du Pleffis, si je fusse tombé dans ce solé-
 cisme, le bon M. *Jacquin*, qui aime qu'on parle
 français, m'aurait fait donner une fêrule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges
 expressions : *Sous couleur d'illustrer* *Corneille* & sa
 mémoire; *sous couleur* est bien barbare, & je ne crois
 pas que personne fache de quelle couleur est la *couleur*
d'illustrer. Celle-là n'est point sortie du prisme newto-
 nien; & si l'auteur eût eu, comme M. *Guillaume*, la
 sagesse de consulter son teinturier, il n'aurait pas

inventé à lui tout seul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illustrera pas, ou du moins pas plus que l'hémistiche suivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en prose très-familière, un *loueur de carrosses*, & c'est le seul sens dans lequel le mot *loueur* soit français; mais il n'est jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne casse.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux*; mais on ne dit pas, & l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque est sans génie, est sûr de ton suffrage;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts; mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22 : le faux *Boileau* dit; *c'est de toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de se faire un art, d'avoir chacun son genre*;

D'imaginer sans cesse une sottise rare,
Et pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, & la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière; mais le vers n'y aurait pas été, & l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de *Boileau*, on pouvait se

mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai *Boileau* avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains , & de poursuivre les *Cléments* de son siècle. (a)

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

*Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre ,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre.* (b)

Croit-on qu'avec une si juste sévérité , pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme , dont la figure favorite est l'amphibologie ; témoin cet hémistiche ,

Quoique jeune , inconnu ,

qui peut également signifier, *quoique jeune & inconnu*, ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse , parce que *quoique jeune il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement, par des satires mordantes contre quelques poètes qui écrivent mieux que lui, & des imputations graves contre tous les philosophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux baflement envieux ,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

(a) Voyez les *Observations critiques* de M. *Clément*, dans lesquelles on trouve, page 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : « Le philosophe aime avec une tendre humanité le *Lapon* & l'*Orang-Outang* qu'il ne verra jamais ; afin de regarder comme étranger son compatriote qu'il voit tous les jours ; » & beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient *συννοφαντῖα*.

(b) Art poët.

L'auteur veut-il dire que ses rivaux *étaient bassément envieux* ? veut-il dire qu'il ne fut jamais *bassément envieux de ses rivaux* ? veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ses rivaux au mérite* ? veut-il dire qu'il ne *ferma pas ses yeux au mérite de ses rivaux* ? veut-il dire..... car on pourrait encore trouver trois ou quatre sens à cette phrase. Si c'est-là de la richesse, elle est d'une espèce rare, & ce n'est du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre passage où vous trouverez à la fois amphibologie & solécisme.

D'outrager le bon sens, les mœurs, & la décence,
Des talens dont toi-même en secret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs & la décence des talens* ? le sens ferait absurde. Est-ce *d'outrager des talens* ? mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, & l'article *des* dans le second ? Il fallait *les talens*, pour que la phrase fût française ; & en ôtant le solécisme, l'auteur aurait supprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. *Despréaux* difait :

*Les stances avec grâce apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.*

Son secrétaire actuel écrit :

Car ton esprit sans frein dans ses jeux médifans ,
Ne fait point se borner aux traits fiers & plaisans
D'un bon mot qui nous pique, &c.

L'art poétique veut

*Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots ,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.*

Le prétendu *Boileau* fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage , armé d'une savante audace.

.
 Dans ce nombre effrayant d'auteurs , dont les écrits
 Menacent , chaque jour , de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers , remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits* , de mauvais écrits , de vers ridicules & de prose impertinente ; mais qu'on ne saurait dire qu'il en foit *noyé* , *ni menacé d'être noyé*. Cet écrivain n'a pas médité , comme il le devait , le livre de l'abbé *Girard*. L'autre *Boileau* aurait montré à l'abbé *Girard* à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles.
 Il exige

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Mais l'ufurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux , par une sage loi,
 A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux *Boileau* sentait qu'

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous prescrit

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Il se ferait reproché ces vers de son imitateur :

Amoureux de la gloire & de la vérité ,
 Mon esprit ne put voir , sans être révolté , &c.

La forte de connoissance de *gloire* & de *voir* lui
aurait déplu ; mais quant à ceux-ci ,

Hé bien donc *raisonnons* ; car toujours *badiner* ,
Turlupiner , railler , sans jamais *raisonner* ;

il s'en ferait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante
verification.

Ma muse se moquant ,
Parfemait ses écrits ,
Du sel le plus piquant ,
Pour vaincre des esprits.

.....

Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant ,
D'être défabufés ,
Au naïf enjoûment.

.....

Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire ,
La licence à penser ,
L'audace de tout dire ,
L'art de tout effleurer ,

.....

Le clinquant merveilleux ,
Pour éblouir les fots ,
Et le fatras pompeux ,
Monté sur les grands mots ,

.....

Voltaire, c'est ainsi
Que tes beautés fragiles ,

De ton fiècle ébloui
Charment les yeux débiles.

.
Ne se trouve en lambeaux,
Par-tout dans tes ouvrages ;
Et que tous ces oifeaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne foit des fpeçtateurs
Siffé , moqué , raillé.

Qu'est-ce que tout cela ? De méchans vers de fix syllabes en rimes croifées , ou de méchans vers alexandrins à rimes plates ? Ni l'un ni l'autre ; c'est de la profe plate & monotone , & qu'on ofe appeler vers & donner à *Boileau*. Et-c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents , & à laquelle on a dû travailler plus de deux ans , puisqu'elle répond à une autre , qui depuis plus de deux ans est publique ; c'est avec ce degré de talent , d'étude , de lumière , & de goût , qu'on s'érige en *Aristarque* de tous les poètes & de tous les philosophes vivans , & qu'on insulte nommément MM. de *Voltaire* , d'*Alembert* , *Diderot* , *Marmontel* , *Saurin* , *Thomas* , de *S^t Lambert* , du *Belloi* , *Delille* , de *la Harpe* , & plus qu'eux tous encore , *Boileau* , fous le nom duquel on met tant de sottises. Ah ! vanité , vanité , que tu ferais laide , si tu n'étais pas ridicule !

J'ai l'honneur d'être , &c.

Sur une satire en vers de M. Clément , intitulée :
Mon dernier mot.

Nous crûmes , en lisant les premiers vers de cet ouvrage , reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de Rullière , dans son épître *sur la dispute* , l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle ; mais l'auteur de *mon dernier mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France , à commencer par M. de Rullière lui-même ; & il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter *Boileau* dans le reste de sa satire ; mais il nous semble que pour imiter *Boileau* , il faut parler purement sa langue , donner à la fois de bonnes instructions & de bonnes plaifanteries , surtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la satire de M. Clément.

De Boileau , diront-ils , misérable copiste ,
 D'un pas timide il suit son modèle à la piste ;
 Si l'un n'eût point raillé ni Pradon ni Perrin ,
 L'autre n'eût point sifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *points* sont des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme , c'est la plate imitation de ces vers plein de sel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin ,
 Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'est l'insolence d'insulter par leur nom deux académiciens d'un mérite distingué. Il s'est imaginé que *Boileau* ayant réussi, quoiqu'il eût insulté *Quinault* très-mal-à-propos, lui, *Clément*, réussirait de même en nommant & en dénigrant, à tort & à travers, tous les bons écrivains du siècle. Il devait sentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte & peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démasquer la sottise !

Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux.

Voilà certainement une grossièreté qu'on ne peut excuser : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne fache que le caractère de M. d'*Alembert*, dans ses mœurs & dans ses écrits, est précisément le contraire de l'affectation & du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de *Condorcet* ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il soit, est un impertinent : c'est une injure punissable qu'on n'oserait dire en face, & pour laquelle un gentilhomme ferait condamné à quelques années de prison. A plus forte raison une injure si grossière, si vague, si sottise, mais si insultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. *Dorat*, est un délit très-punissable.

Dorat dont vous prônez le jargon en tout lieu,

Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?

Et par vos bons avis, pensez-vous que Delille

Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?

Voilà des sottises un peu moins atroces & qui sentent moins l'homme de la lie du peuple; mais il n'y a dans ces vers ni esprit, ni finesse, ni grâce, ni imagination; & ils sont encore infectés d'un autre folécisme: *Pensez-vous que Delille puisse, par vos bons avis, autre chose que rimer à Virgile? on ne peut dire: Je peux autre chose que haïr un mauvais poète insolent.* Ce tour n'est pas français, & j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence, (& c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé,) de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

Avertissement d'une édition de l'éloge & des pensées de Pascal, donnée par M. de Voltaire en 1778,

IL est un homme de l'ancienne chevalerie & de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme égal à *Pascal* en plusieurs choses, & très-supérieur en d'autres, fit présent, en 1776, à quelques-uns de ses amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les pensées de ce fameux *Pascal*.

La plupart de ces monumens de philosophie & de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs, pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors

avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de *Pascal*, & *Arnauld* fugitif, & les débris de Port-royal détruit, & les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement & en tant de manières la fin du beau règne de *Louis XIV*, fit place au règne des plaisirs sous *Philippe d'Orléans*, régent du royaume, & recommença fourdement après lui sous le ministère d'un prêtre longtemps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran ; mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, & assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* même, & quelques autres chefs de parti ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette Eglise, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite *Buffier*, qui venait quelquefois chez le dernier président de *Maisons* mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro, ridebo vos, & subsanabo*. Le jeune *Maisons*, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque* ? Non, dit *Buffier* ; c'est la sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des *Proverbes*.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de *Maisons*, vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui ! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme & du molinisme, & de la grâce concomitante, & de la médicinale, & de la suffisante, & de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années ? Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, *Pascal* seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, & qui les a données dans un meilleur ordre, est ce me semble autant au-dessus du géomètre *Pascal*, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des *Roberval*, des *Fermat*, & des *Descartes*.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en faisant réimprimer cet *Eloge de Pascal*, qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joints les pensées du peintre à celles de *Pascal*, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût ; mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. *Pascal* est commenté par un géomètre plus profond que lui, & par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient *Pascal* dans sa balance, & il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué ; cet éditeur écrit comme le secrétaire de

Marc-Aurèle, & *Pascal* comme le secrétaire de Portroyal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour agrandir notre espèce, & *Pascal* pour l'anéantir. *Pascal* a peur, & il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer la peur; l'autre s'abandonne à son courage & le communique. Que puis-je conclure? que *Pascal* se portait mal, & que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé

Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des pensées, on trouvera une dissertation attribuée à M. de *Fontenelle*, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que *Fontenelle* soit l'auteur d'un ouvrage si mâle & si plein. Ce que je fais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé, & équitable, lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire & le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs sages, remarquez que *Pascal*, ce coryphée des jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus ferrée & plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, & être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un

reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux, & ufuriers, ferait le dépositaire de tes secrets! Cette horde barbare ferait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! Cette chétive nation ferait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules & atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes & persannes! & c'est cette horde d'ufuriers fanatiques qui vous en impose, ô *Pascal*! & vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! & cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente, & perverti votre raison supérieure.

Port-royalistes, & ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié: Croyez aux livres juifs dictés par DIEU même, & détestez le judaïsme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, & croyez que le peuple de DIEU a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de DIEU, coéternel avec DIEU le père, & né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de DIEU, & qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le supplice le plus infame, il a par ce supplice même ôté de dessus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal & les fanatiques jésuites se font réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme; & en même temps ils se font fait une guerre mortelle. Ils se font mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions dépossédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, fages lecteurs, des temps mille fois plus horribles, de ces énergumènes nommés papistes & calvinistes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui se poursuivirent par le fer, par la flamme, & par le poison, pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe & pour la messe, qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas, les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant, s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de *Damiens*.

O *Pascal*! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mystères, qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

CONNAISSANCE
DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS
D E
LA POESIE
ET DE L'ELOQUENCE
DANS LA LANGUE FRANÇAISE.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LES ouvrages qui terminent ce volume ont été constamment attribués à M. de *Voltaire* ; & comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne soient pas de lui , nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre , *Connaissance des beautés & des défauts de la poésie & de l'éloquence dans la langue française*, nous semble avoir été fait sous les yeux de M. de *Voltaire* par un de ses élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ses ouvrages sur la littérature. Il parut dans un temps où M. de *Voltaire* avait à combattre une cabale nombreuse, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célèbres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthousiasme pour son génie l'emportait sur la jalousie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit, par ses lettres, qu'il leur donnait quelquefois le plan & les principales idées des ouvrages qu'il désirait opposer à ses ennemis.

Le *Panegyrique de St Louis* a passé pour être de M. de *Voltaire* dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet

ouvrage, l'esprit philosophique qui y règne, & qui était alors inconnu dans la chaire; le style qui est à la fois simple & noble, mais éloigné de ce style oratoire, si propre à cacher sous la pompe des mots le vide des idées; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas dénuée de fondement. On prétend que le prédicateur avait consulté M. de *Voltaire* sur un panégyrique qu'il avait fait lui-même: dans un moment d'humeur contre le mauvais style de ce sermon, M. de *Voltaire* le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé sur le succès de son discours l'espérance de sa fortune, était au désespoir; il fallait avoir un autre panégyrique, & l'apprendre en huit jours. M. de *Voltaire* eut pitié de lui, & fit en deux jours le discours qu'on trouve ici, & qui eut alors beaucoup de succès.

CONNAISSANCE
DES BEAUTÉS ET DES DEFAUTS
D E
L A P O E S I E
ET DE L'ELOQUENCE.

Ayant accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, & de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française & en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant ; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup ; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des *Racines* & des *Voltaires*, ou dans celui des *Danchets* & des *Pellegrins*. Je les ai vus acheter les romans nouveaux, au lieu de *Zaïde*. Je me suis aperçu que dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n'avaient pas un goût sûr, & qu'elles me

citaient souvent, avec complaisance, les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent & à ceux qui parlent français, dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison, tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets; c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'Empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que *Malherbe* & *Racan* ont faites de cette strophe d'*Horace*.

*Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres,
O beate Sexti.*

Voici la traduction de *Racan*.

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux parques;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de *Malherbe* est plus connue.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,
 Est fujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du louvre
 N'en défend pas nos rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de *Malherbe* l'emportent sur ceux de *Racan*.

En voici les raisons. 1°. *Malherbe* commence par une image sensible ,

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre.

& *Racan* commence par des mots communs , qui ne font point d'image , qui ne peignent rien.

Les lois de la mort sont fatales ; nos jours sont sujets aux parques. Termes vagues , diction impropre , vice de langage ; rien n'est plus faible que ces vers.

2°. Les expressions de *Malherbe* embellissent les choses les plus basses. *Cabane* est agréable & du beau style , & *taudis* est une expression du peuple.

3°. Les vers de *Malherbe* sont plus harmonieux ; & j'oserais même les préférer à ceux d'*Horace* , s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion , en faisant remarquer que *Malherbe* finit sa stance par une image pompeuse , & qu'*Horace* laisse peut-être tomber la fienne avec *O beate Sexti*. Mais en accordant cette petite supériorité à un vers de *Malherbe* , j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à *Horace*. Je fais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi-bien que *Raphaël*. Il ne sera pas pour cela égal à *Raphaël*.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former & à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi, & se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie & de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées & à élever l'ame, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, & qui rend le goût de la vertu & de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose & de poésie, de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue, & je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les classes, & qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

A M I T I É.

IL y a lieu d'être surpris que si peu de poètes & d'écrivains aient dit en faveur de l'amitié des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans *Corneille*, ni dans *Racine*, ni dans *Boileau*, ni dans *Molière*. *La Fontaine* est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable *des deux amis* :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de j'ai *honte* de parler devant vous ; & on sent d'ailleurs que les derniers vers sont faibles ; mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un sentiment tendre & agréable, un air aisé & familier, propre au style des fables.

Je trouve dans la *Henriade* un trait sur l'amitié beaucoup plus fort.

Il aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes ;
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames ;
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de *la Fontaine*. Il est aisé de sentir la différence des deux styles qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers sur l'amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une épître imprimée dans les œuvres de M. de *Voltaire*.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite ;
O tranquille amitié, félicité parfaite,

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
 Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Et dans tous les états, & dans toutes les heures;
 Sans toi tout homme est feul; il peut par ton appui,
 Multiplier son être & vivre dans autrui.
 Amitié, don du ciel, & passion du sage,
 Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
 Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l'autre. Le premier semble plutôt la satire de ceux qui n'aiment pas, & le second est le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j'aime ce vers!

Multiplier son être & vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage; en effet, si l'amitié ne tient pas de la passion, elle est froide & languissante, ce n'est plus qu'un commerce de bienfaisance.

Il fera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit, *sur l'amitié*, madame la marquise de Lambert, dame très-respectable par son esprit & par sa conduite, & qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

„ La parfaite amitié nous met dans la nécessité
 „ d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver
 „ qu'entre personnes estimables, elle vous force à
 „ leur ressembler. Vous trouverez dans l'amitié, la
 „ sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple,

» le partage dans vos douleurs, le secours dans vos
» besoins. »

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir, ni à l'oreille ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. *La sentence*, dit Montagne, *pressée aux pieds nombreux de la poésie, élance mon ame d'une plus vive secousse*. J'ajouterai encore, que les beaux vers en français sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poète, & de cette attention continue, se forme la pureté du langage; au lieu que dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain, & fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase.

Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler.

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue, il fallait dire, *on partage vos douleurs, on prévient vos besoins*. Ces observations qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à étendre l'esprit d'un jeune homme & à le rendre juste. Car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre encore

que ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres familières en vers, pour lesquelles M. de *Voltaire* me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance, ardens à se livrer;
Malheureux, dont le cœur ne fait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A M O U R.

JE me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l'amour, plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célèbres poètes, dont l'un, qui est feu *Rousseau*, n'a pas toujours parlé avec tant de bienfaisance; & l'autre qui est M. de *Voltaire*, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

*Portrait de l'Amour, tiré de la Volière de Rousseau,
ou de l'épître à madame d'Uffé.*

JA D I S sans choix, (a) les humains dispersés,
Troupe féroce & nourrie au carnage,
Du seul instinct suivaient la loi sauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs troncs par la faim arrachés, (b)

(a) Terme oïseux.

(b) Vers dur.

Allaient,

Allaient, errans au gré de la nature,
 Avec les ours disputer la pâture;
 De ce chaos l'Amour *réparateur*, (c)
 Fut de leurs lois le premier fondateur:
 Il fut fléchir leurs humeurs indociles,
 Les réunit dans l'enceinte des villes,
 Des premiers arts leur donna les leçons,
 Leur enseigna l'*usage* (d) des moissons.
 Chez eux logea l'Amitié secourable,
 Avec la Paix, sa sœur inséparable;
 Et devant tout, dans les terrestres lieux,
 Fit respecter l'autorité des Dieux.
 Tel fut ici le siècle de *Cibelle*.
 Mais à ce (e) *Dieu*, la terre enfin rebelle,
 Se rebuta d'une si douce loi,
 Et de ses mains voulut se faire un roi.
 Tout aussitôt évoqué par la Haine,
 Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
 Reste dernier de ces cruels Typhons,
 Jadis formés dans ces gouffres profonds.
 D'un faible enfant il a le front timide;
 Dans ses yeux brille une douceur perfide;
 Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
 Sous un faux masque il abuse nos yeux.
 D'abord voilé d'une crainte ingénue,
 Humble captif, il rampe, il s'insinue;
 Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
 Porte le trouble & l'effroi dans le cœur:
 Les trahisons, la noire tyrannie,
 Le désespoir, la peur, l'ignominie,

(c) Impropre.

(e) *Dieu* est trop près de *Cibelle*.

(d) Impropre.

Et le tumulte, au regard effaré,
 Suivent son char de soupçons entouré.
 Ce fut sur lui que la terre *ennemie*,
 De sa révolte *appuya l'infamie*: (f)
 Bientôt séduits par les trompeurs appas,
 Les *flots* d'humains *matchèrent* (g) sur ses pas.
 L'Amour par lui dépouillé de puissance,
 Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

Temple de l'Amour, tiré de la Henriade.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
 Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
 S'élève un vieux palais, respecté par les temps:
 La nature en posa les premiers fondemens;
 Et l'art ornant depuis la simple architecture,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.
 Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
 N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
 Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
 Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore;
 Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
 L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
 Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
 De sa main bienfaisante accordait aux humains,
 Un éternel repos, des jours purs & sereins,
 Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
 Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs;

(f) Mots impropres.

(g) Les flots ne marchent pas.

Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Refus attirans, & les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduifans encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jaloufie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un fouris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plus tendres plaisirs compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel. &c.

Ces deux descriptions morales de l'amour n'en font pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de la *Henriade* est plus pittoresque que l'autre, & d'un style plus coulant & plus correct; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je ne fais quoi de plus doux & de plus intéressant.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt.

Il faut voir à présent comment l'archevêque de Cambrai, l'illustre *Fénelon*, auteur du *Télémaque*, a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l'amour & de son temple.

» On me conduisit au temple de la déesse, elle en
» a plusieurs dans cette île; car elle est particulière-
» ment adorée à Cythère, à Idalie, & à Paphos.
» C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est
» tout de marbre; c'est un parfait péristyle: les
» colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui
» rendent cet édifice très-majestueux; au-dessus de
» l'architrave & de la frise, sont à chaque face de
» grands frontons où l'on voit en bas-relief toutes
» les agréables aventures de la déesse; à la porte du
» temple est sans cesse une foule de peuples qui
» viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais
» dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime. On n'y
» brûle point comme ailleurs la graisse des genisses
» & des taureaux. On n'y répand jamais leur sang.
» On présente seulement devant l'autel les bêtes

» qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne
 » soit jeune, blanche, sans défauts, & sans tache. On
 » les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ;
 » leurs cornes sont dorées, & ornées de bouquets de
 » fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées
 » devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté,
 » où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de
 » la déesse.

» On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfums,
 » mées, & du vin plus doux que le nectar. Les
 » prêtres sont revêtus de longues robes blanches, avec
 » des ceintures d'or, & des franges de même au bas
 » de leurs robes. On brûle nuit & jour sur les autels
 » les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment
 » une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes
 » les colonnes du temple sont ornées de festons
 » pendans. Tous les vases qui servent au sacrifice
 » sont d'or ; un bois sacré de myrtes environne le
 » bâtiment ; il n'y a que des jeunes garçons & des
 » jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter
 » les victimes aux prêtres, & qui osent allumer le feu
 » des autels : mais l'impudence & la dissolution dés-
 » honorent un temple si magnifique. »

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette description est d'une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vue. Rien ne caractérise ici le temple de l'amour. Ce n'est qu'une description vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phrase. Mais l'*impudence* & la *dissolution* caractérisent la débauche & non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît consister dans une prose harmonieuse ; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or & de soie l'est d'une robe simple & unie; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français écrit dans la prose poétique du Télémaque. Je n'en connais point, & je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde, qui n'est ni poésie ni prose, & qui étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le Télémaque est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'*Homère*, & avec plus de grâce que la prose de madame *Dacier*; mais enfin, c'est de la prose, qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, & qui atteste seulement l'impuissance de rendre les poètes de l'antiquité en vers français.

A M B I T I O N.

J'AURAIS dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne fais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie & d'éloquence que l'amitié; n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes, que

les doux penchans du cœur ? Il entre toujours de la fatire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en soit, j'aime à voir dans la *Henriade*,

L'Ambition fanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves, entourée.

Mais que *la Fontaine* a de charmes dans un des prologues de ses fables !

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un *Amour*, & l'autre *Ambition*.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité & l'extrême éloquence.

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que *Mathan* dit de son ambition.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix :
J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;
Je leur femai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure & de poids je changeais à leur gré ; &c.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand, & peinte dans son plus haut degré, dans la tragédie de *Mahomet*. C'est *Mahomet* qui parle.

Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi , pontife , ou chef ou citoyen ,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien .
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,
Par les lois , par les arts , & surtout par la guerre .
Le temps de l'Arabie est à la fin venu .
Ce peuple généreux trop long-temps inconnu ,
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire .
Vois du Nord au Midi l'univers désolé ;
La Perse encor sanglante , & son trône ébranlé ;
L'Inde esclave & timide , & l'Egypte abaissée ;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée .
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ;
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars ,
Languissent dispersés sans honneur & sans vie .
Sur les débris du monde élevons l'Arabie .
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers .
En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
A des peuples sans mœurs , & sans culte & sans rois ,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois .
Je viens après mille ans changer ces lois grossières ,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières .
J'abolis les faux dieux ; & mon culte épuré ,
De ma grandeur naissante est le premier degré .
Ne me reproche point de tromper ma patrie ,
Je détruis sa faiblesse & son idolatrie ;
Sous un roi , sous un Dieu , je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre , il la faut asservir .

Voilà bien l'ambition à son comble ; celui qui parle ainsi veut être à la fois conquérant , législateur , roi , pontife , & prophète ; & il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force & de justesse. *Mathan* me paraît parler en subalterne , & *Mahomet* en maître du monde. J'observerai en passant que l'un & l'autre avouent le fond de leur erreur , ce qui n'est guère naturel ; (1) mais ce défaut est bien plus grand dans *Mathan* que dans *Mahomet*. On ne dit point de foi qu'on est scélérat ; mais on peut dire qu'on est ambitieux. La grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même , aux yeux des hommes.

A R M É E.

JE ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques , que celle qu'on lit dans le *Cid*.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
 L'onde s'enfle *deffous* (a) & d'un commun effort ,
 Les Maures & la mer *montent jusques* (b) au port.
 On les laisse passer , tout leur paraît tranquille ;
 Point de soldat au port , point aux murs de la ville ;

(1) L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est aux yeux de celui qui ne la croit pas , ou un imbécille ou un fripon. *Zopire* ne pouvait pas regarder *Mahomet* comme un sot. En voulant paraître persuadé , *Mahomet* se serait donc bien plus avili devant *Zopire* , qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

(a) Profaique.

(b) Dur.

Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, & tous en même temps
 Pouffons jusques au ciel mille cris éclatans.
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
 Ils paraissent armés, les Maures se confondent;
 L'épouvante les prend; à demi descendus,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt malgré nous leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient.
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre & leur rend leur vertu.
Contre (c) nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges; (d)
 Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & leur port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'âme & de pathétique dans la description d'une armée prête à attaquer, que fait l'illustre *Fénelon* au dixième livre des *Aventures de Télémaque*. Ce n'est point une description circonstanciée; elle est vague; elle ne spécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite: mais il a l'art de parler au cœur jusque dans l'appareil de la guerre.

(c) Profaique.

(d) Ce pluriel est vicieux.

„ Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit
 „ tout-à-coup un bruit confus de chariots & de
 „ chevaux hennissans, d'hommes qui poussaient des
 „ hurlemens épouvantables, & des trompettes qui
 „ remplissaient l'air d'un ton belliqueux. On s'écrie :
 „ *Voilà les ennemis qui font un grand détour pour éviter*
 „ *les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger*
 „ *Salante.* Les vieillards & les femmes paraissent
 „ consternés. *Hélas ! disaient-ils, fallait-il quitter notre*
 „ *chère patrie, la fertile Crète, & suivre un roi malheureux*
 „ *au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui*
 „ *sera mise en cendres comme Troie !* On voyait de dessus
 „ les murailles nouvellement bâties, dans la vaste
 „ campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses,
 „ & les boucliers des ennemis. Les yeux en étaient
 „ éblouis. On voyait aussi les piques hérissées qui
 „ couvraient la terre, comme elle est couverte par
 „ une abondante moisson, que *Cérès* prépare dans les
 „ campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs
 „ de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes
 „ ses peines. Déjà on remarquait les chariots armés
 „ de faux tranchantes ; on distinguait facilement
 „ chaque peuple venu à cette guerre. „

Je suis bien plus ému ici par *Fénelon* que par
Corneille. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite
 égal, incomparablement au-dessus de la prose : mais
 ici la description a un fond plus touchant que celle
 de *Corneille* ; & il faut bien considérer qu'un acteur,
 dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais
 s'exprimer comme un auteur, qui parle à l'imagina-
 tion du lecteur. Il faut sentir combien *Corneille* &
Fénelon avaient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériorité de la poésie sur la prose, dans le même genre de beautés; considérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de la Henriade.

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les ZéphyrS embellissent ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité ;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent dans ces lieux,
La désolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent,
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes.
S'il cherche les combats c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers :

D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
 Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
 Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
 Qui depuis mais alors il était vertueux;
 Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
 Que la ligue déteste, & que la ligue estime;
 Turenne qui depuis, de la jeune Bouillon,
 Mérita dans Sedan la puissance & le nom;
 Puissance malheureuse & trop mal conservée,
 Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
 Effex avec éclat paraît au milieu d'eux,
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Étale les beautés de sa tige étrangère.

.

Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feuquières;
 Le malheureux de Nelle, & l'heureux Lefdigières;
 D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour si fatal.
 Tous ces héros en foule attendaient le signal,
 Et rangés près du roi, lisaient sur son visage,
 D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
 Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
 Soit que de son parti connaissant l'injustice,
 Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;
 Soit que l'ame en effet ait des pressentimens,
 Avant-coureurs certains des grands événemens :
 Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
 Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse ;
 Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 Dans les champs de la Thrace un courrier orgueilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
 Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe:
 Tel paraissait Egmont; une noble fureur
 Eclate dans ses yeux & brûle dans son cœur;
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
 Il croit que son destin commande à la victoire:
 Hélas! il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
 Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence:
 „ Vous êtes nés Français, & je suis votre roi;
 Voilà nos ennemis, marchez, & suivez-moi:
 Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
 Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
 Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
 A ces mots que le roi prononçait en vainqueur,
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps,
 On voit des deux partis voler les combattans.
 Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
 Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
 Soudain les flots émus de deux profondes mers,
 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.

La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni, le fanglant coutelas,
Déjà de tout côté porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme & le fer.

On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du fang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère :
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur fang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique encore & plus de portraits touchans, que dans le Télémaque. Ce morceau, *Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes*, forme un mélange délicieux de tendresse & d'horreur. Le poète met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge, & qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent*, étonne l'imagination. La peinture de *la baïonnette au bout du fusil*, est d'un goût nouveau, vrai, & noble : c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

*Verbis ea vincere magnum
Quàm sit & angustis hunc addere rebus honorem.*

A S S A U T.

CET art de peindre les détails & de décrire des choses que la poésie française évite communément , se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris. *Henriade chant VI.*

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
 Le voilà qui s'approche & la mort le dévance.
 Le fer avec le feu vole de toutes parts,
 Des mains des assiégeans , & du haut des remparts.
 Ces remparts menaçans , leurs tours & leurs ouvrages,
 S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
 On voit les bataillons rompus & renversés ,
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
 Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
 Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats,
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
 Avec moins d'appareil ils volaient au carnage ,
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
 On entendait gronder ces bombes effroyables,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
 Vole avec la prison qui le tient renfermé :
 Il la brise , & la mort en fort avec furie.

Avec plus d'art encore & plus de barbarie ,

Dans

Dans les antres profonds on a su renfermer
Des foudres fouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts ;
De noirs torrens de soufre épanchés dans les airs ;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce font-là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes ;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.

Mornai parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.

Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
 Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi ;
 Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ;
 Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ;
 Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
 Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
 Un farouche silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On fait, on reprend par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine
 Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
 Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
 Cent fois victorieux, & cent fois terrassés ;
 Pareils à l'Océan, poussé par les orages,
 Qui couvre à chaque instant & qui fuit ses rivages.

Il est visible que l'auteur a jouté contre le grand peintre *Homère* dans cette description ; car comme *Homère* s'attache à animer tout , & à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps , le poète français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous servons , chemin couvert attaqué , fascines portées , mines , bombes , tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique , avec la traduction d'une description à - peu - près semblable dans l'Iliade , & voyons comment *la Motte* a rendu le poète grec.

Sous des chefs différens il range cinq cohortes,
 Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
 Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant,
 De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant ;
 Hector veut le premier forcer avec Enée,
 La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
 Digne de Jupiter qui lui donna le jour ;
 Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
 C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle ;
 C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle ;
 Rien ne peut réussir à les décourager,
 La gloire à leurs regards efface le danger.
 Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles ;
 Les fossés font bientôt comblés de funérailles.
 Plusieurs tombent mourans qui s'estiment heureux
 D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
 Courage, défendez notre dernier asile ;
 Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
 Vos femmes, vos enfans, vous pressent par ma voix.
 Jupiter d'Ilion nous promet la ruine ;
 Ne faites point mentir la promesse divine.

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
 Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l'opiniâtre audace,
 Rend effort pour effort, menace pour menace ;

Et fous leurs boucliers tout hérissés de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers , on voit aisément la richesse du fond du sujet ; mais le pinceau de M. de *la Motte* n'est point moëleux & n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique , qui devient insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'*Homère* & l'harmonie de ses vers , il s'amuse à considérer que *Nestor* dans la chaleur du combat pourrait n'être pas entendu ; & il croit avoir de l'esprit en disant : *le bruit ne laissait pas distinguer les discours.*

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans *Homère* ni de *Nestor* haranguant , ni de plusieurs qui tombent mourans , & qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons , ni d'effort pour effort , & de menace pour menace ; tout cela est de M. de *la Motte*.

Ses vers sont bas & profaiques ; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle & qu'on n'entend point. Il faut avouer que *la Motte* a gâté tous les tableaux d'*Homère*. Il avait beaucoup d'esprit ; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie , qui lui persuadait que l'harmonie , la peinture , & le choix des mots , étaient inutiles à la poésie , que pourvu que l'on cousît ensemble quelques traits communs de morale , on était au-dessus des plus grands poètes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre , au contraire , que chaque art a sa nature propre , & qu'il ne fallait point traduire

Homère avec sécheresse , comme il ferait permis de traduire *Epiète*.

La Motte avait donné d'abord de très-grandes espérances par les premières odes qu'il composa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût , & il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé *Homère*. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi , il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle ; car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable , & de se faire louer dans tous les journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice , & met toutes les choses à leur place.

B A T A I L L E.

LES batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre sous les yeux , que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à *Homère* sur *Virgile* pour cette grande partie du poème épique.

Je ne fais si le *Tasse* n'est pas encore supérieur à *Homère* dans la description des batailles. Quelles peintures vives & pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant , & avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

*Giace il cavallo al suo Signore appresso ,
Giace il compagno appo il compagno estinto ,
Giace il nemico appo il nemico , e spesso
Sul morto il vivo , el vincitor sul vinto :*

*Non v'è silenzio, e non v'è grido espresso,
 Ma odi un non so che roco e indistinto,
 Fremiti di furor, mormori d'ira,
 Gemiti di chi langue, e di chi spira.*

Que tout cela est vrai , terrible , passionné ! pour moi , j'avoue que les descriptions d'*Homère* ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivry , c'est la foule des comparaisons & des métaphores rapides , les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action , la vertu stoïque de *Mornai* , opposée à la rage des combattans ; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage , la clémence après la victoire , cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque , entr'autres choses qui m'ont frappé , cette fin de la bataille :

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur ,
 S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;
 Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;
 Les chefs sont effrayés , les soldats éperdus ;
 L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se renversent ,
 Poussent des cris affreux , se heurtent , se dispersent ;
 Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts ,
 Fléchissent les genoux & demandent des fers ;
 D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite ,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter ,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couverts de morts interrompent leur course ,
 Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me faisaient tant de plaisir , pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison , à mon sens , c'est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans *Mézerai* & dans *Daniel* , des régimens qui avancent , & des corps de réserve qui attendent , des postes pris , un ravin passé , & tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité , de la chaleur , de l'horreur , de l'intérêt , c'est ce qui se trouve dans l'histoire , encore moins que l'exactitude.

C A R A C T E R E S

E T P O R T R A I T S .

LE plus beau caractère que j'aie jamais lu , est malheureusement tiré d'un roman , & même d'un roman qui , en voulant imiter le *Télémaque* , est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le *Télémaque* qui puisse , à mon gré , approcher du portrait de la reine d'Egypte qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

„ Elle ne s'est point laissé aller , comme bien des
 „ rois , aux injustices , dans l'espoir de les racheter
 „ par ses offrandes : & sa magnificence à l'égard des
 „ dieux , a été le fruit de sa piété , & non le tribut
 „ de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité , la
 „ vexation , la persécution , par les conseils d'une piété

„ mal entendue , elle n'a voulu tirer de la religion que
 „ des maximes de douceur , & elle n'a fait usage de
 „ la févérité , que suivant l'ordre de la justice géné-
 „ rale , & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué
 „ toutes les vertus des bons rois , avec une défiance
 „ modeste qui la laissait à peine jouir du bonheur
 „ qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse
 „ des frontières , la paix affermie au - dehors & au-
 „ dedans du royaume , les embellissemens & les
 „ établissemens de différentes espèces , ne sont ordi-
 „ nairement , de la part des autres princes , que des
 „ effets d'une sage politique que les dieux , juges du
 „ fond des cœurs , ne récompensent pas toujours ;
 „ mais de la part de notre reine , toutes ces choses
 „ ont été des actions de vertu , parce qu'elles n'ont eu
 „ pour principe que l'amour de ses devoirs , & la
 „ vue du bonheur public. Bien loin de regarder la
 „ souveraine puissance comme un moyen de satisfaire
 „ ses passions , elle a conçu que la tranquillité du
 „ gouvernement dépendait de la tranquillité de son
 „ ame , & qu'il n'y a que les esprits doux & patiens
 „ qui sachent se rendre véritablement maîtres des
 „ hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ;
 „ & laissant à des hommes privés la honte d'exercer
 „ leur haine dès qu'ils le peuvent , elle a pardonné
 „ comme les dieux , avec un plein pouvoir de punir.
 „ Elle a réprimé les esprits rebelles , moins parce
 „ qu'ils résistaient à ses volontés , que parce qu'ils
 „ sefaient obstacle au bien qu'elle voulait faire ; elle
 „ a soumis ses pensées aux conseils des sujets , & tous
 „ les ordres du royaume à l'équité de ses lois ; elle a
 „ défarmé les ennemis étrangers par son courage &

„ par la fidélité à sa parole , & elle a surmonté les
 „ ennemis domestiques par sa fermeté & par l'heureux
 „ accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti
 „ de sa bouche ni un secret ni un mensonge , & elle
 „ a cru que la dissimulation nécessaire pour régner
 „ ne devait s'étendre que jusqu'au silence ; elle n'a
 „ point cédé aux importunités des ambitieux , & les
 „ assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récom-
 „ penses dues à ceux qui servaient leur patrie loin de
 „ sa cour. La faveur n'a point été en usage sous son
 „ règne ; l'amitié même qu'elle a connue & cultivée,
 „ ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite,
 „ souvent moins affectueux & moins prévenant. Elle
 „ a fait des grâces à ses amis , & elle a donné des
 „ postes importants aux hommes capables. Elle a
 „ répandu des honneurs sur les grands , sans les
 „ dispenser de l'obéissance , & elle a soulagé le peuple
 „ sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point
 „ donné lieu à des hommes nouveaux de partager
 „ avec le prince , & inégalement pour lui , les revenus
 „ de son Etat ; & les deniers du peuple ont satisfait ,
 „ sans regret , aux contributions proportionnées qu'on
 „ exigeait d'eux , parce qu'elles n'ont point servi à
 „ rendre leurs semblables plus riches , plus orgueil-
 „ leux , & plus méchans. Persuadée que la providence
 „ des dieux n'exclut point la vigilance des hommes ,
 „ qui est un de ses présens , elle a prévenu les misères
 „ publiques par des provisions régulières ; & rendant
 „ ainsi toutes les années égales , sa sagesse a maîtrisé
 „ en quelque sorte les saisons & les élémens. Elle a
 „ facilité les négociations , entretenu la paix , & porté
 „ le royaume au plus haut point de la richesse & de

» la gloire , par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que
 » la sagesse de son gouvernement attirait des pays
 » les plus éloignés ; & elle a inspiré à ses peuples
 » l'hospitalité qui n'était point encore assez établie
 » chez les Egyptiens.

» Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes
 » maximes du gouvernement , & d'aller au bien
 » général malgré les inconvéniens particuliers , elle a
 » subi avec une généreuse indifférence les murmures
 » d'une populace aveugle , souvent animée par les
 » calomnies secrètes des gens plus éclairés , qui
 » ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur
 » public ; hasardant quelquefois sa propre gloire
 » pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant , elle a
 » attendu sa justification du temps ; & quoiqu'en-
 » levée au commencement de sa course , la pureté
 » de ses intentions , la justesse de ses vues , & la
 » diligence de l'exécution , lui ont procuré l'avantage
 » de laisser une mémoire glorieuse , & un regret
 » universel. Pour être plus en état de veiller sur le
 » total du royaume , elle a confié les premiers détails
 » à des ministres surs , obligés de choisir des subal-
 » ternes qui en choisiraient encore d'autres , dont
 » elle ne pouvait plus répondre elle-même , soit
 » par l'éloignement , soit par le nombre. Ainsi ,
 » j'oserai le dire devant nos juges & devant ses sujets
 » qui m'entendent : si dans un peuple innombrable ,
 » tel que l'on connaît celui de Memphis & des cinq
 » mille villes de la dynastie , il s'est trouvé contre
 » son intention quelqu'un d'opprimé , non-seulement
 » la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir
 » à tout , mais elle est digne de louange , en ce

» que , connaissant les bornes de l'esprit humain ,
 » elle ne s'est point écartée du centre des affaires
 » publiques , & qu'elle a réservé toute son attention
 » pour les premières causes & pour les premiers
 » mouvemens. Malheur aux princes dont quelques
 » particuliers se louent quand le public a lieu de
 » se plaindre ; mais les particuliers même qui souffrent
 » n'ont pas droit de condamner le prince quand le
 » corps de l'Etat est sain , & que les principes du
 » gouvernement sont salutaires. Cependant , quelque
 » irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard
 » des hommes , elle n'attend par rapport à vous ,
 » ô justes dieux , son repos & son bonheur que de
 » votre clémence. »

Comparez ce morceau au portrait que fait *Bossuet* de *Marie-Thérèse*, reine de France , vous serez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence est alors au-dessous de l'abbé *Terrasson* , qui ne passera pourtant jamais pour un auteur classique.

Portrait de Marie-Thérèse.

» DIEU l'a élevée au faite des grandeurs humaines,
 » afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité
 » de sa vie plus éclatante & plus exemplaire ; ainsi ,
 » sa vie & sa mort , également pleines de sainteté
 » & de grâce , deviennent l'instruction du genre-
 » humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus
 » parfaite , parce qu'il ne voyait nulle part , dans une
 » si haute élévation , une pareille pureté. C'est ce rare
 » & merveilleux assemblage que nous aurons à confi-
 » dérer dans les deux parties de ce discours. Voici en

„ peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des
 „ reines ; & tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y
 „ a rien que d'auguste dans sa personne ; il n'y a rien
 „ que de pur dans sa vie. Accourez , peuples ; venez
 „ contempler dans la première place du monde la
 „ rare & majestueuse beauté d'une vertu toujours
 „ constante dans une vie si égale. Il n'importe pas à
 „ cette princesse où la mort frappe ; on n'y voit point
 „ d'endroit faible par où elle pût craindre d'être
 „ surprise ; toujours vigilante , toujours attentive à
 „ DIEU ou à son salut , sa mort si précipitée & si
 „ effroyable pour nous , n'avait rien de dangereux
 „ pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire
 „ voir à tout l'univers , comme du lieu le plus éminent
 „ qu'on découvre dans son enceinte , cette importante
 „ vérité ; qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment
 „ grand parmi les hommes , que d'éviter le péché , &
 „ que la seule précaution contre les attaques de la
 „ mort , c'est l'innocence de la vie. C'est , Messieurs ,
 „ l'instruction que nous donne dans ce tombeau , ou
 „ plutôt du plus haut des cieux , très-haute , très-
 „ excellente , très - puissante , & très - chrétienne
 „ princesse, *Marie-Thérèse d'Autriche*, infante d'Espagne,
 „ reine de France & de Navarre. „

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge ,
 si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a faites depuis
 les *Bossuets* & les *Fléchiers*. Il ne s'est guère trouvé
 après ces grands hommes , que de vains déclamateurs ,
 qui manquaient de force & de grâce dans l'esprit &
 dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté , & d'un mérite
 tout autre dans l'histoire , que dans les romans &

dans les oraisons funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi bien écrits, & avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade que les portraits que fait *Maimbourg* de ses héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent & infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu ! entre tous ces fades portraits & celui que fait de *Cromwell*, en deux mots, l'éloquent & intéressant historien de l'*Essai du siècle de Louis XIV* !

Les autres nations, dit-il, crurent l'Angleterre ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, sous la domination de Cromwell, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de *Cromwell*. L'auteur en eût dit trop, s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe, où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de *Charles XII* m'a frappé dans un goût absolument différent ; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas là un portrait fait à plaisir, comme celui de *Valstein*, qu'on a fait valoir dans *Sarasin*, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions & d'antithèses, & qu'une imitation ampoulée de *Salluste*.

Caractère de Charles XII.

„ AINSI périt à l'âge de trente-fix ans & demi
 „ *Charles XII*, roi de Suède , après avoir éprouvé ce
 „ que la prospérité a de plus grand , & ce que l'ad-
 „ versité a de plus cruel , sans avoir été amolli par
 „ l'une , ni ébranlé un moment par l'autre. Presque
 „ toutes ses actions , jusqu'à celles de sa vie privée &
 „ unie , ont été bien loin au-delà du vraisemblable.
 „ C'est peut-être le seul de tous les hommes , &
 „ jusqu'ici le seul de tous les rois , qui ait vécu sans
 „ faiblesses. Il a porté toutes les vertus des héros à un
 „ excès où elles sont aussi dangereuses que les vices
 „ opposés. Sa fermeté , devenue opiniâtreté , fit ses
 „ malheurs dans l'Ukraine , & le retint cinq ans en
 „ Turquie. Sa libéralité , dégénérant en profusion ,
 „ a ruiné la Suède. Son courage , poussé jusqu'à la
 „ témérité , a causé sa mort. Sa justice a été quelque-
 „ fois jusqu'à la cruauté ; & dans les dernières
 „ années , le maintien de son autorité approchait de
 „ la tyrannie. Ses grandes qualités , dont une seule
 „ eût pu immortaliser un autre prince , ont fait le
 „ malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ;
 „ mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans
 „ ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu
 „ l'ambition d'être conquérant , sans avoir l'envie
 „ d'agrandir ses Etats. Il voulait gagner des empires
 „ pour les donner. Sa passion pour la gloire , pour la
 „ guerre , & pour la vengeance , l'empêcha d'être bon
 „ politique ; qualité sans laquelle on n'a jamais vu de
 „ conquérant. Après la victoire , il n'avait que de la

„ modeste; après la défaite, que de la fermeté : dur
 „ pour les autres comme pour lui-même ; comptant
 „ pour rien la peine & la vie de ses sujets , aussi-bien
 „ que la sienne ; homme unique , plutôt que grand ;
 „ homme admirable , plutôt qu'à imiter. Sa vie doit
 „ apprendre aux rois combien un gouvernement paci-
 „ fique & heureux est au-dessus de tant de gloire. „

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint , pour ainsi dire , que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît , c'est son héros ; & quoique sans envie de briller , il répand pourtant sur cette image une élégance de diction , & un sentiment de vertu & de philosophie , qui charment l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de *Valstein*, fait par *Sarasin*. Il était , dit-il , *envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne , implacable dans la haine , cruel dans la vengeance , prompt à la colère , ami de la magnificence , de l'ostentation , & de la nouveauté.*

Il semble que l'auteur , en s'exprimant ainsi , soit plus rempli de *Salluste* que de son héros. Je vois des traits , mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : *envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne ;* ce ne sont-là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire , quand on envie celle d'autrui , que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas là représenter le caractère propre & particulier d'un personnage illustre ; c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs , qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi-bien qu'à *Valstein*.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'*Anacréon*, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques, qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces chansons délicates & faciles, qu'on retient sans rougir, & qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci; c'est une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
 Qui fait briller Coulange ;
 Si je possédais la beauté
 Qui fait régner Fontange ;
 Ou si j'étais comme Conti
 Des grâces le modèle ;
 Tout cela ferait pour Créqui,
 Dût-il m'être infidelle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, & que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée ! Mais surtout que de sentiment dans ce dernier vers !

Dût-il m'être infidelle.

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif & galant ?

En

En vain je bois pour calmer mes alarmes ,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;

Ce font des armes

Pour mon Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris ,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de
l'herbe qu'on appelle fougère , une chanson aussi
agréable que celle-ci ?

Vous n'avez point , verte fougère ,

L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;

Mais leur beauté ne dure guère ,

Vous êtes aimable en tout temps.

Vous prêtez des secours charmans

Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :

Vous fervez de lit aux amans ,

Aux buveurs vous fervez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse
avec laquelle les fujets galans ont été maniés par notre
nation. On dirait qu'ils sont épuisés , & cependant on
voit encore des tours nouveaux. Quelquefois même
il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses ,
comme dans cette chanson peu connue , mais qui
me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont
sensibles à la délicatesse.

Oiseaux , si tous les ans vous changez de climats ,

Dès que le triste hiver dépouille nos bocages ,

Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages ,

Ni pour éviter nos frimats ;

Mélanges littér. Tome II,

X

Mais votre destinée
 Ne vous permet d'aimer qu'à la faison des fleurs ;
 Et quand elle a passé , vous la cherchez ailleurs ,
 Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages , il faut dans l'esprit de la finesse & du sentiment , avoir de l'harmonie dans la tête , ne point trop s'élever , ne point trop s'abaisser , & savoir n'être point trop long.

In tenui labor.

C O M P A R A I S O N S .

LES comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poëme épique & dans l'ode. C'est-là qu'un grand poëte peut déployer toutes les richesses de l'imagination , & donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la vraisemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on lui présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse , qui marque trop d'envie de paraître , & qui dégoûte & lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs ; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans *Homère*. Elles sont pour la plupart fort simples , & ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur du *Télémaque* , venu dans un temps plus raffiné , &

écrivain pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot ses comparaisons sont triviales; & comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégèrent en langueur.

Les comparaisons dans *le Tasse* sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'*Armide* qui se prépare à parler à son amant, & qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne sera pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans *le Tasse* peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poèmes épiques, la *Henriade* est celui où j'en ai vu davantage.

Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse:
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Potier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de *d'Aumale* & de *Turenne*.

On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.

Le fer étincelant, avec art détourné,
 Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
 Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
 Et se rompant encor par des chemins divers,
 De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, & comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement ; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées & plus frappantes, prises des plus grands objets de la nature, lesquels pourtant n'avaient pas été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
 On voit des deux partis voler les combattans :
 Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
 Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
 Soudain les flots émus des deux profondes mers
 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
 La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
 Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

La Henriade est encore le seul poëme où j'aie remarqué des comparaisons tirées de l'histoire & de la Bible ; mais c'est une hardiesse que je ne voudrais pas qu'on imitât souvent ; & il n'y a que très-peu de points d'histoire, très-connus & très-familiers, qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir *Mornay* vertueux à la cour, comparé à la fontaine *Aréthuse* !

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
 Un cristal toujours pur, & des flots toujours clairs,
 Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici une comparaison qui me plaît encore davantage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'est dans une épître sur l'envie. Il s'agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires, & de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne sont occupés que du progrès de l'art, qui aiment jusqu'à leurs rivaux & qui les encouragent.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble.
 Un fuc toujours égal est préparé pour eux;
 Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieus;
 Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête,
 Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
 Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps;
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
 Se livrer en sifflant des guerres intestines,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Il y a très-peu de comparaison dans ce goût. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemble à d'autres, & qui produise en même temps de belles images : de telles beautés sont fort au-dessus de la poésie ordinaire & transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de ne trouver presque point de comparaisons dans les odes de *Rousseau*, voici presque les seules.

Ainsi que le cours des années
 Se forme de jours & de nuits,
 Le cercle de nos destinées
 Est marqué de joie & d'ennuis.

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expression vicieuse, & la *joie*, au singulier, opposée aux *ennuis* en pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet.

Jupiter fit l'homme semblable
 A ces deux jumeaux que la Fable
 Plaçâ jadis au rang des Dieux;
 Couple de déités bizarre,
 Tantôt habitant du Ténare,
 Et tantôt citoyen des cieux,

Il y a de l'esprit dans cette idée; mais je ne fais si les chagrins & les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel & dans l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagérerait ses tourmens & ses satisfactions. DIEU n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, & tantôt dans les peines infernales; & de plus, *Castor & Pollux*, en jouissant de l'immortalité, six mois chez *Jupiter*, & six mois chez *Pluton*, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste: toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf, & de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celle-ci dans les odes de *Rousseau*. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre.

Tel qu'un arbre stable & ferme,
 Quand l'hiver, par sa rigueur,
 De la sève qu'il renferme
 A refroidi la vigueur ;
 S'il perd l'utile assistance
 Des appuis, dont la constance
 Soutient ses bras relâchés,
 Sa tête altière & hautaine
 Cachera bientôt l'arène
 Sous ses rameaux desséchés.

Je souhaiterais dans ces vers plus d'harmonie & des expressions plus justes. *La constance des appuis qui soutient des bras relâchés*, est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaye un arbre que l'hiver a gâté. Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, & leur faire voir combien l'art d'écrire en vers est difficile.

Il y a de très-belles comparaisons dans *Milton* ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer les objets étonnans & gigantesques qu'il représente, aux objets plus naturels & plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en faisant marcher *Satan* qui est d'une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, & il compare cette lance au mât d'un

grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du ciel & de l'enfer , il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire ; car nous tâchons , autant qu'il est en nous , de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles ; & il est , comme j'ai dit , forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons , & toutefois trop ordinaire , est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

Comme un zéphyr qui caresse
 Une fleur sans s'arrêter,
 Une volage maîtresse
 S'empresse de nous quitter.

Affurément des caresses constantes , & sans s'arrêter, faites à la même fleur , sont le symbole de la fidélité , & ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphyr , qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances ; mais il le peint ici , sans y penser , comme le modèle des sentimens les plus fidelles ; & à la honte du siècle , ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste , agréable , & ajouter à son objet , en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'ART du dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent dire en effet. N'est-ce que cela, me répondra-t-on ? Non, il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue, sans contredit, est celui de la tragédie : car non-seulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement ; mais la poésie noble & naturelle, qui doit animer ce dialogue, est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie : & cela est si vrai, que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute poésie. *Corneille* lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnemens embarrassés. Vous n'y retrouverez point ce dialogue vif & touchant du *Cid*.

L E C I D.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

C H I M E N E.

Va, je ne te hais point.

L E C I D.

Tu le dois.

C H I M E N E.

Je ne puis.

L E C I D.

Crains-tu si peu la honte , & si peu les faux bruits ?

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore une scène dans les Horaces.

H O R A C E.

Albe vous a nommé. Je ne vous connais plus.

C U R I A C E.

Je vous connais encore , & c'est ce qui me tue. &c.

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant & entre-coupé. La tendre mollesse & l'élégance abondante de *Racine* , n'ont guère de ces traits de repartie & de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d'escrime , poussés & parés presque en même temps.

Je n'en trouve guère d'exemples que dans l'Oedipe nouveau.

O E D I P E.

J'ai tué votre époux.

J O C A S T E.

Mais vous êtes le mien.

O E D I P E.

Je le fais par le crime.

J O C A S T E.

Il est involontaire.

O E D I P E.

N'importe, il est commis.

J O C A S T E.

O comble de misère !

O E D I P E.

O trop fatal hymen ! O feux jadis si doux !

J O C A S T E.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

O E D I P E.

Non, je ne le suis plus, &c.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu'a données *Corneille* ; & toutes celles de *Racine* , depuis *Andromaque* , en sont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique secrète qui doit être l'ame de tous les entretiens , & même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur , & qui , par des situations intéressantes , touchent le spectateur autant que celles de *Corneille* , de *Racine* , & de *Voltaire*. C'est *Electre* & *Rhadamiste* ; mais ces pièces étant mal dialoguées & mal écrites , à quelques beaux endroits près , ne feront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse ; c'est pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs & châtiés.

Le lecteur est au supplice , lorsque dès les premières scènes il voit dans *Electre* , *Arcas* qui dit à cette princesse :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
 Flattez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flamme ;
 Faites que votre hymen se diffère d'un jour ;
 Peut-être verrons-nous *Oreste* de retour.

Outre que ces vers sont durs & sans liaisons , quel sens présentent-ils ? ne pourrait-on pas flatter la passion d'*Itis* en montrant du trouble ? Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flatter la passion de son amant. Il fallait dire : *Loin de faire voir vos terreurs, flattez Itis* ; mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d'*Itis* , & faire que son hymen avec *Itis* se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement ni diction , & rien n'est plus mauvais.

Ensuite *Electre* dit à *Itis* :

Dans l'état où je suis , toujours triste , quels charmes
 Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes ?
 Porte ailleurs ton amour , & respecte mes pleurs.

I T I S.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , inhumaine ;
 Ma tendresse ne fert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour* ? En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour ? Cela est inintelligible & barbare.

Clitemnestre vient ensuite qui demande au jeune *Itis* , si sa fille *Electre* se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; & elle menace *Electre* , en cas de résistance. *Itis* dit alors à *Clitemnestre* :

Je ne puis la contraindre , & mon esprit confus....

Clitemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Mais *Itis* n'a fait là aucun raisonnement. Il dit en un vers seulement , *qu'il ne peut contraindre Electre.*

Il fallait faire raisonner *Itis* , pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive , il demande encore à *Clitemnestre* si *Electre* consent au mariage ?

Electre répond :

Oui , pour ce grand hymen ma main est toute prête ;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe ! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.* Cela s'entendrait naturellement , *en faveur de ton fils.* Et ici cela veut dire , en faveur de ton sang que je veux faire couler. Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

Egiste répond à cette pointe détestable :

Cruelle , si mon fils n'arrêtait ma vengeance ,
J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire apparemment , je me vengerais de toi , en éprouvant ta constance dans les supplices : mais *je me vengerais* , suffit ; *jusqu'où va ta constance* , n'est que pour la rime.

Après cela *Egiste* quitte *Clitemnestre* en lui disant :

Mais ma fille paraît , Madame , je vous laisse ,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu'un *paraît* , *je vous laisse* ; cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi , ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant

lui ; mais point du tout , c'est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller ? *Il va travailler* , dit-il , *au repos de la Grèce* ; mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là , aussi mal-à-propos que son père est parti , termine l'acte , en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles , & finit par dire :

Allons trouver le roi ;

Fefons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison , je vous prie , *de faire tout pour l'amour , si l'amour ne fait rien pour elle ?* Quel jeu de mots , indigne d'une soubrette de comédie ! Si je voulais examiner ici toute la pièce , on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue *Sophocle* ; & il n'a point surtout défigurés ce sujet tragique par des amours postiches , par une *Iphianasse* & un *Itis* , personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre , malgré tous les défauts de l'auteur ; mais aussi il faut convenir qu'il a su très-bien conserver cette sombre horreur , qui doit régner dans la pièce d'*Electre* , & qu'il y a des situations touchantes , des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de *Racine* , lesquelles sont souvent un peu froides , malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crébillon* , de l'aveu de tout le monde ; & son style est si supérieur , que dans quelques-unes de ses pièces , comme dans *Brutus* & dans *Jules-César* , je ne

crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, & je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'Oedipe, car il est sans difficulté que l'Oedipe de *Corneille* n'approche pas de l'autre. Mais choifflons dans *Cinna* & dans *Brutus* des morceaux qui aient le même fonds de pensées.

Cinna parlant à *Auguste*.

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats,
 Ne font pas bien reçus toutes sortes d'Etats;
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
 Sème dans l'univers cette diversité.
 Les Macédoniens aiment le monarchique;
 Et le reste des Grecs la liberté publique.
 Les Parthes, les Persans, veulent des souverains;
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendu qu'un Etat est toujours Etat, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus on n'est point reçu par un climat.

2°. Ce n'est point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ses lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler; mais *injure* n'est pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le monarchique*. Il sous-entend l'Etat monarchique. Mais ce mot *Etat* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux, un adjectif sans substantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
 Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs est très-profaique.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de style & de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour des règles; ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens & aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort approchant.

Arons, il n'est plus temps, chaque état a ses lois
 Qu'il tient de sa nature, & qu'il change à son choix.
 Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
 Les Tosfans semblent nés pour servir sous des maîtres,
 Et de leur chaîne antique adoreteurs heureux,
 Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
 La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
 Sous un joug odieux languit assujettie. . . .
 Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
 Son premier citoyen fut le grand Romulus.
 Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
 Numa qui fit nos lois y fut soumis lui-même.
 Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix &c.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de *Brutus*.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut se borner dans les lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou six pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire; il n'y a que l'*Electre* & le *Radamiste* chez M. *Crébillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture; mais pour les pièces de *Racine*, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors les *Frères ennemis*.

DIALOGUES EN PROSE.

LES premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose dans notre langue, sont ceux de *la Mothe le Vayer* ; mais ils ne peuvent en aucune manière être comparés à ceux de M. de *Fontenelle*. J'avoueraï aussi que ceux de M. de *Fontenelle* ne peuvent être comparés à ceux de *Cicéron* ni à ceux de *Galilée*, pour le fond & la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en avoir, & on croit en faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté & de l'art ; mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, & qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste & sage ne peut souffrir que la courtisane *Phriné* se compare à *Alexandre*, & qu'elle lui dise que *s'il est un aimable conquérant, elle est une aimable conquérante ; que les belles sont de tous pays, & que les rois n'en sont pas &c.*

Rien n'est plus faux que de dire que *les hommes se défendraient trop bien, si les femmes les attaquaient* : toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien, parce qu'elle est frivole & qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Il est encore très-faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième siècle à Rome était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai *qu'avoir de l'esprit soit uniquement un hasard* ; car c'est principalement la culture qui forme l'esprit ; & si cela n'était pas ainsi, un payfan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'*Elisabeth* d'Angleterre, parlant au duc d'*Alençon*. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. *Toujours des imaginations*, dit-elle, *des espérances*, & *jamais de réalité* ; *voilà votre bonheur : vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.*

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'*Alençon*, & les malheurs horribles qu'elle lui causa, avec les petits artifices de la reine *Elisabeth*, pour ne se point marier ! Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues ! Enfin est-il rien de plus faux que ces paroles ; *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu ? Un bonheur qu'on ne sent point peut-il être un bonheur ?*

Il est honteux pour la nation, que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si long-temps.

Voici encore une pensée aussi fautive que recherchée.

„ Mais songez que l'honneur gâte tout en amour ,
 „ dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'honneur des
 „ femmes qui est contraire aux intérêts des amans ;
 „ & puis, du débris de cet honneur-là, les amans
 „ s'en composent un autre, qui est fort contraire aux
 „ intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir
 „ mis l'honneur d'une partie dont il ne devait point
 „ être. „

Quel style! un honneur qui est de la partie. Mais rien ne paraît encore plus faux & plus mal placé que *Faustine*, qui se compare à *Marcus Brutus*, & prétend avoir eu autant du courage en faisant des infidélités à *Marc-Aurèle* son mari, que *Brutus* en eut en tuant l'usurpateur de Rome. *Je voulais*, dit-elle, *effrayer ellement tous les maris*, que personne n'osât songer à l'être, après l'exemple de *Marc-Aurèle*. Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût & de plus indécent, que de mettre en parallèle le Virgile travesti de *Scarron* avec l'*Énéide*, & de dire que le magnifique & le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent? On reconnoît trop à ce trait le mépris d'avilir tous les génies de l'antiquité, & de faire valoir je ne fais quel style compassé & bourgeois, aux dépens du noble & du sublime.

Pourquoi dire, *si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu?* Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fautive que les autres? *Il y aurait trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eût plus de plaisir qu'un autre.* N'est-il pas évident que le siècle de *Louis XIV*, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables, & toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de *Charles IX* & de *Henri III*? Est-il bien raisonnable de faire dire par *Julie de Gonzague* à *Soliman*, qui fait le sophiste avec elle: *À un certain point, la vanité est un vice; un peu en deçà, c'est une vertu?* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité; & les raisonnemens

entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fauffeté. *Qui veut peindre pour l'immortalité , doit peindre des fots.* Les grands poètes & les grands historiens n'ont point peint des fots. *Molière* même, que l'on fait parler ici , n'aurait point peint pour la postérité , s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela , c'est la duchesse de *Valentinois* se comparant à *César* , parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles & si propres à révolter tous les esprits sensés , n'ont pu cependant empêcher le succès du livre , parce que les pensées fines & vraies y sont en grand nombre ; & quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans *Montagne* & dans beaucoup d'autres auteurs , elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de *Fontenelle* , par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressans & agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution , comme je l'ai dit , il peut être lu aussi avec plaisir , & même avec fruit , par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit , & qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé , le vrai d'avec le faux , le solide d'avec le puéril , mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre , & de ceux qui lui ressemblent , est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur *Rollin* avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine , & les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs

qui croissent & qui meurent si vite. La perfection consiste, comme dit *Horace*, à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

DESCRIPTION DE L'ENFER.

ON voit dans tous les poètes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans la *Henriade*, au septième chant; mais comme elle est fort longue, & entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet.

» Dans cette peine, il entreprit de descendre aux
 » enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné
 » du camp; on l'appelait *Acherontia*, à cause qu'il y
 » avait en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle
 » on descendait sur les rives de l'Achéron, par
 » lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La
 » ville était sur un rocher, posée comme un nid
 » sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher,
 » on trouvait la caverne, de laquelle les timides
 » mortels n'osaient approcher. Les bergers avaient
 » soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur
 » soufrée du marais Stygien, qui s'exhalait sans
 » cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout
 » autour il ne croissait ni herbes ni fleurs. On n'y
 » sentait jamais les doux zéphyr, ni les grâces
 » naissantes du printemps, ni les riches dons de

» l'automne. La terre aride y languissait. On y
 » voyait seulement quelques arbuttes dépouillés ,
 » & quelque cypres funestes. Au loin même , *tout*
 » *à l'entour* , *Cérès* refusait aux laboureurs ses moissons
 » dorées. *Bacchus* semblait en vain y promettre ses
 » doux fruits. Les grappes de raisin se desséchaient
 » au lieu de mûrir. Les naïades tristes ne faisaient
 » point couler une onde pure. Leurs *flots* étaient
 » toujours *amers* & troubles. Les oiseaux ne chantaient
 » jamais *dans* cette terre hérissée de ronces & d'épines,
 » & n'y trouvaient aucun bocage pour se retirer.
 » Ils allaient chanter leurs amours sous un ciel plus
 » doux. Là , on n'entendait que les croassemens
 » des corbeaux , & la voix lugubre des hiboux.
 » L'herbe même y était *amère* , & les troupeaux qui
 » la paiffaient ne sentaient point la douce joie qui
 » les fait bondir. Le taureau fuyait la genisse. Le
 » berger , tout abattu , oubliait sa musette & sa
 » flûte.

» De cette caverne sortait de temps en temps une
 » fumée noire & épaisse , qui faisait une espèce de nuit
 » au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient
 » alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infer-
 » nales. Mais souvent les hommes à la fleur de leur
 » âge , & dès leur plus tendre jeunesse , étaient les
 » seules victimes que ces divinités cruelles prenaient
 » plaisir à *immoler* par une funeste *contagion*.

» C'est-là que *Télémaque* résolut de chercher le
 » chemin de la sombre demeure de *Pluton*. *Minerve*
 » qui veillait sans cesse sur lui , & qui le couvrait
 » de son égide , lui avait rendu *Pluton* favorable.
 » *Jupiter* même , à la prière de *Minerve* , avait ordonné

» à *Mercur*e , qui descend tous les jours aux enfers
 » pour livrer à *Caron* un certain nombre de morts ,
 » de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils
 » d'*Ulysse* dans son empire.

» *Télémaque* se dérobe du camp pendant la nuit. Il
 » marche à la clarté de la lune , & il invoque cette
 » puissante divinité , qui étant dans le ciel l'astre
 » brillant de la nuit , & sur terre la chaste *Diane* ,
 » est aux enfers la redoutable *Hécate*. Cette divinité
 » écouta favorablement ses vœux , parce que son
 » cœur était pur , & qu'il était conduit par l'amour
 » pieux qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès
 » de l'entrée de la caverne , qu'il entendit l'empire
 » souterrain mugir. La terre tremblait sous ses pas. Le
 » ciel s'arma d'éclairs & de feux , qui semblaient
 » tomber sur la terre. Le jeune fils d'*Ulysse* sentit son
 » cœur ému , & tout son corps était couvert d'une
 » sueur glacée ; mais son courage le soutint. Il leva
 » les mains & les yeux au ciel. Grands Dieux ! s'écria-
 » t-il , j'accepte ces présages que je crois heureux.
 » Achevez votre ouvrage. Il dit ; & redoublant ses pas ,
 » il se présenta hardiment. Aussitôt la fumée épaisse
 » qui rendait l'entrée de la caverne funeste à tous
 » les animaux dès qu'ils en approchaient , se dissipa ;
 » l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps.
 » *Télémaque* entra seul ; car quel autre mortel eût osé le
 » suivre ? Deux Crétois qui l'avaient accompagné
 » jusqu'à une certaine distance de la caverne , &
 » auxquels il avait confié son dessein , demeurèrent
 » tremblans & à demi-morts , assez loin de-là dans
 » le temple , faisant des vœux , & n'espérant plus de
 » revoir *Télémaque*.

„ Cependant le fils d'*Ulyffe* , l'épée à la main ,
 „ s'enfonce dans ces ténèbres horribles ; bientôt il
 „ aperçoit une faible & sombre lueur , telle qu'on la
 „ voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque les
 „ ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les
 „ écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords
 „ du fleuve marécageux , dont les eaux bourbeuses
 „ & dormantes ne font que tourner. Il découvre
 „ sur ce rivage une foule innombrable de morts privés
 „ de la sépulture , qui se présentent en vain à l'im-
 „ pitoyable *Caron*. Ce dieu , dont la vieilleffe éternelle
 „ est toujours triste & chagrine , mais pleine de vigueur,
 „ les menace , les repousse , & admet d'abord dans sa
 „ barque le jeune Grec. „

On ne saurait approuver que ce *Télémaque* descende
 aux enfers de son plein gré , comme on fait un voyage
 ordinaire. Il me semble que c'est-là une grande faute.
 En effet , cette description a l'air d'un récit de voyageur
 plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre.
 Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer
 des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette
 description est dans un genre trop médiocre , & il y
 règne une abondance de choses petites , comme dans
 la plupart des lieux communs dont le *Télémaque* est
 plein.

Je ne fais s'il est permis dans un poème chrétien
 de faire aller les saints aux enfers ; mais il est beaucoup
 mieux d'y faire transporter *Henri IV* en songe par
S^t Louis , que si ce héros y allait en effet sans y être
 entraîné par une puissance supérieure.

Henri , dans ce moment , d'un vol précipité ,
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté ,

Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
 De l'antique chaos abominable image,
 Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
 Chefs-d'œuvre du Très-haut, comme lui bienfésans.
 Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
 Y semblent établir leur domination.
 Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche:
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans:
 Triste amante des morts, elle hait les vivans:
 Elle aperçoit Henri, se détourne, & soupire.
 Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît & s'admire;
 La Faiblesse, au teint pâle, aux regards abattus,
 Tyran qui cède aux crimes, & détruit les vertus;
 L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
 La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
 (Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
 Le faux Zèle étalant ses barbares maximes;
 Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de *Virgile*, dans laquelle il met les Remords vengeurs, avec la Crainte, la Faim, & la Pauvreté.

*Luæus & ultrices posuere cubilla Curæ,
 Et Metus, & malefuada Fames, & turpis Egestas.*

346 DESCRIPTION DE L'ENFER.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse ;
mais je ne peux supporter la description bizarre &
bigarée que fait *Rousseau*.

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée ;
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Représentant le tiers-état du gouffre.
Alors assis sur un trône de soufre,
Lucifer touffe, & faisant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal..

.
.

» Quel noir complot, quels ressorts inconnus
» Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
» Depuis un mois assemblant mes ministres,
» J'ai feuilleté mes journaux, mes registres ;
» De jour en jour l'enfer perd de ses droits ;
» Le diable oisif y souffle dans ses doigts. (1)

Il régné dans cette peinture un mélange de terrible
& de ridicule, & même de plusieurs styles, lequel n'est
point convenable au sujet. La chute de l'homme,
que l'auteur traite sérieusement, ne peut admettre le

(1) S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi
J. B. *Rousseau* un poète égal ou supérieur à M. de *Voltaire*, nous les
exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant
de la *Pucelle*.

bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de *Milton*, & la beauté du *Tasse*. *Une face échaudée, des diables mineurs, Lucifer qui touffe, des démons soufflant dans leurs doigts*, ne sont pas un début décent, pour arriver à l'amour de DIEU qui est traité dans cette pièce. C'est une grimace; c'est le fac de *Scapin* dans le *Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le style qui lui est propre; & il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très-importante pour les étrangers, & pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble, & voir que le sujet est par-là défiguré.

E P I G R A M M E.

L'ÉPIGRAMME ne doit pas être placé dans un plus haut rang que la chanson.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais je ne conseillerais à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureusement qu'un célèbre poète de nos jours commença à se distinguer. Il n'avait réussi ni à l'opéra ni au théâtre comique. Il se dédommagea d'abord par l'épigramme; & ce fut la source de toutes ses fautes & de tous ses malheurs. La plupart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licencieux, & représentent un débordement de mœurs si horrible, qu'on ne

peut trop s'élever contre des choses si détestables , & je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sentent du talent. La débauche & la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins , n'entraînent que trop la jeunesse ; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obscénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans *Rousseau* le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits , même aux plus rigides ; c'est la paraphrase de *totus mundus fabula est*.

Ce monde-ci n'est qu'un œuvre comique ,
Où chacun fait des rôles différens.
Là sur la scène en habit dramatique ,
Brillent prélats , ministres , conquérans.
Pour nous vil peuple assis aux derniers rangs ,
Troupe futile , & des grands rebutée ,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée ;
Mais nous payons , utiles spectateurs ;
Et si la pièce est mal représentée ,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme , que peut-être ce vers :

Troupe futile , & des grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gêne la comparaison des spectateurs & des comédiens ; car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau , d'ailleurs achevé ; combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies , dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme, aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques ; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques* , celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte & sublime , en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans *Marot*. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillard , juge d'enfer , menait
 A Montfaucon Samblançay l'ame rendre ,
 A votre avis lequel des deux tenait
 Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre ,
 Maillard semblait homme que mort va prendre ,
 Et Samblançay fut si ferme vieillard ,
 Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
 A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les épigrammes , dans le goût noble , celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes : les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment ; les secondes dans une plaisanterie. Par exemple , on appelle madrigal , ces vers charmans de *M. Ferrand*.

Etre l'Amour quelquefois je désire ,
 Non pour régner sur la terre & les cieux ;

Car je ne veux régner que sur Thémire ;
 Seule elle vaut les mortels & les dieux ;
 Non pour avoir un bandeau sur les yeux ;
 Car de tout point Thémire m'est fidelle ;
 Mais seulement pour épuiser sur elle
 Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser ,
 n'en ont aucun ; & comme d'ordinaire c'est la passion
 seule qui les fait , elles sont grossières. Qui peut souffrir
 dans *Malherbe* :

Cocu de long , cocu de travers ,
 Sot au-delà de toutes bornes ;
 Comment te plains-tu de mes vers ,
 Toi qui souffrés si bien les cornes ?

Peut-être cette détestable épigramme réussit-elle de
 son temps , car le temps était fort grossier , témoin les
 fatires de *Régnier* , qui n'avait aucune finesse & qui
 cependant furent goûtées.

Je ne fais si cette épigramme-ci de *Rousseau* n'est
 pas aussi condamnable.

L'ufure & la poësie
 On fait jusques aujourd'hui ,
 Du fesse-matthieu de Brie ,
 Les délices & l'ennui.
 Ce rimailleur à la glace
 N'a fait qu'un pas de ballet ,
 Du châtelet au parnasse ,
 Du parnasse au châtelet.

Où est la plaifanterie , où est le sel , où est la finesse
 de dire crument , qu'un homme est un usurier ? Com-
 ment est-ce qu'on fait un pas de ballet du châtelet au

parnasse? De plus, dans une épigramme il faut rimer richement. C'est un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poësie*, avec de *Brie*, est mauvaise; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres & allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélître, maroufle, & autres semblables, qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

F A B L E.

AU lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français font le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de *la Fontaine* soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS, *deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue: *La cigale ayant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainsi: *Maître corbeau sur un arbre perché*. Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, est ce qu'il y a de plus simple, & non pas de meilleur; les vers même qui ont le plus passé en proverbe, ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur: *J'appelle un chat un chat, & Rollet*

un fripon ; & beaucoup de pareils vers , qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci.

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
 Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.
 Celui-là fait le crime à qui le crime fert.
 Tout empire est tombé , tout peuple eut ses tyrans.
 Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
 C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
 Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
 Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.
 La douleur est un siècle, & la mort un moment.

Tous ces vers sont d'un genre très-supérieur à *j'appelle un chat un chat* ; mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu'une maxime noble ; c'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite , comme ces chansons triviales qu'on chante sans les estimer , & ces vers naïfs & ridicules de comédie qu'on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage ?
 Si vous ne m'entendez, je vous aime autant fourd.

& cent autres de cette espèce.

C'est particulièrement dans les fables de *la Fontaine* qu'il faut discerner soigneusement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli.

La fourmi n'est pas prêteuse.
 Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujats.

Cela

Cela est passé en proverbe. Combien cependant ces proverbes font-ils au-dessous de ces maximes d'un sens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur ?

Des enfans de Japet, toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que mourir ;
C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

Lynx envers nos pareils , & taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple , & de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats ; aussi je crois que de tous les auteurs *la Fontaine* est celui dont la lecture est d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'histoire , & dont l'esprit est très-formé , qui lisent avec fruit nos grands tragiques , ou la *Henriade*. Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour se plaire à l'art poétique ; mais *la Fontaine* est pour tous les esprits & pour tous les âges.

Il est le premier en France qui ait mis les fables d'*Esopé* en vers. J'ignore si *Esopé* eut la gloire de l'invention ; mais *la Fontaine* a certainement celle de l'art de conter. C'est la seconde ; & ceux qui l'ont suivi n'en ont pas acquis une troisième ; car non-seulement la plupart des fables de *la Motte Houdart* sont prises , ou de *Pilpay* , ou du dictionnaire d'*Herbelot* , ou de quelques voyageurs , ou d'autres livres , mais

encore toutes font écrites en général d'un style un peu forcé. Il avait beaucoup d'esprit ; mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art ; aussi tous ses ouvrages , en tous les genres , ne s'élèvent guère communément au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés & des traits fort ingénieux ; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur & cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans *la Fontaine*. Je fais que tous les journaux , tous les mercures , les feuilles hebdomadaires qu'on faisait alors , ont retenti de ses louanges ; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On fait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti ; on loue afin d'être loué. On engage dans ses intérêts les auteurs des journaux ; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain , qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant , & cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste , quand il a réprouvé dans les fables de M. de *la Motte* des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans *la Fontaine*. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de *la Fontaine* lui échappent , & sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère , & que celui qui l'imitait en cherchait un. Que *la Fontaine* appelle *un chat* , qui est pris pour juge , *sa majesté fourrée* ; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur ; elle fait une image simple, naturelle, & plaisante. Mais que *la Motte*

appelle un cadran , un *greffier solaire* , vous sentez-là une grande contrainte , avec peu de justesse. Le cadran ferait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable ! *la Fontaine* fait dire élégamment au corbeau par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave , un *phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix* , un corbeau qu'on veut flatter , que d'appeler une rave un *phénomène*. *La Motte* appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* & de *phénomène* sont mal appliqués à une rave , & que tout cela est bas & froid !

Je fais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances ; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas , tant le naturel a de beauté , & tant il se fait sentir. Je me souviens qu'un jour étant à une représentation de la tragédie d'*Inès* avec le jeune comte de *Sintzendorf* , il fut révolté à ce vers :

Vous me devez , Seigneur , l'estime & la tendresse.

Il me demanda si on disait , *j'ai pour vous l'estime* , & s'il ne fallait pas absolument dire , *j'ai pour vous de l'estime* ? Je fus surpris de cette remarque , qui était très-juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention , & j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

DE LA GRANDEUR

DE DIEU.

CE sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de DIEU. Je n'ai rien trouvé dans la prose qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce sublime sujet ; & j'avoue que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n'a parlé de DIEU comme *Racine* dans *Esther*.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première ode sacrée de *Rousseau*, qui pourtant est fort belle.

Les cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur.
Tout ce que leur globe enferme,
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique

De tous les célestes corps !
 Quelle grandeur infinie ,
 Quelle divine harmonie
 Résulte de leurs accords !

Le mot *enferre* n'est ni noble ni agréable ; & quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie ! voilà bien des *quels* ! Ces trois choses d'ailleurs , *cantique* , *concert* , *harmonie* , se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop profane. Enfin , il y a trop d'épithètes , & vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'Esther.

Voici un morceau de la Henriade , qui me paraît un pendant pour les vers de *Racine*.

C'est après une description philosophique des cieus , qui n'est pas de mon sujet.

Au-delà de leur cours , & loin dans cet espace ,
 Où la matière nage , & que Dieu seul embrasse ,
 Sont des soleils sans nombre , & des mondes sans fin.
 Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
 Par-delà tous ces cieus , le Dieu des cieus réside.

Cette description étonne plus l'imagination , & parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de la Henriade.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
 Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
 Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
 Unis & divisés , composent son essence.
 Ses saints , dans les douceurs d'une éternelle paix ,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,

Pénétrés de sa gloire , & remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa majesté suprême.
 Devant lui sont ces dieux, ces brûlans sérapius,
 A qui de l'univers il commet les destins.
 Il parle, & de la terre ils vont changer la face ;
 Des puissances du siècle ils retranchent la race,
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche , *de mille astres divers*.
 Ce mot de *mille* est un terme oiseux , aussi-bien que
 celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que
 pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité sont une
 chose admirable & unique.

Un fils du grand *Racine*, qui a hérité d'une partie
 des talens de son père , a donné encore dans son
 poème sur la grâce, une très-belle idée de la grandeur
 de DIEU.

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
 Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
 Prostré près du trône où sa gloire étincelle,
 Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
 Rentrez dans le néant, mortels audacieux ;
 Il vole sur les vents, il s'affied sur les cieux.
 Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive ;
 Et dans son lit étroit la mer reste captive.
 Les foudres vont porter ses ordres confiés,
 Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
 C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
 Suspendit le soleil, étendit nos campagnes ;
 Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
 Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain

Dont le poids fait à peine incliner la balance.
 Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
 Nos vœux & nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage, sont ceux où M. Racine a suivi son génie, & les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu, tant le tour & l'esprit des deux langues est différent. *Pefer l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque & peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, & on la trouve sûrement; car *je ne fais quoi*, n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de différer pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

car outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On fait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas, à la vérité, trop répéter ces idées; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès, est un maître, & un grand maître; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore, court risque de passer pour un écolier déclamateur.

L A N G A G E.

LE moyen le plus sûr & presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, & surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quel mot impropre *Salluste*, *Tite-Live*, ont employé. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse, d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellens ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de *Voltaire* dans son *Temple du goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, & j'ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope*, de même que M. l'abbé d'*Olivet* a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand *Racine*. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope*, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger, & un tel travail ne fera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a point de régals chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers*; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, *cela est un régál pour moi*; mais non pas, *il a des régals pour moi*.

Et quand on a quelqu'un qui hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire*; non pas, *j'ai une chose que je fais*.

Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice, on ne le dresse pas. On dresse, on tend un piège avec artifice. On emploie un artifice, on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de *Molière*, on disoit encore *treuve*. *La Fontaine* a dit dans les citrouilles, *je la treuve*; mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour moi se fait paraître.

Une amitié paraît, & ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentimens, & les sentimens se font connaître.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile & moins tendre.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton; cela est évident. *Facile à leurs vœux*,

est bon ; mais *tendre à leurs vœux*, n'est pas français ; parce qu'on est tendre pour un amant , non pas tendre à un amant.

Et ses soins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les soins peuvent tendre à quelque chose, mais non *pour* quelque chose. Mes vœux tendent à Paris , & non pour Paris.

Et son jaloux dépit contre moi se détache.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un , s'attacher à le décrier , éclater , &c. On détache un ennemi , un parti ; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

On s'emporte , on *se déchaîne* , on s'irrite , on crie , on cabale contre une personne , & non *sur* elle : on se jette , on tire sur elle ; on épuise la satire sur elle.

Monsieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire , *je remplis la place à travailler* ; il faut dire , *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur , en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines.

Faire mine de quelque chose , est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace ; & on ne doit pas dire , je fais la mine d'aimer , la mine de haïr ; parce que

faire la mine , est une expression absolue , comme faire le plaifant , le dévot , le connaisseur.

Oui , toute mon amie elle est , & je la nomme.

Il faut dire , toute mon amie qu'elle est ; & non pas , *toute mon amie ; je la nomme* , est vicieux. Le terme propre est , *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand , vertueux , barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit , & tourne la justice.

L'expression , *tourne la justice* , n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune ; on tourne une chose , un esprit même , à un certain sens ; mais tourner la justice , ne peut signifier séduire , corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire , que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un ; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser *Molière* , mais d'un esprit équitable , qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand-homme , en citant pour des autorités consacrées des fautes de langue. C'est dans cette vue innocente & utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de *Pierre Corneille*.

*Examen des fautes de langage dans la tragédie de
Pompée.*

Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais
le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles faisons,
Balance le pouvoir, & non pas les raisons.

En de telles faisons, est une expression lâche &
vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre; il
voulait dire, *consulte son pouvoir*.

Cet hémistiche, & *non pas les raisons*, dit tout le
contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les
raisons, c'est-à-dire, la raison d'Etat qu'on examine
& qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé?

Le mot *foudroyé* est très-impropre; un fardeau ne
foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il
fallait absolument *votre encens*.

Et celle de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette; & il fallait dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point*, ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je ferai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir &c.

Assurer sa puissance & sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation; il ne signifie pas conserver son estime: il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Prêter l'esprit n'est pas français; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre.

Soupir illustre est bon, à la vérité, en grammaire, mais en poésie il tient un peu du *Phébus*.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse: elle ferait pardonnable à une grande passion; mais ici c'est *Cléopâtre* qui parle de sang-froid.

Il en coûte la vie & la tête à Pompée.

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée, & ne prends point le change;

.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers , & surtout le dernier , font des expressions basses & populaires ; & *un peu bien du est* barbare.

Et plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence ; on s'emporte avec insolence , à trop d'insolence , & non pas *dans l'insolence*.

De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : Je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller , ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il fallait *de se relever* : *étourdis* est trop bas.

Quoi qu'il en fasse , enfin.

Il faut *quoi qu'il fasse* , surtout dans le style noble.

Il venait à plein voile.

On dit à *pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendait ,
Ce qu'au juste Ofiris la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes est mal placé ; c'est une faute , mais légère.

Tout beau , nous vous devons le tout , font des termes bas & comiques ; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous, craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens : Votre clémence était dangereuse pour vous ; & nous avons craint que , par un sentiment trop généreux, vous ne nous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserai Rome avec votre supplice ?

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un*, comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

Comme, au lieu de *Comment*, était déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris ; on a du mépris ; on ne fait point de mépris.

D'un astre envenimé l'invincible poison.

L'invincible poison d'un astre est une pensée fautive,
mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il fallait *que le bonheur de mes armes*.

Quoi ! de la même main & de la même épée,
Dans un tel désespoir à ses yeux est passée.

Comment peut-on passer d'une main & d'une épée dans un désespoir ?

Quelques foins qu'ait César.

On prend des foins , on a foins de quelque chose , on agit avec foins ; mais on ne peut dire en général , avoir des foins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de*

Ainsi que la naissance , ils ont les esprits bas.

Il fallait , ils ont l'esprit bas , surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux ,
Le sang abject & vil de ces deux malheureux ?

De quoi peut satisfaire n'est pas français ; il fallait ,
comment ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

Effectif est un terme de barreau.

A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.

Il fallait *de mes vœux* : on n'est pas ennemi *à* , on est ennemi *de*.

Permettez

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces.

Ces deux vers font un galimatias, pour le sens & pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces, & on ne se sent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Un *songe*, qui forme un mensonge *sur des vœux*, forme une phrase trop entortillée & trop peu exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.

On court venger, saisir, prendre, combattre. On ne court point à combattre, à prendre, à saisir, à venger.

Pour grand qu'en soit son prix, son péril en rabat.

Pour grand que n'était plus en usage dès le temps de *Cornille*. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les Lettres provinciales, qui font de même date. Il *en rabat* est un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de sa vertu par la mienne*. Il n'est pas permis de joindre en cette occasion le pluriel au singulier. *Phèdre*, dans Racine, au lieu de dire,

J'excitai mon courage à le persécuter,
ne dit point, *j'excitai notre courage à le persécuter*.

Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

Parce que fait toujours en vers un très-mauvais effet ; au point qu'il est est actuellement furanné & familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire *permise à la douleur*, & non pas *trop juste*. Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite, & je ne la suis pas.

Il faut *je ne le suis pas*, parce que ce *le* est neutre & indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous satisfaites ? elles répondraient, *nous le sommes*, & non pas nous les femmes. Ainsi une femme doit dire, *je le suis*, & non *je la suis*.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il fallait, *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir*.

Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci, ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour signifier, *autant qu'il peut l'être* ; & c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis :

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de roi pousse un peuple inconstant.

*Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de roi ,
est un galimatias insupportable.*

Et parmi ces objets , ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis dans le style noble de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en vers héroïques , *ce qui davantage me plaît , ce que patiemment je supporte , ce qu'à contre cœur je fais , ce que prudemment je diffère.*

J'ajoute une requête.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez , modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force* , est barbare.

..... Non pas , César , non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite , & que tes funérailles ,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi.....

Cette *elle* tombe sur Rome , & semble tomber sur la cendre de *Pompée* , par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi* ; on ne fait si c'est *Cornélie* qui est aussi chère , ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité défectueuse dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci , pour n'être pas trop long ; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

On rompt un projet , une ligue , des liens , une assemblée ; on arrête un effort , on s'y oppose , on le surmonte , on le rend inutile , &c.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.

On entre dans le désespoir , on s'abandonne , on se livre au désespoir ; on ne le choisit pas.

Il est de la fatalité

Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre dessein ; la fatalité ordonne , &c.* mais on ne dit pas , *il est de la fatalité* , comme on dit , *il est d'usage ; l'aigreur* est un terme très-impropre , & l'amertume s'oppose à la douceur & non à la félicité.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage , & je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet , non plus que les beautés de détail , dont cette tragédie vicieuse & irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire , pour vous former un style pur & correct , que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine & par le secours du plaisir , se fixe bien plus fortement dans la mémoire que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs , souvent très-mal digérés , & dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point

lire la nouvelle grammaire de l'abbé *Girard* ; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie ; & surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours & des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois & familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée ?

On aura beau fulminer contre mes termes , un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent , dans le discours , répondre par le rang & l'habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

Le district du pronom , la portion dont il est doté , les déclinaisons sont battues & terrassées.

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style , mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple , *habillement de la nuit* , pour *habillement de nuit*. *Quoi faire* , pour *que faire*. *C'est soi qui fait* , au lieu de dire , on fait soi-même.

Enfin , il y a des termes obscènes , malgré le grand précepte de *Quintilien*, qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé *Régnier Desmarets* & de *Restaut* , sont bien plus sages & plus instructives.

LETTRES FAMILIÈRES.

LES lettres familières , écrites avec négligence , & d'un style approchant de la conversation , vous pourront donner l'usage de cette manière libre & dégagée dont on converse & dont on écrit à ses amis ; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment : & si on retranchait des lettres de madame de *Sévigné* , ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent , & qui sont racontés avec tant de vivacité & de naturel , je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les lettres de *Balzac* & de *Voiture* eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques ; & cela seul , en les privant nécessairement du naturel qu'elles devaient avoir , devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le Temple du goût. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru sévères ; mais ils me semblent très-justes , & rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même aller encore plus loin que l'auteur du Temple du goût , dans l'idée que je me suis formée des lettres de *Voiture*. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite & méprisable envie d'avoir de l'esprit , lui fait dire des choses dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut

consoler le maréchal de *Grammont* sur la mort de son père. Il lui dit :

„ Est-il vrai qu'en un siècle où les exemples d'un bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France ? Cela, sans mentir, est admirable, & au-dessus de vos exploits ; mais comme il peut y avoir de l'excès dans les meilleures choses, votre douleur qui a été juste, ne le serait plus à cette heure, si elle durait davantage. Votre réputation augmente, & votre bien ne diminue pas ; car on dit qu'en argent & en poulaille, vous aurez quelque chose de considérable. „

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père ? assurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé ; & jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, & plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tint lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à *Voiture*. Tout homme de bon sens, & formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées & insipides.

Il compare mademoiselle de *Rambouillet* à la mer, & il dit :

„ Il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, la mer & vous. Il y a cette différence, que toute vaste & grande qu'elle est, elle a ses bornes, & vous n'en avez point ; & que tous ceux qui connaissent votre esprit, avouent qu'il n'a ni fond ni rive ; & je vous supplie, de

» quel abyme avez-vous tiré ce déluge de lettres que
 » vous avez envoyé ici ? »

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit, que le mot de *cordonniers* vient de ce qu'ils donnent des cors ?

La fameuse lettre de la *carpe au brochet*, était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée ? On fait que *Voiture* s'étant trouvé dans une société où était le grand *Condé*, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, & *Voiture*, la *carpe* ; la carpe dit donc au brochet :

» Les baleines de la mer Atlantique furent à grosses
 » gouttes, & sont toutes en eau quand elles vous
 » entendent nommer. Des harengs frais qui viennent
 » de Norvège, nous assurent que la mer s'est glacée
 » cette année plutôt que de coutume, par la peur
 » que l'on y avait eue, sur les nouvelles que quelques
 » macreuses y avaient apportées que vous dirigiez
 » vos pas vers le Nord. . . . Certaines anguilles de
 » mer crient déjà comme si vous les écorchiez. Les
 » loups-marins ne sont que de pauvres cancrs auprès
 » de vous ; & si vous continuez, vous avalerez la
 » mer & les poissons. »

Tout ce qu'on peut dire, ce me semble, d'une telle lettre, c'est que ces jeux sont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choses ; mais qu'ils sont d'un très-bas prix quand on les veut trop estimer.

Il y a dans *Voiture* d'autres lettres d'un caractère plus délicat & d'un goût plus fin ; telle est, par exemple, la lettre au président de *Maisons*, au sujet

d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'*Horace* écrit à *Tibère Néron* dans un cas à-peu-près semblable ; mais elle a ses grâces & son mérite.

» Madame de *Marilly*, Monsieur, s'est imaginée
 » que j'avais quelque crédit auprès de vous : & moi
 » qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le
 » contraire. C'est une personne qui est aimée &
 » estimée de toute la cour, & qui dispose de tout
 » le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire
 » dont elle vous a choisi pour juge, & qu'elle croie
 » que j'y aie contribué quelque chose, vous ne sauriez
 » croire l'honneur que cela me fera dans le monde,
 » & combien j'en ferai plus agréable à tous les
 » honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts
 » pour vous gagner ; car je fais bien, Monsieur, que
 » vous ne pouvez être touché des vôtres, sans cela
 » je vous promettrais son amitié ; c'est un bien par
 » lequel les plus sévères juges se pourraient laisser
 » corrompre, & dont un si honnête homme que
 » vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir
 » justement ; car elle ne demande de vous que la
 » justice. Vous m'en ferez une, que vous me devez,
 » si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours
 » autant que vous avez fait autrefois, & si vous
 » croyez que je suis votre, &c. »

Mais il faut avouer, avec l'auteur du Temple du goût, que l'on trouve dans *Voiture* bien peu de lettres de ce prix, & que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de *Balzac*,

personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. On y trouve, à la vérité, du nombre & de l'harmonie profaïque; mais c'est précisément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C'est le mérite propre des harangues, des oraisons funèbres, de l'histoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil & un style soutenu.

Qui peut tolérer que *Balzac* écrive à un cardinal :

„ Qu'il a le sceptre des rois & la livrée des roses,
 „ & qu'à Rome on se sauve à la nage au milieu des
 „ eaux de fenteurs ? „

Qui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides & forcées ont tant servi à décréditer le style de *Balzac*; si la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaifanteries recherchées, ont fait tant de tort à *Voiture*, que doit-on penser de ces lettres imaginaires, qui sont sans objet, & qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C'est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de se donner pour un colonel, de parler de son régiment, & de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les lettres du chevalier d'*Her* n'ont pas seulement ce défaut; mais elles ont encore celui d'être écrites d'un style forcé, & tout-à-fait impertinent. On y obtient des lettres d'Etat pour sa maîtresse. On la fait peindre en iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût, & cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre espèce, comme celles de l'Espion turc, de madame du *Noyer*, les Lettres

juives , chinoises , cabalistiques. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres , mais un petit artifice usité , soit pour débiter des choses hardies , soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages qui amusent quelque temps la jeunesse crédule & oisive , sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres persanes : elles sont à la vérité une imitation de l'Espion turc , mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux , hardi , singulier , sentencieux ; & il ne manque à cet ouvrage qu'un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres , moitié vers & moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis , mais écrites avec délicatesse & avec soin. Telle est la lettre dans laquelle *Bachaumont* & *Chapelle* rendent compte de leur voyage. Telles sont quelques-unes du comte *Antoine Hamilton* , de *M. Pavillon*.

En voici une écrite par l'auteur de la *Henriade* à un grand roi.

» Les vers que votre majesté a fait dans Neiff ,
 » ressemblent à ceux que *Salomon* faisait dans sa gloire ,
 » quand il disait , après avoir tâté de tout : Tout
 » n'est que vanité. Il est vrai que le bon-homme
 » parlait ainsi , au milieu de trois cents femmes &
 » de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné
 » de bataille ni fait de siège. Mais n'en déplaise ,
 » Sire , à *Salomon* & à vous , ou bien à vous & à
 » *Salomon* , il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité
 » dans ce monde.

» Conquérir cette Silésie ;
 » Revenir couvert de lauriers
 » Dans les bras de la poésie ;
 » Donner aux belles, aux guerriers ,
 » Opéra, bal, & comédie ;
 » Se voir craint, chéri, respecté ,
 » Et connaître au sein de la gloire
 » L'esprit de la société ,
 » Bonheur si rarement goûté
 » Des favoris de la victoire ;
 » Savourer avec volupté ,
 » Dans des momens libres d'affaire ,
 » Les bons vers de l'antiquité ,
 » Et quelquefois en daigner faire
 » Dignes de la postérité :
 » Semblable vie a de quoi plaire ,
 » Elle a de la réalité ,
 » Et le plaisir n'est point chimère.

» Votre majesté a fait bien des choses en peu de
 » temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la
 » terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la
 » variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce
 » génie dévorant, qui met tant de choses dans sa
 » sphère d'activité, vous conservez toujours cette
 » supériorité de raison, qui vous élève au-dessus de
 » ce que vous êtes & de ce que vous faites.

» Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez
 » à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux
 » sans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre,
 » sont à une distance immense de votre personne,
 » par leur ame comme par leur état. Il y a un beau
 » vers de *Milton* :

amongst unequals no society.

„ Il y a encore un autre malheur ; c'est que votre
 „ majesté peint si bien les nobles friponneries des
 „ politiques , les soins intéressés des courtisans &c.
 „ qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes
 „ de toute espèce , & qu'elle croira qu'il est démontré
 „ en morale , qu'on n'aime point un roi pour lui-
 „ même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi
 „ ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut
 „ pas s'empêcher d'aimer pour lui-même , un homme
 „ d'un esprit supérieur , qui a bien des talens , & qui
 „ joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or , s'il
 „ arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi ,
 „ son état en doit-il empirer ? & l'aimera-t-on moins
 „ parce qu'il porte une couronne ? Pour moi , je
 „ sens que la couronne ne me refroidit point du tout.
 „ Je suis , &c. „

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de *Berwick* , qui me paraît fort au-dessus de toutes celles de *Voiture*. J'en ignore l'auteur ; mais je peux affirmer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût. C'est proprement le goût de la nation.

„ Vous venez de gagner une bataille complète &
 „ glorieuse dans toutes les circonstances. Vous avez
 „ rendu quelques services , par cette victoire , à la
 „ couronne d'Espagne. Vous n'avez pas mal fait
 „ votre cour au roi votre maître à Versailles. Et le
 „ roi , votre souverain , en paraît presque aussi content
 „ ici , que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres
 „ pour son rétablissement. Je ne fais comment vous
 „ vous trouvez de tout cela ; mais pour moi , je vous

„ en fais de bon cœur mon compliment. Il est vrai
 „ que vous vous portez bien , & que dans une mêlée
 „ où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien
 „ avant , vous n'avez pu vous faire donner quelque
 „ balafre au milieu du visage , ou parvenir à quelque
 „ incision cruciale au haut de la tête ; & ce n'est pas
 „ contentement pour un homme avide de gloire. Je
 „ vous conseille pourtant de ne vous en point cha-
 „ griner , & de prendre le tout en patience.

„ J'avais cru , lorsque vous vous fites naturaliser
 „ en France , que c'était pour mettre à couvert vos
 „ biens immenses en cas d'accident ; mais je vois
 „ bien que ce n'était que pour pouvoir exterminer
 „ sans scrupule tout autant d'Anglais de la princesse
 „ *Anne* qui se trouveraient en votre chemin ; & c'est
 „ fort bien fait à vous. Cependant si je n'avais peur
 „ de vous mortifier , je vous dirais que quoiqu'on
 „ parle beaucoup de vous ici , on ne laisse pas de
 „ parler diversement de votre conduite. Les uns
 „ disent que vous êtes trop insolent , & que vous
 „ faites trop l'entendu à l'égard des ennemis ; &
 „ les autres assurent que vous ne vous faites pas
 „ assez valoir auprès de ceux qui vous veulent du
 „ bien & qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y
 „ ait pas grand mal à tout cela , examinons un
 „ peu vos actions depuis que vous êtes dans le
 „ service , pour voir si on vous accuse avec raison.

„ Lorsqu'à Nérvinde on combattit ,
 „ Et que l'Angleterre alarmée
 „ Eut appris , par la renommée ,
 „ La disgrâce qu'elle y souffrit ,

- » Tout son parlement en pâlit ;
- » Mais votre excellence, animée
- » Par les dangers & par le bruit ,
- » Par les canons & leur fumée ,
- » Mais plus que tout cela, charmée
- » De voir leur Orange interdit ,
- » Se mit en tête , à ce qu'on dit ,
- » De prendre toute son armée ;
- » Mais ce fut elle qui vous prit &c.

L I B E R T É.

LA liberté de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés , aussi-bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans *Pierre Corneille* une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse ? C'est dans sa tragédie d'*Oedipe*.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression ; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre , qui exige une chaleur d'action & de passion presque continue. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie ; & ce que *Corneille* fait dire à son *Oedipe* , trouvera peut-être ici mieux sa place aux yeux d'un lecteur de sang-froid , qu'il ne la trouve au théâtre , où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit , voici ce morceau qui est plein de très-grandes beautés.

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;

Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,
 Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ?
 L'ame est donc toute esclave ? une loi souveraine
 Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;
 Et nous ne recevons ni crainte ni désir
 De cette liberté qui n'a rien à choisir.
 Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
 Vertueux sans mérite , & vicieux sans crime ,
 Qu'on massacre les rois , qu'on brise les autels ,
 C'est la faute des dieux , & non pas des mortels.
 De toute la vertu sur la terre épandue ,
 Tout le prix à ces dieux , toute la gloire est due.
 Ils agissent en nous , quand nous pensons agir.
 Alors qu'on délibère , on ne fait qu'obéir ;
 Et notre volonté n'aime , hait , cherche , évite ,
 Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux & hardis , qui s'impriment aisément dans la mémoire , parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses ; mais , comme je l'ai déjà dit , de telles beautés sont plus propres à la controverse qu'à la tragédie. Il est bon surtout d'observer que plus ce morceau est raisonné , plus il faudrait qu'il fût exact. *Oedipe* est un très-mauvais philosophe , quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
 De cette liberté &c.

Le libre arbitre n'a assurément rien de commun avec le désir & la crainte. Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos désirs. Il faut aussi remarquer

remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire : l'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi. On a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, & ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté, est absolument barbare ; & *que suivant que d'en haut* est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à-peu-près, sur la liberté, se trouvent dans une épître inférée parmi les œuvres de monsieur de *Voltaire*.

Ah ! sans la liberté,
 D'un artisan suprême impuissantes machines,
 Automates pensans, mus par des mains divines,
 Nous serions à jamais de mensonge occupés,
 Vils instrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés !
 Comment sans liberté serions-nous ses images ?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser.
 Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
 Dans les cieus, sur la terre, il n'est plus de justice ;
 Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
 Et ce chaos du monde est fait pour les méchans &c.

Ce morceau est plus à sa place, & paraît écrit avec plus de soin. Mais il n'est pas plus fort & plus nerveux.

D'un artisan suprême impuissantes machines,
 Automates pensans, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là font d'un poète. Mais celui-ci est d'un homme plus pénétré.

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisoit de quatre vers de cette force dans la bouche d'*Oedipe*; le reste ressent trop la déclamation; ce qui étoit en effet le grand défaut de *Corneille*. Ce qu'on a jamais écrit de plus grand & de plus sublime sur la liberté, se trouve au septième chant de la *Henriade*.

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs:
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent au destin pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme & de la présence de DIEU; & qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l'illustre *Racine* a fait un poème sur la Grâce, dans lequel il étoit bien naturel qu'il parlât

de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poëme, où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
 Pour le bien & le mal l'homme également libre,
 Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
 Lorsque pour l'écarter des lois de son devoir,
 Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
 Aussitôt balançant le poids de la nature,
 La Grâce de ses dons redouble la mesure.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs est assez pur & correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la sécheresse du fond, & pour en varier l'uniformité.

M E T A P H O R E.

LA métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive & subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée & heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. *Cicéron* dit :

Verecunda debet esse translatio.

Cette métaphore qu'on trouve , par exemple , dans la tragédie d'Héraclius , est trop forte & trop gigantesque :

La vapeur de mon fang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'est pas non plus naturel à *Chimène* de dire après la mort de son père :

J'irai sous mes cyprès accabler tes lauriers.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi dans la tragédie de Brutus ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts défolés;
Du fang qui les inonde ils semblent ébranlés.

C'est une hyperbole ; & je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même , puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la *Mort de César* ?

Rome qui détruit tout , semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute , & contre la tempête ,
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C'est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité & est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans *Zaire* , parce qu'elle a les mêmes conditions & qu'elle est touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il y a une métaphore bien frappante dans *Alzire*, lorsqu'*Alvarès* dit à *Gusman* :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit qu'une telle idée; & il est très-rare que l'exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore est encore belle & bien amenée :

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord, en frémissant, le frein de l'esclavage.

Les conditions essentielles à la métaphore, sont qu'elle soit juste & qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. *Rousseau* a dit dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir & rendre ridicule, sous le nom de *Midas* :

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse & de rapport qu'elles ont entr'elles. Car si cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit, autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici dans ce même auteur un exemple d'une faute pareille :

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquère ?

On fonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mesure point avec un compas. L'équerre, surtout, qui est un instrument de maçon , est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées soient moins justes & moins vraies que celles de *Rousseau*. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup ; car c'est une très-grande difficulté vaincue. Mais quand ce mérite est sujet à des inégalités ; quand il n'est pas soutenu par du sentiment , par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas de nos jours pour constituer un grand écrivain. Cela était bon du temps de *Malherbe*.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres ; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées, & que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre *Maffillon*, évêque de Clermont, dit dans son sermon du petit nombre des élus :

„ Vous auriez vu les élus aussi rares que ces
 „ grappes de raisins, qui ont échappé à la diligence du
 „ vendangeur, aussi rares que ces épis qui restent
 „ encore sur la terre, & que la faux du moissonneur
 „ a épargnés. Je vous aurais parlé des deux voies
 „ dont l'une étroite & rude est la voie du petit
 „ nombre ; l'autre , large , spacieuse , semée de
 „ fleurs, qui est comme la voie publique de tous
 „ les hommes &c. „

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire, elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, & seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des

choses importantes. On reconnaît un grand écrivain, non-seulement aux figures qu'il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore, sans mesure & sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent, des fleuves qui sèchent de crainte, des étoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode & sagesse; de-là vient qu'ils n'ont rien approfondi, & qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'histoire & de science. Il semble que dans ces pays on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans les fables, c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

O P E R A.

COMME vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra, quoique je ne traite pas expressément dans cet ouvrage de la tragédie & de la comédie: ma raison est que l'on a écrit d'excellens traités sur le théâtre tragique & comique, surtout dans les préfaces de nos meilleures pièces; mais on n'a presque rien dit sur l'opéra.

Saint-Evremond s'est épuisé en froides railleries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions & des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques & romaines

étaient chantées ; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif , laquelle était composée par un musicien , & que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne fait que la musique exprime les passions ? *Saint-Evremond* , en louant *Sophonisbe* & en blâmant l'opéra , a prouvé qu'il avait peu de goût & l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra , c'est qu'une tragédie ne peut être par-tout passionnée , qu'il y faut du raisonnement , du détail , des événemens préparés , & que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé & ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait , par exemple , ces vers de la tragédie de *Rodogune* :

Pour le mieux admirer , trouvez bon , je vous prie ,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vu les premiers , & me souviens encor
 Des malheureux succès du bon roi Nicanor ;
 Quand des partis vaincus pressant l'adroite fuite ,
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement
 Du perfide Triphon fut le soulèvement &c.

On est donc réduit parmi nous à supprimer à l'opéra tous ces détails qui ne sont pas intéressans par eux-mêmes , mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; & encore cette passion n'a-t-elle jamais , dans ces sortes d'ouvrages , la juste étendue qu'il faut pour toucher & pour faire tout son effet. La déclaration de *Phèdre* & celle d'*Orosmane* ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une brièveté &

une mollesse qui amène presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'Atis & Armide qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre *Oreste* & *Iphigénie* sont très-belles; mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers, un amant vînt dire, comme dans l'opéra d'Issé:

Que vois-je? c'est Issé qui repose en ces lieux,
 J'y venais pour plaindre ma peine;
 Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre.

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies & dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse, sans autre préparation : *Je suis fils du roi*. Elle lui répond : *Vous, Seigneur?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée & bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable & surprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poème nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celles

d'être asservi à la stérilité des musiciens, qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poète est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses & plates, qui souvent n'ont aucun rapport directe à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en font chassés.
Qu'amour a de charmes !
Rendons-lui les armes ;
Les plaisirs charmans
Sont pour les amans.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du Double veuvage, *Que de nouvelles ardeurs & des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens, que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant, *Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? qu'il mourût.* Ou bien ces vers :

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, & des alarmes.

Voilà pourquoi depuis *Quinault*, il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs

ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet grand & pathétique, des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires & d'être intéressans. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes : toute action y est comme étranglée ; mais la variété du spectacle, & les petites chanfonnettes que le musicien fait réussir, & que le parterre répète, amusent le public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de l'Europe Galante d'*Houdard de la Motte* ; car ceux de *Quinault* étaient encore plus médiocres. Son Temple de la Paix, par exemple, n'est qu'un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable & d'y mettre de la noblesse ; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs : la clémence d'*Auguste* envers *Cinna*, la magnanimité de *Cornélie*, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'ame aux grands sentimens, & qui n'était destinée chez les Grecs & chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour ? Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, & pour donner à un spectacle devenu nécessaire, la dignité & les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d'amour, heureusement mise en musique & chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, & rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter Polyeucte, quand elles sortent d'un ballet, où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie, & on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

S A M S O N *enchaîné*, G A R D E S.

Profonds abymes de la terre,
 Enfer, ouvre-toi!
 Frappez, tonnerre,
 Ecrasez-moi!

Mon bras a refusé de servir mon courage.

Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.

Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!

Lumière, tu fuis de mes yeux!

Lumière, brillante image

D'un Dieu ton auteur,

Premier ouvrage

Du Créateur;

Douce lumière!

Nature entière!

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
 Te cache à ma triste paupière.
 Profonds abymes &c.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos dieux étonnés & cachés dans les cieux,
 Ne pouvaient fauver notre empire :
 Vénus, avec un sourire,
 Nous a rendus victorieux.
 Mars a volé, guidé par elle,
 Sur son char tout fanglant ;
 La victoire immortelle
 Tirait son glaive étincelant
 Contre tout un peuple infidelle ;
 Et la nuit éternelle
 Va dévorer leur chef, interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
 De gronder sur nos têtes ;
 Notre ennemi cruel
 Entend encor nos fêtes,
 Tremble de nos conquêtes,
 Et tombe à son autel.

L E R O I.

Hé bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
 Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
 Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
 Et son bras languissant ne peut se déployer.

Il t'abandonne , il cède à ma puissance ;
 Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins ,
 Son tonnerre , étouffé dans ses débiles mains ,
 Se repose dans le silence.

S A M S O N.

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage
 Quand il n'offensait qu'un mortel :
 On insulte ton nom , ton culte , ton autel ;
 Leve-toi , venge ton outrage.

C H O E U R D E S P H I L I S T I N S.

Tes cris , tes cris ne font point entendus ,
 Malheureux , ton Dieu n'est plus.

S A M S O N.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
 Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

L E R O I.

Non , tu dois sentir à longs traits
 L'amertume de ton supplice.
 Qu'avec toi ton Dieu périsse ,
 Et qu'il soit , comme toi , méprisé pour jamais.

S A M S O N.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
 Mes superbes desseins :
 Tu m'inspires , ton bras seconde
 Mes languissantes mains.

L E R O I.

Vil esclave , qu'oses-tu dire ?
 Prêt à mourir dans les tourmens ,
 Peux-tu bien menacer ce formidable empire

A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole ; il en est temps.
Frappez ; il faut qu'il expire.

S A M S O N.

Arrêtez , je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple & du Dieu que je fers ;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

L E R O I.

Parle , apprends-nous tous tes crimes ,
Livre-nous toutes nos victimes.

S A M S O N.

Roi , commande que les Hébreux
Sortent de ta présence , & de ce temple affreux.

L E R O I.

Tu feras satisfait.

S A M S O N.

La cour qui t'environne ,
Tes prêtres , tes guerriers , font-ils autour de toi ?

L E R O I.

Ils y font tous , explique-toi.

S A M S O N.

Suis-je auprès de cette colonne ,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

L E R O I.

Oui , tu la touches de tes mains.

S A M S O N *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux , que tes murs se renversent :
Que tes débris se disperfent

Sur moi, sur ce peuple en fureur !

C H O E U R.

Tout tombe ! tout périt ! ô ciel ! ô Dieu vengeur !

S A M S O N.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force & l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéra, qui ont parmi nous du succès, à la faveur de la musique, on y verra :

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi ! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une sylphide peut aimer ;
Mais une mortelle est charmante.

Vous paraissiez charmant ; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, si des platitudes si fades ne faisaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante :

Tous les cœurs sont matelots ;
Voguons dessus les flots ?

On s'imagine être revenu au temps de *Henri II* & de *Charles IX*, quand on entend des puérités si gothiques. L'excuse de cette misère est, dit-on, dans la stérilité des musiciens ; mais cette excuse est bien malheureuse.

D E L A S A T I R E.

SI je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur, & pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La satire est presque toujours injuste ; & c'est-là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, est la hardiesse qu'elle prend de nommer les personnages qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés & les agrémens. Otez les noms de *Cotin*, de *Chapelain*, de *Quinault*, & un petit nombre de vers heureux, que restera-t-il aux satires de *Boileau* ? Mais le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, qui sont des satires encore plus fortes, se soutiennent sans ce triste avantage, d'imoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de *Boileau*. Il veut dans une de ses premières satires élever la tragédie d'Alexandre de *Racine*, aux dépens de l'*Astrate* de *Quinault* ; deux pièces assez médiocres, qui ne sont pas sans quelques beautés. Il dit :

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez *Quinault*, parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de *Boileau*. L'Alexandre de *Racine* est très-loin

d'être si glorieux. C'est au contraire un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer *Cléophile*. Et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et jusqu'à je vous hais , tout s'y dit tendrement* , c'est assurément à l'*Andromaque* de *Racine* , dans laquelle *Pirrhus* idolâtre *Andromaque* , en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *je vous hais* , c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les mouvemens violens d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; & c'est en quoi *Quinault* a souvent réussi ; comme quand il fait dire à *Armide* : *Que je le hais , que son mépris m'outrage !* ce tour même est si naturel qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen , auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple , le sieur *Brossette* nous apprend que *Boileau* avait parlé ainsi d'un nommé *Pelletier* :

Tandis que *Pelletier* , crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce *Pelletier* n'était rien moins qu'un parasite , que c'était un homme très-retiré , qui n'allait jamais manger chez personne. *Boileau* le raya de la satire ; mais au lieu d'ôter ces vers , qui sont du style le plus bas , il les laissa , & mit *Colletet* à la place de *Pelletier* , & par-là outragea deux hommes au lieu

d'un. Il paraît que très-souvent il plaçait ainsi les noms au hasard : cela seul devrait ôter tout crédit à ses fatires.

Il tombait si naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé son propre frère *Gilles Boileau* dans ses fatires, d'une manière ignominieuse.

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
 Courir de main en main par la ville semés,
 Puis suivre avec Boileau ce rebut de notre âge,
 Et la lettre à Costar, & l'avis à Ménage.

Cette lettre & cet avis étaient deux ouvrages de son frère. Il mit à la place :

Puis de-là tout poudreux, ignorés sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neufgermain & la Serre.

Cette démangeaison de médire ainsi au hasard, & d'attaquer tout indifféremment, devait seule ôter tout crédit à ses fatires.

Il a beau s'en excuser ; s'il n'avait pas fait ses belles épîtres, & surtout son Art poétique, il aurait une très-mince réputation, & ne ferait pas fort au-dessus de *Régnier*, qui est un homme très-médiocre. Tout le monde fait que l'acharnement contre *Quinault* est insupportable, & que *Despréaux* eut en cela d'autant plus de tort, que quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à *Quinault* comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, & qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même *Quinault*, qu'il affectait tant de rabaisser.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à *Rousseau*, dans une pièce intitulée la Palinodie, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie & se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est déceler sa passion, & une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de *Rousseau* soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives & de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande ; & il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame & funeste, si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois dans les

pays du Nord porter des jugemens très-défavorables sur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces misérables brochures; ni les auteurs, ni les libraires, ne connaissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche & plus punissable.

T R A D U C T I O N S .

LA plupart des traducteurs gâtent leur original , ou par une fausse ambition de le surpasser , qui les rend infidelles , ou par une plate exactitude , qui les rend plus infidelles encore.

On dit que madame de *Sévigné* les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître , & qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domestiques ; c'est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître , surtout quand ce maître est fort ancien ; & c'est un plaisir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de *Sophocle* , qu'on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre , méprise *Cinna* & *Polyeucte*.

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs , j'examinerai le *Virgile* que l'abbé *Desfontaines* nous a donné en prose. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction , après la manière insultante & grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre , & voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite , & s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier chant , *Virgile* , dans la description de la tempête , s'exprime ainsi :

*Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt.*

L'abbé *Desfontaines* traduit : „ Tous les vaisseaux
„ fracassés & entr'ouverts font eau de toutes parts &
„ font prêts d'être engloutis. „

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas, après le plus. *Font eau de toutes parts.* Quelle plate expression ! rend-elle l'idée de *Virgile* ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de *Virgile*.

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé *Desfontaines* dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas-là le sens de son auteur.

*Hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.*

„ Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni
„ d'ancre ni de cables. „

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade ; il s'agit d'un très-beau port que *Virgile* peint admirablement ; & c'est même, comme on fait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude *n'ont besoin ni d'ancre ni de cables.* *Virgile* dit dans son style, toujours figuré, animé & métaphorique :

Les vaisseaux fatigués n'y font retenus ni par des liens ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

Optatâ potiuntur Troes arenâ.

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : „ Les Troyens descendirent avec „ empressement. „

*Suscipitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.*

Cela veut dire : Il reçoit le feu , il lui donne des alimens arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire. *Desfontaines* dit : „ Par le moyen de quelques feuilles „ sèches & d'autres matières combustibles , il alluma „ promptement du feu. „ Est-ce-là traduire ? n'est-ce pas avilir & défigurer son original ?

Le moment d'après il fait dire à *Enée* : „ Vous avez „ échappé à mille dangers ; c'est à travers mille „ obstacles qu'il faut que nous abordions en Italie. „

Ces lâches & fastidieuses expressions , surtout de près , après *mille* dangers , *mille* obstacles , ne se rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que *Virgile*.

Illi se prædæ accingunt. *Desfontaines* dit : Ils apprêtent le gibier. *Virgile* s'est-il servi d'un mot aussi peu poétique dans sa langue , que le terme *gibier* l'est dans la nôtre ?

Et jam finis erat, quum Jupiter &c. *Jupiter* dit-il pendant ce temps-là ? *Virgile* a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler , pendant ce temps-là ?

Cette belle expression de *populum latè regem*, que *Virgile* donne aux Romains, peuple roi, est-ce la rendre que de traduire : *Peuple triomphant*? Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainsi la traduction entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de *Virgile*.

On en peut dire presque autant de la traduction que *Dacier* a faite des odes d'*Horace*; elle est plus fidelle, à la vérité, dans le texte, plus savante & plus instructive dans les notes; mais elle manque de grâce. Elle n'a nulle imagination dans l'expression, & on y cherche en vain ce nombre & cette harmonie que la prose comporte, & qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin & d'un esprit supérieur, cette ode d'*Horace*, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres fait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem*. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont *Dacier* traduit cet endroit charmant.

„ Ceux qui aiment la liberté plus précieuse que
 „ l'or, ils n'ont garde de se loger dans une méchante
 „ petite maison, ni aussi dans un palais qui excite
 „ l'envie. „ Voici à peu près, me dit l'homme que
 je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,
 Préside à mes desirs, préside à ma fortune;
 Ecarte loin de moi l'affreuse pauvreté,
 Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le décrier; vain & malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail; & voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà & là dans des recueils; mais ces effais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine & du génie, on peut parmi nous traduire heureusement les poètes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l'esprit cette belle traduction que *Boileau* a faite d'un endroit d'*Homère*.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour &c.

Mais qu'il serait difficile de traduire ainsi tout *Homère*! J'ai vu des traductions de quelques passages du poème bizarre du *Paradis perdu* de *Milton*. *M. de Voltaire* & *M. Racine* le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de *Satan* au *Soleil*. Je n'examine pas ici l'extraordinaire & le sauvage du fond; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. Racine s'exprime ainsi :

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, & que mon cœur te hait !

Ta splendeur, ô soleil! rappelle à ma mémoire
 Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire;
 Elevé dans le ciel, près de mon souverain,
 Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main,
 Sans jamais se lasser, versait en abondance.

Voici les vers de M. de *Voltaire*.

Toi sur qui mon tyran prodigue les bienfaits,
 Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
 Jour qui fais mon supplice & dont mes yeux s'étonnent,
 Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'entourent,
 Devant qui leur éclat disparaît & s'enfuit,
 Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
 Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
 Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
 Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
 Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers
 sont au-dessus des autres; c'est qu'ils sont plus remplis
 d'enthousiasme, de chaleur & de vie, qu'ils ont plus
 de nombre & de force; qu'en un mot, ils sont d'un
 poète; & ils ont surtout le mérite d'être une traduction
 plus fidelle.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

*B*OILEAU a dit, après les anciens : *Le vrai seul est aimable ; il doit régner par-tout & même dans la fable.*

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai ; c'est-à-dire qu'ils font une copie fidelle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais *Boileau* s'est bien écarté de cette règle dans sa Satire de l'équivoque. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde ? N'est-il pas pitoyable de dire qu'*Adam* défobéit à DIEU par une équivoque ? Voici le passage :

N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
 Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
 Et tes mots ambigus, fit croire au premier homme,
 Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
 Comblé de tout favior, à Dieu se rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l'arche renfermée.

Cela est encore pis ; l'équivoque avec les animaux dans l'arche renfermée, comme serpent ! Quelle expression, & quelle idée !

On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de rendre l'équivoque responsable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'est vrai dans cette satire. Aussi c'est la plus mauvaise, de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai qui règne dans ses ouvrages. Il n'y a pas je crois d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un sentiment faux, qui s'exprime d'une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez *Théramène* gouverneur d'*Hippolyte*, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour *Aricie*.

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

Il est vrai physiquement qu'*Hippolyte* ne serait pas au monde sans sa mère : mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu'il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes & sublimes; mais ils en disent toujours de vraies; au contraire de *Cornille* qui s'égare trop souvent dans un pompeux & vain étalage de déclamations ampoulées & frivoles. Il est si condamnable sur cet article que, si la plupart de ses pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts, quelques grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le vrai, que de peindre *Cinna* comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conspiration contre *Auguste*, & de faire ensuite conseiller à *Auguste*, par ce même *Cinna*, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'assaffiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de vrai. *Corneille* pèche contre cette loi, dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sentimens de la *Henriade*, de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Brutus*, portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages ; c'est la conformité de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n'a jamais bien accueilli des vers tendres, pour une *Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion & de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de *Rousseau* :

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.

Cela n'est pas dans le vrai. Il y a des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu ; & on ne pourra pas dire que *Sylla*, *Marius*, tous les chefs des guerres civiles, les *Borgia*, les *Cromwell* & tant d'autres, fussent des imbécilles, des fots.

Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si sot que cette maxime. Un sot est peu fêté ; & les gens d'esprit , d'un bon caractère ; font l'ame de la société.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière?

Oui, sans doute, elle commence par l'estime ; & c'est se moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talens estimables n'ait pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite ; mais l'estime prépare cette amitié. Il y a même quelque chose de révoltant à supposer que plus on est estimable, & moins on fera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux, & en général il faut remarquer que tout ce qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

Morosophie inventa l'art d'écrire....
Mille autres arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables.

C'est outrager la vérité & le bon sens, que de venir nous dire que *Morosophie*, c'est-à-dire en bon français, la Folie, a inventé un des arts le plus utile aux hommes. Et quand on songe que c'est un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappans de ces paradoxes, faux & insoutenables, dans *Rousseau*, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un

416 DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général, s'il est vrai dans les occasions où ils le disent, s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler. Car enfin, la vérité est toujours la première beauté, & les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues & dans tous les genres d'écrire.

PANEGYRIQUE

PANEGYRIQUE

D E

S A I N T L O U I S

R O I D E F R A N C E ,

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence
de Messieurs de l'Académie Française, le 25 août
1749, par M. l'abbé d'Arty.*

PANEGYRIQUE

D E

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.

Instruisez-vous, ô vous qui gouvernez & qui jugez la terre. *Pf. 2.*

QUEL texte pourrais-je choisir parmi tous ceux qui enseignent les devoirs des rois? quel emblème des vertus pacifiques & guerrières? quel symbole de la vraie grandeur emprunterais-je dans les livres saints, pour peindre le héros dont nous célébrons ici la mémoire?

Tous ces traits répandus en foule dans les Ecritures lui appartiennent. Toutes les vertus que DIEU avait partagées entre tant de monarques qu'il éprouvait, *S^t Louis* les a possédées. Si je le comparais à *David* & à *Salomon*, je trouverais en lui la valeur & la soumission du premier, la sagesse du second; mais il n'a pas connu leurs égaremens. Captif enchaîné comme *Manassés* & *Sédécias*, il élève à leur exemple vers son DIEU des mains chargées de fers, mais des mains qui ont toujours été pures; il n'a

pas attendu, comme eux, l'adversité, pour se tourner vers le DIEU des miséricordes; il n'avait pas besoin, comme eux, d'être infortuné. Ce DIEU qui dans l'ancienne loi voulut apprendre aux hommes comment les rois doivent réparer leurs fautes, a voulu donner dans la loi nouvelle un roi qui n'eût rien à réparer; & ayant montré à la terre des vertus qui tombent & qui se relèvent, qui se souillent & qui s'épurent, il a mis dans *S^t Louis* la vertu incorruptible & inébranlable, afin que tous les exemples fussent proposés aux hommes.

Si donc ce modèle des rois n'eut aucun modèle parmi les monarques qui précédèrent le Messie; si toutes les fois que l'Écriture parle des vertus royales elle parle de lui; ne nous bornons pas à un seul de ces passages sacrés, regardons-les tous comme les témoignages unanimes qui caractérisent le saint roi dont vous m'ordonnez aujourd'hui de faire ici l'éloge.

Il suffirait, Messieurs, de raconter l'histoire de *S^t Louis*, pour trouver dans les traits qui la composent, ce modèle donné de DIEU aux monarques: mais pour mettre dans ce discours quelque ordre qui soulage ma faiblesse, je peindrai le sage qui a enseigné l'art de gouverner les peuples, le héros qui les a conduits aux combats, le saint qui, ayant toujours DIEU dans son cœur, a rendu chrétien, a rendu divin tout ce qui dans les autres grands-hommes n'est qu'héroïque.

Que l'Esprit saint soutienne seul ma faible voix; qu'il l'anime, non pas de cette éloquence mondaine que condamneraient les maîtres de l'éloquence qui

m'écotent , puisqu'elle serait déplacée ; mais qu'il mette sur mes lèvres ces paroles que la religion inspire aux ames qu'elle a pénétrées. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

JE l'avoue , Messieurs , ceux qui veulent parler d'un gouvernement sage & heureux ont dans ce siècle un grand avantage. Mais pense-t-on à quel point ce grand art de rendre les hommes heureux est difficile ? Comment prendre toujours le meilleur parti , & faire le meilleur choix ? Comment aller avec intrépidité au bien général , au milieu des murmures des particuliers , à qui ce bien général coûte des sacrifices ? Est-il si facile de déraciner du milieu des lois ces abus que des hommes intéressés font passer pour les lois mêmes ? Peut-on faire concourir sans cesse au bonheur de tout un royaume la cupidité même de chaque citoyen ; soulager toujours le peuple & le forcer au travail ; prévenir , maîtriser les faisons mêmes , en tenant toujours les portes de l'abondance prêtes à s'ouvrir , quand l'intérêt voudrait les fermer ? Si ce fardeau est si pesant pour un prince absolu , qui a par-tout des yeux qui l'éclairent & des mains qui le secondent , de quel poids était le gouvernement dans les temps où DIEU donna *S^t Louis* à la terre ?

Les rois alors étaient les chefs de plusieurs vassaux réunis entr'eux , & souvent réunis contre le trône. Leurs usurpations étaient devenues des droits respectables. Le monarque était en effet le roi des rois , & n'en était que plus faible. La terre

était partagée en forteresses occupées par des seigneurs audacieux, & en cabanes sauvages, où la misère languissait dans la servitude.

Le laboureur ne semait pas pour lui, mais pour un tyran avide qui relevait de quelqu'autre tyran; ils se faisaient la guerre entr'eux, & ils la faisaient au monarque. Le désordre avait même établi des lois par lesquelles tout ordre était renversé. Un vassal perdait sa terre, s'il ne suivait pas son seigneur armé contre le souverain. On était parvenu à faire le code de la guerre civile.

La justice ne décidait, ni d'un héritage contesté, ni de l'innocence accusée; le glaive était le juge. On combattait en champ clos pour expliquer la volonté d'un testateur, pour connaître les preuves d'un crime. Le malheureux qui succombait, perdait sa cause avec la vie; & ce jugement du meurtre était appelé le jugement de DIEU. La dissolution dans les mœurs se joignait à la férocité. La superstition & l'impiété répandaient leur souffle impur sur la religion, comme deux vents opposés qui désolent également la campagne. Il n'y avait point de scandale qui ne fût autorisé par quelque loi barbare, établie dans les terres de ces petits usurpateurs, qui avaient donné pour loi la bizarrerie de leurs divers caprices. La nuit de l'ignorance couvrait tout de ses ténèbres. Des mains étrangères envahissaient le peu de commerce que pouvait faire, & encore à sa ruine, un peuple sans industrie, abruti dans un stupide esclavage.

C'est dans ces temps sauvages, dans ces siècles d'anarchie, que DIEU tire des trésors de sa providence,

cette ame de *Louis* qu'il revêt d'intelligence , de justice , de douceur & de force. Il semble qu'il envoie sur la terre un de ces esprits qui veillent autour de son trône ; il semble qu'il lui dise : Allez porter la lumière dans le séjour de la nuit ; allez rendre justes & heureux des peuples qui ignorent la justice & la félicité.

Ainsi *Louis* est donné au monde. Une mère digne du trône , au-dessus du siècle où elle est née , cultive ce fruit précieux. L'éducation, cette seconde nature, si nécessaire aux avantages de la première , non-seulement capable de déterminer la manière de penser , mais peut-être encore celle de sentir ; l'éducation , dis-je , que *Louis* reçut de *Blanche* , devait former un grand prince & un prince vertueux. Instruite elle-même de cette grande vérité , que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse* , elle instruisit son fils de la sainteté & de la vérité de la religion. Le cœur du jeune *Louis* prévenait toutes ces importantes leçons ; & l'on peut dire que l'éducation qu'il reçut ne fut qu'un développement continu du germe de toutes les vertus que DIEU avait mises dans cette ame privilégiée.

Quand *Louis* prend en main les rênes du gouvernement , il se propose de mettre l'ordre dans toutes les parties dérangées de l'Etat , & d'en guérir toutes les plaies.

Ce n'était pas assez de commander , il fallait persuader ; il fallait des ordonnances si claires & si justes , que des vassaux qui pouvaient s'y opposer , s'y soumissent. Il établit les tribunaux supérieurs

qui réforment les jugemens des premiers juges ; il prépara ainfi des reffources à l'innocence opprimée.

Lorsqu'il a rempli les premiers foins qu'il doit aux affaires publiques ; lorsque les travaux pénibles de la royauté ont un intervalle , il emploie ces momens à juger lui-même la caufe de la veuve & de l'orphelin. Quelles voix ne l'ont pas célébré de fiècle en fiècle , affis fur un gazon , fous les chênes de Vincennes , rappelant ces premiers temps du monde , où les patriarches gouvernaient une famille immense , unie & obéiffante ?

Ce roi montre de loin , à travers tant de fiècles , à l'un de fes plus augustes descendans , comment il faudra extirper le duel & exterminer ce monstre que fes mains pures ont attaqué les premières. Et remarquons ici , Meffieurs , que c'est le plus valeureux des hommes , le plus jaloux de l'honneur , qui le premier a flétri cette fureur infenfée , où les hommes ont fi long-temps attaché l'honneur & le courage.

Cette partie de la justice , ce grand devoir des rois , qui assure aux hommes leurs vies & leurs poffeffions , porte en elle-même un caractère de grandeur , qui élève & qui foutient l'ame qui l'exerce ; mais quelles peines rebutantes dans ces autres détails épineux , dont la difcuffion eft auffi difficile que néceffaire , & dont l'utilité , fouvent méconnue , donne rarement la gloire qu'elle mérite !

Les lois du commerce , qui eft l'ame d'un État , la proportion des espèces , qui font les gages du commerce , feront-elles l'objet des recherches du vainqueur des Anglais , du défendeur des croifés , du héros qui paffe les mers pour aller combattre

dans l'Égypte ? Oui, fans doute , elles le furent ; il enseigne à ses peuples qu'ils peuvent eux-mêmes faire avec les étrangers ces échanges utiles , dont le secret était alors dans cette nation par-tout proscrire & par-tout répandue , qui , fans cultiver la terre , en dévorait la substance ; il encourage l'industrie de son peuple ; il le délivre des secours funestes dont il était accablé par ce peuple errant , qui n'a d'industrie que l'usure.

Le droit de fabriquer en son nom les gages des échanges de la foi publique , & d'en fixer le titre & le poids , était un de ces droits que la vanité & l'intérêt de mille seigneurs réclamaient , & dont ils abusaient tous. Ils recherchaient l'honneur de voir leurs noms sur ces monumens d'argent & d'or ; & ces monumens étaient ceux de l'infidélité. Leur prérogative était devenue le droit de tromper les peuples. Que de soins , que d'insinuations , que d'art il fallut pour obliger les uns à être justes , & les autres à vendre au souverain ce droit si dangereux ?

Voilà ce qui fut le plus difficile ; car il ne lui coûtait pas de juger contre lui-même , quand il fallait décider entre les droits du domaine royal & les héritages d'un citoyen. Si la cause entre la vigne de *Naboth* & celle du prince était douteuse , c'était le champ de *Naboth* qui s'accroissait du champ de l'oïnt du Seigneur.

Du même fond de justice dont il transigeait avec les particuliers , il négociait avec les princes. Ne pensons pas qu'en effet il y ait une morale pour les citoyens , & une autre pour les souverains , & que

le prétexte du bien de l'Etat justifie l'ambition du monarque.

La sagesse des hommes , si souvent inique & si souvent trompée dans ses iniquités , semble permettre qu'on profite de sa puissance & de la faiblesse d'autrui , qu'on s'agrandisse sur les ruines d'un voisin qui ne peut se défendre , qu'on le force par des traités à se dépouiller , & qu'on puisse ainsi devenir usurpateur par des titres qui semblent légitimes. *Où est l'avantage , là est la gloire* , a dit un souverain réputé plus sage selon les hommes que selon DIEU. *Où est la justice , là est l'avantage* , disait *S^t Louis*. Il connaît les devoirs du roi , il connaît ceux du chrétien. Homme ferme , il assure à sa famille la Normandie , le Maine & l'Anjou : homme juste , il laisse la Guyenne aux descendans d'*Eléonor* de Guyenne , qui , après tout , en étaient les héritiers naturels.

Tels sont les exemples d'équité que *S^t Louis* donne à tous les monarques , & que renouvelle aujourd'hui le plus aimé , le plus modéré de ses descendans , destiné à montrer , comme lui , à la terre que la grande politique est d'être vertueux. L'un prévient la guerre en faisant le partage des provinces ; l'autre , au milieu des victoires , cède les provinces qu'il a conquises & qu'il peut conserver. Quand on traite ainsi , on est sûr d'être l'arbitre des couronnes. Aussi l'Europe vit ses peuples & ses rois , les suprêmes pontifes & les empereurs , remettre à *S^t Louis* leurs différends. Cet honneur que l'ancienne Rome s'arrogeait à force d'injustices , à force d'artifices & de victoires , il l'obtint par la vertu.

Tant de sagesse ne peut être destituée de vigueur. Le vertueux, quand il est faible, n'est jamais grand. Vous savez, Messieurs, avec quelle force il fut contenir dans ses bornes la puissance qu'il respectait le plus. Vous savez comment il fut distinguer deux limites si unies & si différentes. Vous admirez comment le plus religieux des hommes, le plus pénétré d'une piété scrupuleuse, accorde les devoirs du fils aîné de l'Eglise, & du défenseur d'une couronne, qui pour être la plus fidelle n'en est pas moins indépendante. Applaudi de toutes les nations, révééré dans ses États des ecclésiastiques qu'il réforme, & à Rome du pontife auquel il résiste.

Quiconque étudie sa vie, le voit toujours grand & sage avec ses voisins, ses vassaux & ses peuples.

Mais quand on parle devant vous, Messieurs, on ne doit pas oublier ce que *S' Louis* fit pour les sciences. Indigné que les Musulmans les cultivassent, & qu'elles fussent négligées dans nos climats; qu'on y apprît d'eux l'ordre des saisons; qu'on cherchât chez eux les remèdes du corps, & quelques lumières de l'esprit; il ralluma, du moins pour un temps, ces flambeaux éteints pendant tant de siècles; & il prépara ainsi à ses descendans la gloire de les fixer chez les Français, en les remettant entre vos mains.

Supplééz, Messieurs, à tout ce que je n'ai point dit sur le gouvernement de *S' Louis*: mais faible ministre des autels, destiné à n'annoncer que la paix, pourrais-je parler ici de ses guerres? Oui, elles ont toutes été justes ou saintes. O religion! c'est-là ton plus beau triomphe. Celui qui ne craint que DIEU, doit être le plus courageux des hommes.

S E C O N D E P A R T I E .

SI *S^t Louis* n'avait montré qu'un courage ordinaire, c'était assez pour sa gloire : il pouvait vaincre, en se contentant d'animer par sa présence des sujets qui cherchent la mort dès qu'elle est honorée des regards du maître. Mais c'est peu de les inspirer toujours ; il combat toujours pour eux comme ils combattent pour lui ; il donne toujours l'exemple ; il fait à leur vue ce qu'à peine le courage le plus ardent, l'émulation la plus animée leur ferait hasarder à la vue de leur souverain.

La journée de Taillebourg est encore récente dans la mémoire des hommes ; cinq cents ans d'intervalle n'en ont pas effacé le souvenir : & comment l'oublierions-nous, lorsque nous voyons aujourd'hui dans un descendant de *S^t Louis*, le seul roi, qui depuis ce jour mémorable ait vaincu en personne les mêmes peuples dont triompha son aïeul immortel ?

Votre imagination se peint ici, sans doute, ce pont devenu si célèbre, où *Louis* presque seul arrête l'effort d'une armée. Nos annales contemporaines & fidelles attestent ce prodige ; & ce qui est encore plus rare, c'est que ce grand roi, hasardant ainsi une vie si précieuse, pensait n'avoir fait que son devoir. Il lui fut donné de faire avec simplicité les choses les plus grandes. Il remporte deux victoires en deux jours ; mais il ne met sa gloire que dans le bien qui peut en résulter. Les plus grands capitaines n'ont pas toujours profité de leurs victoires : l'histoire ne nous laisse pas douter que *S^t Louis* n'ait

profité des fiennes , & par la rapidité de ses marches , & par des succès qui valent des batailles , sans en avoir la célébrité ; & surtout par la paix , cette paix tant désirée , tant troublée par le genre-humain , & qu'il faut acheter par l'effusion de son sang. *Louis* l'accorda , cette paix , aux ennemis qu'il pouvait accabler , & aux rebelles qu'il pouvait punir ; il savait de quel prix est la clémence ; il savait combien il y a peu de grandeur à se venger ; que tout homme heureux peut faire périr des infortunés ; & que d'accorder la vie n'appartient qu'à DIEU & aux rois qui sont son image.

Tel on le vit en Europe , tel il fut en Asie ; non pas aussi heureux , mais aussi grand. Il ne m'appartient pas de traiter de téméraires ceux qui dans ce siècle éclairé condamnent les entreprises des croisades autrefois consacrées. Je fais qu'un célèbre & savant auteur paraît souhaiter que les croisades n'eussent jamais été entreprises. Sa religion ne lui laisse pas penser que les chrétiens d'Occident dussent regarder Jérusalem comme leur héritage. Jérusalem est la ville sainte , consacrée par les mystères de notre rédemption , par la mort d'un DIEU , digne & saint objet des vœux de tous les chrétiens ; mais c'est le ciel où DIEU réside , qui est le patrimoine des enfans du ciel. La raison semble désapprouver encore que l'Europe se dépeuplât pour ravager inutilement l'Asie ; que des millions d'hommes , sans dessein arrêté , sans connaissances des routes , sans guides , sans provisions assurées , se soient précipités & se soient écoulés comme des torrens dans des contrées que la nature n'avait point faites pour eux. Voilà ce qu'on

allègue pour condamner l'entreprise de *S^t Louis* ; & on ajoute la raison la plus ordinaire & la plus forte sur l'esprit des hommes , c'est que l'entreprise fut malheureuse.

Mais , Messieurs , il n'y a ici aucun de vous qui ne me prévienne , & qui ne se dise à lui-même : il n'y a jamais eu d'action infortunée qui n'ait été condamnée ; & plus le siècle est éclairé , plus vous sentez que le succès ne doit pas être la règle du jugement des sages , comme il n'est pas toujours dans les voies de DIEU la récompense de la vertu.

Tout homme est conduit par les idées de son siècle ; une croisade était devenue un des devoirs d'un héros. *S^t Louis* voulait aller réparer les disgrâces des empereurs & des rois chrétiens. Les croisés qui l'avaient précédé avaient fait beaucoup de fautes ; & c'est par cette raison-là même qu'il les fallait secourir. Les cris de tant de chrétiens gémissans l'appelaient de l'Orient , la voix du souverain pontife l'excitait de l'Occident : le dirai-je enfin ? la voix de DIEU parlait à son cœur. Il avait fait vœu d'aller délivrer ses frères opprimés. Il ne pensait pas que la crainte d'un mauvais succès pût délier ses sermens. Il n'avait jamais manqué de parole aux hommes , pouvait-il en manquer à DIEU pour lequel il allait combattre ?

Quand son zèle eut déployé l'étendard du DIEU des armées , sa sagesse oublia-t-elle une seule des précautions humaines qui peuvent préparer la victoire ? Les *Paul-Emiles* , les *Scipions* , les *Condés* & les héros de nos jours , ont-ils pris des mesures plus justes ?

Ce port d'Aigues - mortes , devenu aujourd'hui une place inutile , vit partir la flotte la plus nombreuse & la mieux pourvue qui ait jamais vogué sur les mers. Cette flotte est chargée des mêmes héros qui avaient combattu sous lui à Taillebourg ; & le même capitaine qui avait vaincu les Anglais pouvait se flatter de vaincre les Sarrazins.

Affez d'autres , sans moi , l'ont peint s'élançant de son vaisseau dans la mer , & victorieux en abordant au rivage. Affez d'autres l'ont représenté affrontant ces traits de flammes , dont le secret , transmis des Grecs aux Sarrazins , était ignoré des chrétiens occidentaux. Il remporte deux victoires ; il prend Damiette ; il s'avance à la Massoure. Le voilà prêt à subjuguier cette contrée , que son climat , son fleuve , ses anciens rois , ses conquérans ont rendue si célèbre. Encore une victoire , & le vulgaire l'égale aux plus fameux héros. Mais , Messieurs , il n'a pas besoin de cette victoire pour les égaler à vos yeux , vous ne jugez pas les hommes par les événemens. Quand *S' Louis* a eu des guerriers à combattre , il a été vainqueur ; il n'est vaincu que par les faisons , par les maladies , par la mort de ses soldats qu'un air étranger dévore , & par sa propre langueur. Il n'est point pris les armes à la main : il ne l'eût pas été , s'il eût pu combattre.

Dois-je , Messieurs , me laisser entraîner à l'usage de représenter ceux qui eurent ce grand - homme dans leurs fers , comme des barbares sans vertu & sans humanité ? Ils en avaient sans doute ; ils étaient des ennemis dignes de lui , puisqu'ils respectèrent sa vie qu'ils pouvaient lui ôter ; puisque leurs médecins

le guérissent dans sa prison , du mal contre lequel il n'avait pu trouver de remède dans son camp ; puisqu'enfin , comme cet illustre captif l'atteste lui-même dans sa lettre à la reine sa mère , le sultan lui proposa la paix , dès qu'il l'eut en son pouvoir.

Le soldat est par-tout inhumain , emporté , barbare. Le saint roi avoue que les siens avaient massacré les musulmans dans la Massoure , sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'est pas étonnant que des peuples attaqués dans leurs foyers se soient vengés ; mais , en se vengeant & en se défendant , ils montrèrent qu'ils connaissaient le respect dû au malheur ; & la générosité. Ils firent la garde devant la maison de la reine ; le sultan remit au roi la cinquième partie de la rançon qu'il devait payer ; action aussi noble que celle du vaincu , qui s'étant aperçu que les Musulmans s'étaient mécomptés à leur désavantage , leur envoya ce qui manquait au prix de sa délivrance.

Plus il y avait de grandeur d'ame parmi ses ennemis , plus s'accroît la gloire de *S^t Louis* ; elle fut telle que parmi les Mamelus , il s'en trouva qui conçurent l'idée d'offrir la couronne d'Egypte à leur captif.

Jamais la vertu ne reçut un plus bel hommage. Ses ennemis voyaient en lui ce que tous les hommes admirent , la valeur dans les combats , la générosité dans les traités , la constance dans l'adversité. Les vertus mondaines sont admirées des hommes mondains ; mais pour nous , portons plus haut notre admiration : voyons non ce qui étonnait l'Afrique , mais ce qui doit nous sanctifier. Voyons-y cette piété
héroïque,

héroïque , qui me rappelle à toutes les actions saintes de la vie , à ce grand objet de mon discours , à celui que vos cœurs se proposent.

T R O I S I E M E P A R T I E .

J'AI loué le grand-homme qui a gouverné des nations , qui a conduit de nombreuses armées ; mais les vertus du roi & du capitaine ne peuvent être d'usage que pour ce très - petit nombre d'hommes que DIEU met à la tête des peuples. De quoi nous servira , à nous , une admiration stérile ? Nous voyons de loin ces grandes vertus ; il ne nous est pas donné de les imiter : mais toutes les vertus du chrétien sont à nous. Si le plus grand prince de son siècle a été saint , qui ne peut aspirer à l'être ? Roi , il est le modèle des rois : chrétien , il est le modèle de tous les hommes.

Il me semble qu'une voix secrète s'élève en ce moment au fond de nos cœurs. Elle nous dit : Regardez cet homme qui est né sur le premier trône du monde. Il a été exposé à tous les dangers dont les charmes séduisent les âmes. Les plaisirs se sont présentés en foule à ses sens ; les flatteurs lui ont préparé toutes les voies de la séduction : il les a évitées ; il les a rejetées.

Quel exemple pour nous ! il est humble dans le sein de la grandeur ; & nous , hommes vulgaires , nous sommes enflés de vanité & d'orgueil ! Il est roi , & il est humble ! C'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes. Mais , quelle différence entre la modestie & l'humilité ! Que cette

modestie est trompeuse ! Qu'il entre d'amour-propre dans cet art de cacher l'amour-propre ! de paraître ignorer son mérite pour le mieux faire remarquer ! de dérober sous un voile l'éclat dont on est environné, afin que d'autres mains lèvent ce voile que vous n'oseriez tirer vous-même !

O hommes , enfans de la vanité ! votre modestie est orgueil. La plus pure est celle qui est la moins corrompue par la secrète complaisance du cœur : elle est alors tout au plus une bonne qualité ; mais l'humilité est la perfection de la vertu.

S^t Louis secourt les pauvres ; tous les païens l'ont fait : mais il s'abaisse devant eux ; il est le premier des rois qui les ait servis ; il les égale à lui ; il ne voit en eux que des citoyens de la cité de DIEU , comme lui. C'est-là ce que toute la morale païenne n'avait pas seulement imaginé. Il était le plus grand des rois , & il ne se croit pas digne de régner. Il veut abdiquer une couronne qu'on eût dû lui offrir, si sa naissance ne la lui avait pas donnée.

Quoi ! un roi dans la force de l'âge , un roi l'exemple de la terre , ne se croit pas égal à la place où DIEU l'a mis ; pendant que tant d'hommes médiocres dans leurs talens , & infatiables dans leur cupidité , percent violemment la foule où ils devraient rester , frappent à toutes les portes , font jouer tous les ressorts , bouleversent tout , corrompent tout , pour parvenir à de faibles dignités , à je ne fais quels emplois dont encore ils sont incapables !

La charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité profane : elle connaissait la libéralité , la magnanimité ;

mais ce zèle ardent pour le bonheur des hommes & pour leur bonheur éternel , les anciens en avaient-ils l'idée ? Ont-ils approché de cette ardeur avec laquelle le faint roi travaillait à fecourir les ames des faibles , & à foulager tous les infortunés ?

Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens , je l'avoue ; les vertus divines ne font que chez les chrétiens.

Où est le grand-homme de l'antiquité , qui ait cru devoir rendre compte à la justice divine , je ne dis pas de fes crimes , je dis de fes fautes légères , je dis des fautes de ceux qui , chargés de fes ordres , pouvaient ne les pas exécuter avec assez de justice ?

Quel bon roi , dans les fausses religions , a vengé tous les jours fur foi-même des erreurs attachées à une administration pénible , & dont les princes ne se croient pas toujours responsables ?

Quels climats , quelles terres ont jamais vu des monarques païens foulant aux pieds & la grandeur qui fait regarder les hommes comme des êtres subalternes , & la délicatesse qui amollit , & le dégoût affreux qu'inspire un cadavre , & l'horreur de la maladie , & celle de la mort , porter de leurs mains royales des hommes obscurs frappés de la contagion , & l'exhalant encore , leur donner une sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner ?

Ainsi la religion produit dans les ames qu'elle a pénétrées un courage supérieur , & des vertus supérieures aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans *S' Louis* tout ce qu'il eut de commun avec les héros & les bons rois.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'ame ramasse alors toutes ses forces ; elle se mesure avec ses destins ; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé des hommes , peut souffrir & mourir avec courage. On a vu des rois captifs , attachés au char de leur vainqueur , braver dans l'excès de l'humiliation le spectacle des pompes triomphales. On a vu des vaincus se donner la mort , non pas avec cette rage qu'inspire le désespoir , mais avec le sang-froid d'une fausse philosophie.

O vains fantômes de vertu ! ô aliénation d'esprit ! que vous êtes loin du véritable héroïsme ! Voir d'un même œil la couronne & les fers , la santé & la maladie , la vie & la mort ; faire des choses admirables , & craindre d'être admiré ; n'avoir dans le cœur que DIEU & son devoir ; n'être touché que des maux de ses frères , & regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification ; être toujours en présence de son DIEU ; n'entreprendre , ne réussir , ne souffrir , ne mourir que pour lui : voilà *S^t Louis* , voilà le héros chrétien , toujours grand & toujours simple , toujours s'oubliant lui-même. Il a régné pour ses peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire , même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits dans les siècles à venir , en redoutant la gloire qui devait en être le prix. Il n'a combattu que pour ses sujets & pour son DIEU. Vainqueur , il a pardonné ; vaincu , il a supporté la captivité , sans affecter de la braver. Sa vie a coulé toute entière dans l'innocence & dans la pénitence ; il a vécu sous le cilice , il est mort sur la cendre.

Héros & père de la France, modèle des rois & des hommes, tige des Bourbons, veillez sur eux & sur nous ; conservez la gloire & la félicité de ce royaume. C'est vous sans doute qui inspirâtes à *Charles V* votre sagesse, à *Louis XII* cet amour de son peuple ; c'est par vous que *François I* fut le père des lettres ; c'est vous qui rendîtes *Henri IV* à l'Eglise ; c'est à votre exemple qu'il fut vaincre & pardonner ; vous avez donné votre force & votre munificence à *Louis XIV* ; vous avez vu votre modération dans les victoires , égalee par celui de vos fils qui règne aujourd'hui sur nous. Puissé ce roi , votre digne successeur , régner long-temps sur un peuple dont il fait l'amour , le bonheur & la gloire ; & puissent ses vertus , ainsi que les vôtres , servir d'exemple aux nations. Ainsi soit-il.

Fin du tome second.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

R EFUTATION D'UN ECRIT ANONYME , <i>contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin , de l'académie des sciences , examinateur des livres , & préposé au Journal des savans.</i>	pag. 3
LES HONNETETÉS LITTERAIRES.	9
LETTRE à l'auteur des <i>Honnêtetés littéraires, sur les mémoires de madame de Maintenon , publiés par la Beaumelle.</i>	79
COMMENTAIRE HISTORIQUE SUR LES OEUVRES DE L'AUTEUR DE LA HENRIADE.	89
EXTRAIT D'UN ECRIT PERIODIQUE , INTITULÉ : <i>Nouvelle bibliothèque.</i>	218
OBSERVATIONS SUR LE LIVRE INTITULÉ : <i>De l'homme ou des principes & des lois , de l'influence de l'ame sur le corps , & du corps sur l'ame ; en trois volumes , par J. P. Marat , docteur en médecine. A Amsterdam , chez Marc-Michel Rey , 1775.</i>	224
<i>Sur le livre de la félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon , de l'imprimerie de la société typographique.</i>	232
<i>Sur l'ouvrage intitulé : La vie & les opinions de Triftram Shandy ; traduites de l'anglais de Stern , par M. Frenais ; chez Ruault , à Paris , 1776.</i>	234
<i>Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui,</i>	

T A B L E. 439

<i>en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, & surtout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher, prêtre; 3 vol. d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire, &c.</i>	238
<i>Sur les mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc & pair, maréchal de France, ministre d'Etat; 6 vol. in-12 : chez Moutard, imprimeur de la reine, &c.</i>	242
<i>Sur une nouvelle Epître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du Journal encyclopédique.</i>	261
<i>Sur une Satire en vers de M. Clément, intitulée : Mon dernier mot.</i>	269
<i>Avertissement d'une édition de l'éloge & des pensées de Pascal, donnée par M. de Voltaire en 1778.</i>	271
CONNAISSANCE DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS DE LA POESIE ET DE L'ELOQUENCE DANS LA LANGUE FRANÇAISE.	277
<i>Avertissement des éditeurs.</i>	279
AMITIÉ.	284
AMOUR.	288
<i>Temple de l'amour tiré de la Henriade.</i>	290
AMBITION.	294
ARMÉE.	297
ASSAUT.	304
BATAILLE.	309
CARACTERES ET PORTRAITS.	311
<i>Portrait de Marie-Thérèse.</i>	315
<i>Caractère de Charles XII.</i>	318
CHANSONS.	320
COMPARAISONS.	322

DIALOGUES EN VERS.	328
DIALOGUES EN PROSE.	336
DESCRIPTION DE L'ENFER.	340
EPIGRAMME.	347
FABLE.	351
DE LA GRANDEUR DE DIEU.	356
LANGAGE.	360
<i>Examen des fautes de langage dans la tragédie de Pompée.</i>	364
LETTRES FAMILIERES.	374
LIBERTÉ.	383
METAPHORE.	387
OPERA.	391
DE LA SATIRE.	401
TRADUCTIONS.	406
DU VRAI DANS LES OUVRAGES.	412
PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS ROI DE FRANCE, <i>prononcé dans la chapelle du louvre, en présence de MM. de l'académie française, le 25 août 1749, par M. l'abbé d'Arty.</i>	417

Fin de la Table du deuxième volume.

